

LES CULTES ANNAMITES

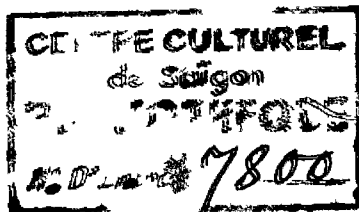
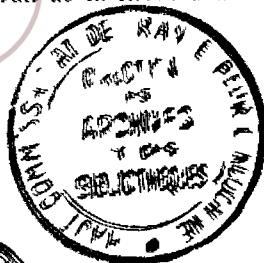
LES CULTES ANNAMITES

PAR

GUSTAVE DUMOUTIER



Extrait de la Revue Indo-Chinoise 1906



HANOI

F H SCHNEIDER, IMPRIMEUR ÉDITEUR

1907

LES CULTES ANNAMITES

Parmi les papiers de feu Gustave Dumoutier remis par la succession à l'École française d'Extrême-Orient, nous avons eu la bonne fortune de trouver un manuscrit assez considérable qui traite des divers cultes annamites et complète ainsi les autres travaux du même auteur sur la vie religieuse de l'Annam. C'est moins, à vrai dire, une étude d'ensemble qu'une série de monographies sur les différentes cérémonies et les différentes divinités, que Dumoutier aurait sans doute reliées plus fortement, s'il en avait eu le loisir. Tel qu'il est, le manuscrit paraît complet, et de très légères retouches suffisent à le rendre tout à fait digne de l'impression. Nous sommes heureux d'en offrir la primeur aux lecteurs de la Revue Indo-Chinoise.

Ma besogne d'éditeur s'est bornée à très peu de chose : à grouper par matières ces diverses monographies ; à vérifier l'orthographe des noms annamites et chinois transcrits en caractères latins ; à ajouter les caractères chinois partout où cela m'a paru utile ; enfin à corriger quelques menus erreurs. Ces retouches sont trop insignifiantes pour que j'aie cru devoir les mentionner chaque fois. — CL. E. M.]

I

CULTE OFFICIEL ET FÊTES PÉRIODIQUES

TEMPLE A CONFUCIUS

Les temples à Confucius se nomment *Văn-miêu* 文廟. Il y en a un dans chaque province. La description que j'ai donnée autrefois du Van-miêu de Hanoi (la *Pagode des Corbeaux* des Européens) ⁽¹⁾, me dispensera de revenir sur ce sujet. Je noterai simplement qu'on ne trouve aucune statue dans les temples à Confucius, mais seulement des tablettes honorifiques et des maximes de sa philosophie sculptées sur des panneaux pour symboliser sa présence.

(1) Cf. *Les Pagodes de Hanoi*, Hanoi, Schneider, 1897 ; pp. 84-29.

On rencontre cependant au Tonkin, chez des particuliers, de rares statuettes de Confucius. La capitale du pays possède le Temple littéraire métropolitain.

Dans les Văn-miêu, on célèbre à l'automne la fête de Confucius. On détermine à ce sujet le jour propice d'après l'avis des astrologues, et ce jour doit toujours correspondre avec le signe *đinh* 丁 du cycle.

Les hauts mandarins et les universitaires de tous grades suivis des fonctionnaires inférieurs et du peuple se rendent en procession au temple de la Littérature. A la capitale, c'est l'Empereur lui-même qui officie ; dans les provinces, c'est le gouverneur ou *Tổng-độc*, ou, à son défaut, l'inspecteur provincial de l'enseignement (*Độc-học*). L'officiant principal est assisté, à Huê, par les membres de l'Académie (*Hàn-lâm-viện* 翰林院), dans les provinces par les instituteurs du 1^{re} et du 2^e degré, *Huân-đạo* 訓導 et *Giáo-thư* 教授.

On offre, sur les autels littéraires, toutes les prémices de la terre, fleurs, vin de riz, métaux précieux (figurés en papier), etc., à l'exception de la chair d'animaux. Comme dans la plupart des autres cérémonies, un officiant lit une invocation (*van-tê* 文祭). La même cérémonie recommence devant les autels des quatre grands philosophes : *Mạnh-Tử* (Mencius) 孟子, *Tư-Tử* 思子, *Tăng-Tử* 曾子, et *Nhan-Tử* 顏子, puis devant les 72 tablettes des éminents littérateurs, et enfin devant l'autel des parents de Confucius. L'officiant, pour ceux-ci, lit un *văn-tê* spécial, et les remercie d'avoir, par leur fils, dissipé les ténèbres de la barbarie et ouvert le monde à la lumière.

A part les temples à Confucius, qui ne se trouvent, ainsi que nous l'avons dit, que dans les villes importantes, chaque village a son autel au Maître de la Philosophie. On les appelle *Văn-chử* 文址 ou *Từ-chử* 祠址. Ils se composent de blocs de maçonnerie, formant une table, avec une sorte de dossier orné du symbole des Dragons qui se disputent le *âm-dương* 陰陽 » (1). Les villages importants groupent ensemble trois autels dans la même enceinte à ciel ouvert ; les plus humbles villages n'ont qu'un seul autel.

LES GÉNIES LITTÉRAIRES

Au culte de Confucius, les Annamites rattachent le culte des différents lettrés ou philosophes qu'ils tiennent particulièrement en honneur. Tels sont :

1^o Les *Thập-Chiết* 十哲, c'est-à-dire les plus sages disciples de Confucius, recommandés par le Maître lui-même ; trois d'entre eux se distinguèrent pour la pratique de la vertu, deux pour l'éloquence, deux pour les talents administratifs, et deux pour la grâce littéraire.

(1) Cf. Dumoutier, *Les Symboles, les Emblèmes et les Accessoires du culte chez les Annamites*, Paris, Leroux, 1891 ; pp. 13-18.

2^o Sĩ-VƯƠNG 士王. Les instituteurs annamites le reconnaissent comme leur patron ; il fut le premier qui introduisit dans leur pays l'étude du chinois ; il y ouvrit la première école.

Il se nommait Sĩ-Nhiếp 士變 et avait pour nom littéraire Ngan-oai 彦威 ; vers le III^e siècle de notre ère, il réunit autour de lui, dans la province de Vŭ-ninh 武寧 (aujourd'hui Bắc-ninh 北寧), quelques enfants annamites auxquels il enseigna le chinois, et il les perfectionna ensuite dans les principes de morale des classiques chinois, auxquels Tich-quang 錫光 les avait précédemment initiés.

Sĩ-Nhiếp était né au village de Quảng-tín 廣信 (Kouang-sin), près la ville de 3^e ordre de Xương-ngô 蒼梧 (Ts'ang-wou). dans le petit royaume de Ngô 吳 (Wou) ; ses ancêtres avaient étudié près de Confucius, et s'étaient alors, pour un temps, fixés dans la patrie du Maître, qui était le royaume de Lou. Un des ascendants de Sĩ-Nhiếp, le sixième dans la ligne paternelle, avait dû s'enfuir de son pays lors des crimes politiques de Wang-Mang, 王莽, et s'était réfugié en Annam dans les dix premières années de notre ère (1). Il servit fort probablement comme fonctionnaire sous les ordres de l'un des gouverneurs chinois de l'Annam. Ses enfants plus tard rentrèrent en Chine.

Sĩ-nhiếp étudia sous la direction de Lư-Từ-kỷ 劉子旗 (Lieou-tseu-ki) et fut reçu docteur. Il fut nommé plus tard, durant la période Tchong-p'ing 中平 (184-188), gouverneur de la province annamite de Thanh-hoa 清華. Son administration fut très habile ; pour le récompenser, l'Empereur le nomma Trung-Lang-Tướng 中郎將 (Tchong-leang-siang) et lui donna le gouvernement général de l'Annam.

Quand il fut devenu vieux, il prit sa retraite et se retira au village de Tam-a 三桠, dans le huyện de Siêu-loại 超類, province de Bắc-ninh 北寧, où il se fit construire une demeure. Ce fut alors que, dans le but de policer un peu les Annamites qui vivaient dans l'ignorance la plus complète, il ouvrit chez lui une école, dans laquelle il enseigna lui-même les caractères figuratifs de la langue chinoise et expliqua la morale des philosophes de son pays.

Quarante ans après, les écoles s'étaient multipliées et il n'y avait pas un fonctionnaire qui ne fut en état de lire et d'étudier la morale dans les livres

(1) Wang-Mang était Ministre de Hiao-P'ing-Ti 孝平帝, qui commença son règne à l'âge de 9 ans, l'an 1 de J.-C. L'Impératrice-Mère ayant laissé prendre trop de puissance au Ministre, il en abusa et voulut succéder au jeune roi que, dans ce dessein, il empoisonna. Les grands du royaume proclamèrent alors (an 6) un autre roi, Jou-Tseu-Ying 孺子嬰 ; mais il n'avait que 2 ans ; Wang-Mang le détrôna, se fit proclamer Empereur et fonda une dynastie qui dura 14 ans.

chinois ; les mœurs du peuple étaient devenues meilleures, car les gens instruits qui, tous, étaient appelés au pouvoir, veillaient à la stricte observance des cinq grandes relations sociales enseignées par les philosophes chinois, c'est-à-dire des devoirs de sujet à prince, de fils à père, d'épouse à époux, de frère cadet à frère aîné, d'ami à ami.

Quand Sĩ-Nhiệp mourut, on décida d'inhumer son corps dans sa maison, dont l'entretien fut mis à la charge de l'État et qui devint dès lors le but d'un pieux pèlerinage.

Deux siècles plus tard, des « rebelles » du Lâm-ập 林邑 (les Chams) profanèrent la sépulture et ouvrirent le cercueil de Sĩ-Nhiệp, mais ils reculèrent avec émotion en apercevant le corps intact, avec les yeux ouverts et brillants, comme s'ils eussent encore été animés par la vie. Épouvantés, ils refermèrent le cercueil et s'enfuirent. Le cercueil fut remis à sa place et les habitants, devant ce miracle, transformèrent la maison de Sĩ-Nhiệp en un temple richement orné.

Ce temple, qui existe encore dans le village de Tam-a, fut réparé une première fois à l'avènement du premier roi de la dynastie Trần 陳 (1226), et l'on décida depuis lors que les frais d'entretien de l'édifice et les dépenses pour les fêtes, qui ont lieu deux fois chaque année en l'honneur de Sĩ-Nhiệp, seraient supportés par le Trésor royal.

Les rois conférèrent à Sĩ-Nhiệp les diplômes posthumes les plus honorifiques, et il est resté pour l'Annam, sous le titre de Sĩ-Vương-tiên 士王仙 (Génie royal des lettres), le patron des instituteurs.

3^o VĂN-TRINH-CÔNG 文貞公. Celui-ci est entièrement annamite. Il était originaire de la province de Hải-dương et est devenu célèbre par la légende suivante :

« Deux fils du Génie des eaux fréquentaient son école. Or, un jour d'été, le soleil brillait d'un tel éclat que l'air était devenu irrespirable dans la salle où se tenaient les enfants. Cédant aux sollicitations de leur maître et de leurs camarades, les deux jeunes gens, sans en avoir reçu l'autorisation de leur père, appelèrent et firent tomber la pluie.

« En punition de cette faute, ils furent jugés au Ciel et eurent la tête tranchée. Les têtes tombèrent au village de Tiên-liệt 先列, on les inhuma et on construisit, sur les sépultures, deux temples dans lesquels les deux jeunes victimes sont honorées comme les patrons du village. Les lettrés s'y rendent en foule. On fait des pèlerinages dans les années de sécheresse. »

La tablette de Văn-Trinh-Công se trouve dans tous les temples à la Philosophie, et aussi dans quelques temples taoïques.

4^o Enfin le quatrième des Génies littéraires des Annamites est Văn-Xương 文昌, avec ses acolytes Khôi-Tinh 魁星 et Văn-Giáp 文甲. Nous dirons le rôle de ces personnages en parlant des Génies stellaires.

SACRIFICES AU CIEL ET A LA TERRE

Ce culte a pour prêtre unique l'Empereur. Il fut réglé par le Chu-lẽ (Tcheou-li) 周禮, bien avant notre ère, et introduit en Annam avec la civilisation chinoise. Le Rituel des Tcheou prescrit d'élever, au Sud de la capitale, un tertre de forme arrondie pour y adorer le Ciel, qui est rond, et, au Nord, un tertre de forme carrée pour y adorer la Terre, qui est carrée.

Au temps de la splendeur des dynasties annamites des Li, des Tràn et des Lê, la cour de Thăng-Long 昇龍 (Hanoi), se modelant en tout sur la cour de Chine, avait ses temples du Ciel et de la Terre. Nous n'avons pu retrouver l'emplacement du temple de la Terre, mais nous avons, avant sa disparition en 1887, étudié et signalé les vestiges du Temple du Ciel, ou Nam-giao 南郊⁽¹⁾. Il se trouvait au-delà des faubourgs de la ville, sur la route de Huê, près du village de Phong-vân 風雲, et se composait d'un tumulus informe auquel on accédait par un escalier ruiné, dont les deux rampes monolithes, en marbre blanc, étaient finement sculptées de nuages traversés par des flammes. Le tout était encombré de débris de briques et de poteries et envahi par les herbes et les broussailles. Les terrassements qui supportaient les temples annexes étaient encore fort reconnaissables. Le tout disparut pour faire place aux bâtiments de la fabrique d'allumettes, et l'on peut regretter que les fouilles qui furent alors pratiquées sur cet emplacement historique, n'aient pas été suivies au point de vue archéologique et que les rampes de l'escalier n'aient pas été conservées.

Ce tertre, d'abord à ciel ouvert, subit à plusieurs époques de notables modifications, entre autres pendant la période Cánh-trị 景治, de 1663 à 1664, par l'ordre de Lê Huyén-Tôn 黎玄宗. Le successeur de cet Empereur, Lê Hi-Tôn 黎熙宗, construisit sur le tertre un riche monument de forme ronde et le flanqua de deux bâtiments formant aîles en retour. En 1680 (4^e années Vĩnh-trị 永治), une inscription commémorative de ces divers travaux fut gravée sur une grande stèle de marbre noir, érigée sur un piédestal monolithe recouvert de jolies sculptures⁽²⁾. Ce remarquable monument épigraphique, un des plus beaux du Tonkin, abrité sous un édicule en maçonnerie fut heureusement conservé, et il existe encore dans les rizières qui avoisinent la fabrique d'allumettes de Hanoi.

Abandonné au commencement de ce siècle, après la chute de la dynastie des Lê et le transfèrement de la capitale à Huê, le temple du Ciel de Hanoi n'en conserva pas moins, à cause des souvenirs historiques qui s'y rattachaient,

(1) *Les Pagodes de Hanoi*, pp. 9-12.

(2) *Ibid.*, p. 10, on trouvera la traduction de cette inscription.

une grande célébrité. Il attirait un certain nombre de dévots et les bâtiments annexes servaient d'abri aux pauvres gens qui cheminaient sur la route mandarine. Mais vers 1830, un incendie dû à la négligence des pèlerins détruisit tout l'édifice ; il ne fut plus reconstruit.

Ce fut en l'année *ât-siêu* 乙丑 (1805), au commencement du règne de Gia-Long 嘉隆, que le temple du Ciel fut reporté à Huê. On éleva le tumulus au village de *Duong-xuân*, devant la porte sud de la Capitale, et on le construisit de telle sorte qu'on put y adorer à la fois le Ciel, la Terre et le roi Thái-To, 太祖 ancêtre de Gia-Long. On l'entoura d'une vaste enceinte dans laquelle on érigea huit autres autels.

Le premier à gauche du Nam-giao (Tả-nhật 左一) est dédié au soleil ; le premier de droite (Hữu-nhật 右一) est dédié à la lune ; le deuxième de gauche (Tả-nhị 左二), est élevé aux étoiles ; le deuxième de droite (Hữu-nhị 右二) aux Génies des montagnes, de la mer, des fleuves et des étangs ; le troisième de gauche (Tả-tam 左三) aux Génies des nuages, de la pluie, des vents et de la foudre ; le troisième de droite (Hữu-tam 右三) aux Génies des collines ; le quatrième de gauche (Tả-tứ 左四) aux Génies protecteurs des années cycliques et aux Génies des mois ; et enfin le quatrième de droite (Hữu-tứ 右四) aux Génies protecteurs de l'État.

Jusqu'au règne de Minh-Mạng 明命, les Sacrifices impériaux eurent lieu chaque année, puis on décida qu'ils n'auraient lieu que tous les trois ans.

Quand le roi, après avoir consulté les astrologues, a déterminé un jour propice dans le troisième mois, il le notifie au grand ordonnateur des Rites (Quan-bộ-lễ, 官部禮), qui dispose tout pour la solennité.

Les tablettes des anciens empereurs de la dynastie sont disposées sur l'autel, et devant chacune d'elles on place trois coupes, une fiole d'alcool de riz, des fleurs et des fruits. On orne de même chacun des huit autels latéraux. En avant de l'autel principal ou *Temple du Ciel et de la Terre*, on étend les corps des trois victimes propitiatoires : le bœuf, le bouc et le cochon ; on dispose ensuite trois coupes, une fiole d'alcool de riz, des fleurs, des fruits, de riches objets d'or, d'argent, de jade, d'ivoire et des pièces de soie ; ce sont les produits de la terre et des êtres terrestres, ce qui constitue en un mot la richesse du royaume, dont l'Empereur fait hommage au Ciel et à la Terre.

Tout est mis en œuvre, par la cour de Huê, pour donner à la fête des Sacrifices souverains la plus grande magnificence, L'Empereur, revêtu de son grand habit de cour, porté dans un richissime palanquin, se rend à l'autel au milieu d'un fastueux cortège de dignitaires ; il est précédé, accompagné et suivi de groupes allégoriques, de porteurs de parasols, d'emblèmes laqués d'or, d'étendards et d'armes de luxe, de gardes du Palais, d'éléphants et de chevaux des écuries impériales. La foule qui, autrefois, pouvait seulement dans cette circonstance contempler les traits augustes du Souverain, se presse sur tout le

parcours, agenouillée dans la poussière. Arrivé au Nam-giao, l'Empereur descend de son palanquin et s'avance vers l'autel principal. Les hauts mandarins se groupent de chaque côté, les éléphants s'alignent, les musiciens du Palais font entendre leurs airs étranges. Des ordonnateurs proclament les prescriptions du rituel. L'Empereur se prosterne deux fois, puis reste agenouillé ; à ce moment, deux hauts thuriféraires versent le vin de riz dans les trois coupes à libations ; ils les présentent, sur un plateau, à l'Empereur qui les reçoit, les élève à la hauteur de son front, et les remet aux thuriféraires ; ceux-ci les placent sur l'autel.

Un autre officiant s'approche alors et s'agenouille à la droite de l'Empereur ; il tient à la main un papier jaune couvert de caractères, il le déroule et lit à haute voix la prière au Ciel et à la Terre. Quand cette lecture est terminée, les ordonnateurs proclament à nouveau les commandements rituels, et l'Empereur se prosterne quatre fois. La même cérémonie recommence devant chacun des huit autels secondaires. Quand tout est terminé, l'Empereur commande l'incinération des trois animaux immolés, et l'on reporte au Palais les vases d'or et d'argent, les ivoires et les soieries, qui sont conservés pour la cérémonie suivante, trois ans après.

Les grands sacrifices au Ciel, à la Terre, aux Saisons, aux mânes des Empereurs, aux Philosophes, constituent seuls en pays annamite le culte officiel et en quelque sorte obligatoire. Tous les autres cultes : bouddhisme, taoïsme, évhémérisme, culte des Génies, etc., sont purement facultatifs, et il n'existe, dans les lois du pays, aucune prescription à leur sujet, mais seulement des dispositions pénales contre les abus de leur prêtres et contre ceux qui troubleraient le libre exercice des rites.

Pour les grands sacrifices, au contraire, le code annamite entre dans des détails circonstanciés ; il règle le cérémonial, commente les prescriptions du législateur, explique minutieusement les gestes et les attitudes des officiants, la place des accessoires, la disposition des autels et des temples, le nombre et la qualité des sacrifices. Il se montre d'une sévérité parfois excessive envers les contrevenants, envers même les malheureux seulement coupables d'un oubli, d'une simple inattention, et donne ainsi la mesure de l'importance officielle qui s'attache à ce culte laïque. Toutefois ces prescriptions ⁽¹⁾ ne sont pas toujours suivies à la lettre ; l'usage a laissé tomber en désuétude certains détails et en a introduit d'autres ; mais elles n'en restent pas moins la loi dans la lettre comme dans l'esprit, et la moindre modification n'y peut être apportée qu'en vertu d'une tolérance souveraine.

(1) On les trouvera en détail dans le *Code Annamite*, traduction Philastre, (articles 139 et 140 t. I, pp. 621-626).

SACRIFICE À THẦN-NONG

Thần-Nong 神農 (en chinois Chen-Noung), est le personnage légendaire qui succéda au grand Fou-Hi 伏羲 l'an 2737 avant notre ère, et à qui les Chinois sont redevables de la découverte des vertus curatives des plantes, de l'institution du mariage, de l'établissement de marchés périodiques pour la vente et l'échange des produits et de la découverte des principes de l'agriculture. Les Annamites, comme les Chinois, le tiennent pour le Génie de l'agriculture, et à ce titre ils lui rendent officiellement un culte annuel en procédant, au commencement des grands travaux agricoles, à l'ouverture solennelle du premier sillon dans la rizière, et un mois après, dans tous les villages, à la cérémonie officielle du premier repiquage du riz.

C'est l'Empereur qui, à Huê, sur l'autel métropolitain, donne le signal de la première cérémonie que l'on appelle *Tịch-diển* 籍田, en procédant lui-même aux sacrifices rituels et en conduisant en personne, à l'imitation des empereurs de Chine, la charrue dans le terrain consacré. Cette cérémonie est scrupuleusement réglée par le Mémorial des Rites et ne doit différer que très peu de celle qui a lieu à Pékin vers la même époque.

Lorsque la cérémonie impériale est terminée, l'Empereur envoie à tous les gouverneurs des provinces l'ordre d'avoir à procéder de même dans leurs chefs-lieux respectifs. Dans chaque localité importante existe un autel à l'agriculture. Il consiste en un tertre quadrangulaire, surélevé d'un mètre environ au-dessus du sol, et dont les côtés sont soutenus par un revêtement de briques ; on y accède par un escalier placé sur la face orientale.

Quand le jour propice a été déterminé par l'astrologue, toutes les autorités provinciales, suivies de la foule du peuple, se rendent cérémonieusement au tertre de l'agriculture, que l'on a préalablement remis en état et sur lequel on a déposé tous les instruments agricoles en usage dans la contrée. Sur le côté de l'esplanade, dans un champ en contrebas, se tient un buffle attelé à une charrue. Ce buffle est sacré, il ne sert que dans cette circonstance ; le village qui l'a produit est exempté d'impôts et de corvées, à charge pour lui de prendre grand soin de l'animal et de le remplacer quand il vient à mourir. Il n'est permis ni de l'attacher à des travaux ordinaires, ni de tuer, ni de manger sa chair ; à Hanoi, c'est le village de Xã-dàn 社壇, près du temple de Confucius (Văn-miêu), qui jouit de cette prérogative.

Trois animaux vivants, un bœuf, un cochon et un bouc ont été amenés au pied de l'esplanade. On les immole et on présente leur chair devant l'autel. L'encens fume dans les brûle-parfums ; des fleurs sont disposées dans des vases, entre de petites coupes contenant des chiques de bétel, des papiers votifs d'or et d'argent, trois bouteilles d'eau-de-vie de riz et trois petites tasses vides. Deux parasols jaunes abritent l'autel.

C'est le Quan-bô 官布, mandarin du Trésor, qui doit officier ; c'est lui qui a la charge à la fois du recouvrement de l'impôt et de l'entretien des digues, l'agriculture et les finances ressortissant au même ministère. Il s'avance, vêtu de son costume de cérémonie, et s'agenouille devant l'autel. A deux pas en arrière et à droite se tiennent deux assistants ; on les appelle Lẽ-sinh 禮生 ; ils sont chargés d'ordonner les différentes phases du rite dans leur ordre de succession ; deux autres se tiennent à gauche ; ils versent le vin pour les libations, et, à chacune d'elles, l'officiant, toujours à genoux, reçoit la petite tasse, l'élève à la hauteur de son front et la dépose sur l'autel.

Un des Lẽ-sinh, tenant à deux mains l'oraison écrite, s'agenouille à gauche, près du Quan-bô, et la lit à haute voix. Quand la lecture est terminée, le Lãn-binh 領兵, chef des milices, et le Kinh-lich 經歷, s'approchent du Quan-bô, et tous les trois se prosternent à deux reprises, après quoi les deux premiers reculent de deux pas et s'agenouillent. A ce moment, un des Lẽ-sinh prend sur l'autel une des trois coupes remplies pour les libations et une chique de bétel et les présente au Quan-bô en lui disant : « De la part du Génie Thân-Nông, avec nos souhaits de bonheur. » Le Quan-bô saisit la tasse, l'élève jusqu'à son front, s'incline et boit ; puis il prend la chique de bétel, qu'il porte à sa bouche, et se prosterne quatre fois. Pendant ce temps, un des Lẽ-sinh incinère l'oraison écrite, dont on a précédemment donné lecture. Le sacrifice est terminé ; chacun salue l'autel et s'écarte.

Le Quan-bô, alors, quitte ses vêtements de cérémonie, et, revêtu de la robe noire et du bonnet de même couleur, les reins ceints d'une écharpe rouge, descend dans la rizière où le buffle attelé l'attend. Saisissant la manche de la charrue, il excite l'animal et trace un premier sillon dans la vase molle du champ. Derrière lui s'avancent, d'abord le Lãn-binh, qui porte le panier de semences, et le Kinh-lich, qui jette le riz à la volée sur le tracé de la charrue ; puis deux Lẽ-sinh, dont l'un porte un panier vide et l'autre deux palettes faites des côtes d'un bœuf ; ces deux derniers personnages ont pour fonction de ramasser et de mettre dans le panier les excréments que le buffle peut laisser tomber pendant le labourage rituel.

Lorsque le premier sillon est tracé, le Quan-bô, retournant la charrue, en commence un second, et ainsi cinq fois de suite. Si le terrain est complètement couvert par l'eau, on jalonne les sillons au fur et à mesure, afin d'éclairer la direction parallèle des autres.

Pendant tout ce temps, des musiciens disposés autour du champ ne cessent de jouer des airs de musique. Quand le cinquième sillon est tracé, on étend une mauvaise natte sur le talus de la rizière, et on sert au Quan-bô un repas grossier composé de riz commun et d'aubergines salées, nourriture ordinaire du laboureur.

La cérémonie se termine par un banquet général, alimenté par la chair des trois victimes ; le buffle est ensuite reconduit processionnellement à son village.

Dans les localités où le tertre de l'agriculture n'existe pas, on désigne un champ pour la cérémonie. A Hanoi, l'autel n'existe plus. Autrefois il se trouvait sur le bord du Petit Lac. Il fut détruit pour la construction du temple du Quan-thuong, dit *Pagode des Supplices*. Il fut alors reporté dans l'enceinte de la citadelle, et les sacrifices y furent célébrés jusqu'à l'occupation française. Ils ont lieu, depuis cette époque, dans la plaine de Hanoi, hors des murs.

Voici quel est le texte de l'invocation au Génie Thôn-Nông lue pendant la cérémonie :

« Obéissant avec respect à la décision royale, moi... (*on énonce les titres et qualités de l'officiant*), après avoir fait déterminer le jour propice, j'offre le sacrifice au Génie Protecteur de l'Agriculture. Après nous avoir enseigné l'art de cultiver la terre, il préside à la germination de nos graines, à la maturité de nos récoltes. Nous lui offrons le sacrifice des trois victimes, le priant de nous accorder d'abondantes moissons. »

La seconde cérémonie, que l'on appelle *Lễ-hạ-diên*, 禮下田 ou, populairement, *Xuông-đồng*, inaugure l'opération du repiquage des riz ; elle a lieu dans les campagnes seulement, et vers le 5^e mois, après que toutes les terres ont été labourées, hersées, détrempées, et que les *ma*, ou semis de riz, ont atteint le degré suffisant de croissance.

Le jour ayant été fixé par l'astrologue, un groupe de notables du village se transporte à l'esplanade de l'agriculture et dépose sur l'autel un coq cuit, un plat de riz glutineux, une bouteille d'eau-de-vie de riz et des chiques de bétel. Cette cérémonie a pour objet d'informer le Génie que le temps du repiquage est arrivé et que la cérémonie aura lieu le jour même. Un notable, désigné à cet effet, s'avance alors pour officier, et le rite, devant l'autel, est à peu près le même que pour la fête de l'ouverture des sillons. L'officiant doit être pur, c'est-à-dire qu'il a dû s'abstenir, depuis deux jours, de manger du chien et de s'approcher d'une femme. Il lit l'oraison suivante :

« Nous sommes les notables et les habitants du village de.... (*canton, préfecture, province*) et nous apportons sur l'autel de l'Agriculture les offrandes rituelles pour nous rendre le Génie favorable.

« Le titre du Génie est : « Premier Saint Empereur, Génie de l'Agriculture » ; il étendit sa bienfaisance sur dix mille pays et gouverne la terre. C'est lui qui dispense à son gré les pluies et les vents. Il nous a enseigné l'art de labourer la terre, de semer le grain et de le récolter. Il a inventé la charrue et la herse ; ses bienfaits sont anciens comme le monde, ils dureront autant que le monde. C'est aujourd'hui que nous descendons dans la rizière pour repiquer le riz ; nous implorons les grâces du Génie : qu'il nous accorde la paix, qu'il fasse verdoyer nos champs, qu'il nous donne l'abondance, pour prix de nos travaux ; que nos cœurs, comme ceux des sages, ne connaissent plus ni la crainte, ni la peine ; et notre reconnaissance sera éternelle. »

Après cette lecture on brûle la composition, et l'officiant, tenant à la main une poignée de jeunes plants de riz, descend dans la rizière et se met en devoir de les repiquer lui-même. Les notables se réunissent ensuite pour le repas officiel et les paysans ont dès lors, dans toute l'étendue de la commune, l'autorisation de repiquer leur riz.

Vers le 7^e mois, quand les rizières sont en fleurs, on fait encore un sacrifice à Thân-Nông ; c'est le *Lễ-thượng-diên* 禮上田 ou, populairement *Lu-lên-đông*. On offre cette fois trois cochons cuits, et tous les habitants du village sont tenus de venir se prosterner devant l'autel champêtre. Les femmes viennent aussi, mais elles doivent être pures de tout contact masculin depuis vingt-quatre heures et n'avoir pas mangé de chien depuis deux jours. Les viandes offertes sont ensuite partagées entre les gens du village, mais certains morceaux sont réservés aux notables et répartis d'après leur rang. Voici comment a lieu cette répartition : les notables majeurs ou grands notables ont droit à un morceau de la tête, les vieillards à un morceau du cou, et les notables mineurs ou bas fonctionnaires de la commune au pied ou à une partie de la patte ; le reste de l'animal est distribué aux particuliers.

SACRIFICES AU PRINTEMPS OU *Lễ-tê-xuân* 禮祭春

Ces sacrifices ont lieu au commencement du printemps ; ils ont pour objet de rendre favorable aux ensemencements et à la fructification le Génie Cáu-Mang 勾芒 qui préside à la première saison de l'année.

Dès la fin de l'hiver, les gouverneurs des provinces doivent donner aux fonctionnaires du service Chiêm-hâu 占候, spécialement chargé de la préparation des cérémonies rituelles, des instructions pour les sacrifices du printemps.

Dans chaque chef-lieu de province, on modèle en terre crue la statue d'un homme tenant un buffle par la corde et s'appuyant de sa main libre sur un bâton ; d'après certaines indications données par le calendrier chinois, le corps du buffle doit être peint de différentes couleurs, selon l'année. Quand le jour fixé est arrivé, on forme une procession à laquelle prennent par toutes les autorités, et l'homme au buffle est promené dans toutes les rues de la ville au milieu d'une affluence bruyante de populaire ; les habitants de chacune des rues qu'il traverse font éclater sur son passage des paquets de pétards chinois. Quand toutes les parties habitées de la ville ont été visitées, la procession se rend à l'autel du Printemps (*nền-tê-xuân*, en chinois *Kiao-tan* 郊壇) dont tout chef-lieu de province est pourvu.

Ce temple, en plein air et à ciel ouvert, se compose d'un cube central de maçonnerie pleine, formant autel, devant lequel se tient l'officiant, et de deux cubes latéraux, de moindres dimensions, également en maçonnerie et devant

servir de tables à offrandes. La cérémonie à l'autel du Printemps est des plus simples. Elle se compose simplement d'offrandes de fleurs, de fruits, d'encens et d'objets en papier, figurant des trésors d'or et d'argent, qu'on incinère. Il n'y a pas de lecture de *văn-tê* et on n'immole aucun animal. Après les incinérations, la foule se précipite et se dispute les vestiges fumants des objets brûlés, qui constituent des talismans de bonheur et que chacun rapporte et conserve soigneusement dans sa maison. On procède ensuite à l'enterrement dans un lieu favorable, déterminé par le géomancien, du buffle et de l'homme de terre.

L'autel du Printemps n'existe plus à Hanoi depuis la conquête. Il se trouvait autrefois dans la rue de la *maison du feu* (*Đường-nhà-hỏa*), ainsi nommée à cause du temple au Génie du Feu qui s'y trouve, non loin de la porte est de la citadelle. Quand cet autel eut disparu, on célébra la fête du Printemps sur l'emplacement du palais actuel du *Kinh-lưc*, dans le camp des lettrés ; depuis l'exposition de Hanoi de 1887, pour laquelle on désaffecta le camp des lettrés, les sacrifices ont lieu dans la cour de l'habitation officielle du *tổng-dôc* ou gouverneur de la province.

LA FÊTE DES PRÉMIQUES OU *Lễ-thường-tân* 禮嘗新

Il appartient aux gardiens des temples qui ont la charge des bien du culte, d'obtenir par tous les moyens en leur pouvoir, dans les rizières qui leur sont confiées, du riz mûr avant tous les autres cultivateurs du village.

Dès qu'il est possible d'en récolter une certaine quantité, le gardien du temple en avertit les notables, qui déterminent le jour de la fête et préparent tout pour l'offrande des prémices de la terre au Génie protecteur du village.

Les villages riches immolent un ou plusieurs cochons, les villages pauvres seulement un ou plusieurs coqs. Les victimes sont portées devant l'autel, sur lequel on dépose, avec le cérémonial accoutumé, le riz nouveau cuit, du bétel et de l'arec, de l'encens et des papiers d'or et d'argent. Les notables s'avancent alors et font, face à l'autel, quatre prosternations. La cérémonie se borne là. Comme dans les autres fêtes agraires, le riz nouveau et la chair des victimes sont mangés en commun par les notables et par les gens du village, et chacun fait en sorte d'en rapporter quelques reliefs dans sa famille, car les femmes et les enfants, qui ne peuvent pas s'asseoir avec les hommes au festin du temple, doivent néanmoins goûter aux mets de la fête des prémices.

Ce jour est, ainsi que le jour de l'an et le 5^e jour du 5^e mois, l'occasion de présents obligatoires de déférence et de reconnaissance. Voici quelles sont les catégories de gens qui ne peuvent se dispenser de faire des présents, sous peine d'être totalement déconsidérés : les maires et les chefs de canton aux préfets et sous-préfets ; les époux à leurs parents et à leurs beau-parents ; la famille d'un malade à son médecin ; la famille d'un fiancé aux parents de la fiancée ; les débiteurs à leurs créanciers.

LE NOUVEL AN ANNAMITE

Le premier jour de l'année, les Annamites brûlent le nid d'un certain oiseau, nommé *bồ-các*, et ils en jettent la cendre dans les latrines de la maison, afin de garantir pendant l'année leur provision de riz contre les voleurs.

Le chef du canton ou de la sous-préfecture égorge un buffle, ou un porc, ou un coq, et il en suspend la tête à la porte de sa maison ; les Annamites disent que cette coutume avait jadis pour objet d'essayer la nouvelle lame du sabre, car tout doit être nouveau au début de l'année. Cette coutume qui est chinoise, se retrouve dans les *Annales des Song*, 宋書. Il y est dit que les sous-préfets doivent, le premier jour de l'an, suspendre à leur porte la tête d'un bouc, pour préserver le district de la piraterie.

Au Tonkin, on fait macérer des grains de poivre dans le vin pour lui donner de la force, et on ajoute, dans les breuvages que l'on offre aux hommes, sept petites pousses de pin ; on en met quatorze pour les femmes.

On peint avec de la chaux, devant la porte de la maison, une amulette (*bùa*) en forme de pêche ; on colle sur la porte l'image d'un coq ; on suspend à la toiture un paquet de feuilles d'armoise avec une amulette.

Les coqs attirent le bonheur, leur chant annonce le lever du soleil, la fin des ténèbres, et met en fuite tous les esprits malfaisants. L'image du coq, ornée de devises et de souhaits, est collée de chaque côté de la porte ; elle protège la famille. On y lit : « Le coq représente les cinq vertus. Comme le phénix, son front est surmonté d'une petite éminence ; quand il chante, les esprits pleurent, les diables sont effrayés. Le coq, auprès de la porte, est un souhait de longévité. Au lever du soleil, son chant disperse les mauvais esprits. Son ongle est d'or, sa crête est une fleur, ses plumes sont de cinq couleurs. — Les maisons qui nourrissent des coqs sont à l'abri des diables. — Toutes les portes qui sont ornées de l'image du coq s'ouvrent à dix mille années de bonheur. »

On colle aussi sur les portes, le premier jour de l'an, l'image de deux farouches guerriers, *Thần-Đồ* 神荼 et *Uât-Luỹ* 鬱壘. Le livre chinois *Fong-sou-tong* 風俗通 nous dit que ces guerriers, embusqués sous un pêcher, à la montagne *Đô-Sóc* 度朔, avaient pour consigne de dévorer tous les diables qu'ils pouvaient saisir.

Signalons encore l'image de deux vieillards souriants, qui apportent des fruits emblématiques de bonheur et de prospérité. La légende de l'image dit : « Celui qui, sans effort, apporte des souhaits de longue vie, est un robuste vieillard aux joues basanées, dont on ignore le nom. Qu'il reçoive nos grâces pour le bonheur dont il nous comble ; il laisse à la maison le fruit de la longévité. Mille années de prospérité au Fils du Ciel. »

Des souhaits de fortune, de bonheur, de profits commerciaux, de longévité, de nombreuse progéniture, etc., sont figurés par des personnages offrant des

fruits symboliques, ou des cartes avec une devise de circonstance. La pêche et l'amande sont des emblèmes de longévité; quand on offre une pêche ou une amande, on sous-entend toujours que ce sont des fruits célestes, qui proviennent de ce fameux verger des fées où les fruits mettent mille ans à mûrir, et qui donnent l'immortalité à ceux qui en mangent. La grenade symbolise la nombreuse progéniture, l'infinie postérité, à cause des innombrables graines qu'elle contient.

Dès la veille du jour de l'an les Annamites ont placé dans la cour de leur maison un long bambou encore pourvu de ses feuilles, aux branches duquel sont suspendus des feuilles de banian et de cocotier, des paquets de barres d'or et d'argent votifs en papier, quatre poissons en papier et un petit *khánh* 香 of de fonte ou de bois. Devant la porte, sur la rue, ils ont également planté une perche surmontée d'un bouquet de plumes, et tracé sur le sol, avec de la chaux un arc et des flèches. La maison a été nettoyée avec le plus grand soin et ornée de tout ce dont la famille peut disposer d'objets et d'accessoires d'apparat. Des aliments sont préparés à l'avance pour trois jours, et les tablettes des ascendants morts ont été disposées sur l'autel des ancêtres.

Quand arrive minuit, la famille, assemblée dans la principale pièce de la maison, célèbre le départ du Génie familial de l'année qui finit et l'arrivée du Génie de l'année qui commence; puis on barricade les portes et chacun se couche pour attendre le jour. On ne doit pas ouvrir sa porte le lendemain matin, à moins qu'un visiteur ne vienne y frapper, et on attend avec anxiété cette première visite, car le bonheur de toute l'année dépendra de la qualité et de la moralité du visiteur.

Après avoir reçu la première visite, on sacrifie aux ancêtres, puis on revêt les habits de cérémonie, et toute la famille va porter ses souhaits de nouvel an aux parents qui habitent la localité. Les visites aux amis n'ont lieu que le lendemain, et celles aux maîtres, professeurs, médecins et bienfaiteurs de la famille, le troisième jour seulement. Le quatrième jour, on avertit les âmes des ancêtres que les fêtes du *Têt* sont terminées et qu'elles peuvent s'en retourner dans le séjour des morts; puis, après quelques offrandes, on replace les tablettes dans leurs étuis et dans le meuble destiné à les conserver.

Au lever du soleil, le premier jour de l'année, on doit examiner la direction du vent afin d'en tirer des augures pour l'année qui commence. Le vent du Sud annonce une grande sécheresse; le vent du Sud-Est, une sécheresse moyenne; le vent de l'Ouest, la piraterie; le vent du Nord-Ouest, une bonne récolte de haricots; le vent du Nord, une récolte moyenne; le vent du Nord-Est, une excellente récolte; le vent de l'Est, de grandes inondations; le vent de Sud-Ouest, le choléra.

Le premier jour du *Têt* s'appelle le jour de la Poule; le second est le jour du Chien; le 3^e, le jour du Cochon; le 4^e, le jour de la Chèvre; le 5^e, le jour

du Buffle ; le 6^e le jour du Cheval ; le 7^e, le jour de l'Homme ; le 8^e, le jour du Paddy.

Le 7^e jour du premier mois est le jour consacré à l'homme, parce que l'homme fut créé le septième parmi les êtres. Dans certains villages annamites, on conserve encore l'habitude de confectionner une sorte de mannequin de forme humaine et de le placer ce jour-là dans le lit de la maison. On fait manger aux parents une soupe composée de sept espèces d'herbes. Il est aussi d'usage d'offrir au Ciel les prémices des premiers gateaux. A cet effet, on cuit à l'air libre, dans la cour, des gâteaux de riz dont on laisse la vapeur s'élever vers le ciel.

Pendant la nuit du 7^e jour, les diables s'en vont errer de tous côtés et s'ingénient de cent façons pour terrifier les hommes et nuire aux âmes des ancêtres ; il faut, pour s'en préserver, planter, dans le sol de la maison un pieu équarri (*cây-nêu*), sur les faces duquel un sorcier aura tracé des formules sanscrites et des grimoires taoïques. On aura soin dans le même temps de ne pas conserver de lumière dans la maison, car la lumière attire les diables.

On sacrifie aussi, ce même jour, au Génie de la cuisine et aux ancêtres ; c'est le rite dit *khai-ha*. On doit reprendre la suite de ses occupations ordinaires à partir du 8^e jour.

S'il fait une douce température le septième jour, la moyenne de l'année sera tempérée ; s'il fait chaud le huitième jour, les plantes seront vigoureuses et les animaux bien portants ; mais s'il pleut, ou s'il fait froid les septième et huitième jours, il faudra s'attendre à des épizooties.

LE 15^e JOUR DU 1^{er} MOIS

FÊTE DITE *Trạng-nguyên*

Le 15^e jour du 1^{er} mois est la fête dite *Trạng-nguyên*, ou du lauréat. C'est essentiellement une fête de nuit, en l'honneur des étudiants, pendant laquelle les jeunes gens se livrent à toutes sortes de divertissements.

Ce jour-là, les éleveurs de vers-à-soie ne doivent pas oublier de faire au Génie de leur corporation l'offrande d'une soupe aux fleurs dans laquelle on a versé de la graisse. Pour savoir de quel côté on doit faire le sacrifice, on plante un rameau dans le sol et on dépose les offrandes dans l'ombre projetée par le rameau. Parmi les offrandes, une soupe de haricots est de rigueur. Le livre *kinh-so-ki* prescrit de prendre une branche de saule, ce qui indique que cette habitude vient du Nord de la Chine.

Cette fête a encore pour objet de recommander tous les membres de la famille aux Génies dispensateurs du bonheur. Les femmes et les enfants, revêtus de leurs plus beaux habits, s'en vont visiter tous les temples de leur village, à

quelque secte qu'ils appartiennent, et remettent au bonze ou au gardien une liste énumérant tous leurs parents, avec l'indication de leur âge et du lieu de leur naissance. Moyennant quelques sapèques, le prêtre lit à haute voix cette nomenclature devant l'autel de sa divinité. Les hommes ne prennent pas part à cette fête.

Le 15^e jour du 1^{er} mois est l'anniversaire de la grande victoire du général Nung-chi-Cao 農志高 sur les Yunnanais qui avaient envahi le Tonkin.

C'est également l'anniversaire de l'ascension au Ciel de la fille de « l'Empereur Rouge ». Retirée dans un bois, elle se transforma en oiseau bō-các (en chinois *thwôc* 鵲), commença à construire un nid le premier jour du premier mois et, le quinzième jour, l'ayant achevé, s'éleva au Ciel.

LE 3^e JOUR DU 3^e MOIS

FÊTE DITE *Lwu-trwong-khúc-thủy*

Le 3^e jour du 3^e mois est un jour de visite religieuse aux fleuves, lacs et étangs. Cette coutume, fort ancienne, eût d'abord pour objet de constater les progrès de la crue des cours d'eau à cette époque, et de prier pour le repos des âmes des noyés sans sépulture. Par la suite, ce sentiment religieux s'étendit et se généralisa aux âmes de tous les morts de l'année, dont le flot en roulant charriait dans son limon les atomes corporels. On fit au bord des fleuves des banquets présidés par les mandarins; on offrit des sacrifices aux Génies des fleuves et des lacs. On appelait ces cérémonies *Lwu-trwong-khúc-thủy* 流觴曲水.

On trouve des traces de cette fête dans les Annales dynastiques des Han (commencement de notre ère). L'Impératrice-mère se rendait le 3^e jour du 3^e mois, accompagnée de ses dames d'honneur, sur le bord du fleuve, afin d'y faire une provision de feuilles de mûrier pour ses vers-à-soie, les feuilles de mûrier cueillies ce jour-là au bord des fleuves ayant la propriété de préserver, pendant toute l'année, les vers de la maladie (漢書).

Aux environs de Péking, on passe généralement cette journée à tirer de l'arc, dans la plaine, sur un lapin de bois, à festoyer en famille (*Yên-bắc-tạp-ki* 燕北雜記). Celui qui atteint le lapin a l'autorisation de boire du vin, celui qui le manque ne peut boire que de l'eau. Les jeunes filles font macérer des fleurs dans l'huile, puis le 3^e jour du 3^e mois elles les jettent dans l'eau. Les fleurs huilées surnagent, se groupent et figurent des animaux ou des objets, dont on tire des horoscopes pour les chances de mariage et de bonheur en ménage.

Sous la dynastie chinoise des T'ang le roi abandonnait ce jour-là deux de ses palais aux servantes de la ville qui pouvaient y recevoir leur famille (唐書).

Le 3^e jour du 3^e mois, on célèbre encore la fête *Hân-thưc* 寒食, ou « des aliments froids ». Cette fête fut fondée en mémoire de la mort de Gió-i-từ-thôi 介子推, (chin., Kiai Tseu-touei) qui périt dans un incendie le 3^e jour du 3^e mois (1). On décida d'honorer annuellement sa mémoire, à ce jour anniversaire, en évitant d'allumer du feu et en mangeant des aliments froids. Celui qui n'observe pas cette coutume risque de voir ses moissons ravagées par les intempéries.

Dans l'origine, on avait prescrit de ne point se servir du feu pendant tout le mois, et les gens devaient ne manger que des aliments conservés et séchés ; mais il en résulta de graves inconvénients pour les vieillards et pour les enfants et la mesure fut réduite à trois jours. Aujourd'hui on ne l'observe plus que pendant le 3^e jour du 3^e mois.

Cette coutume, qui est également d'origine chinoise, se trouve relatée dans les livres très anciens, tels que les *Annales des Hân* de la dynastie postérieure (後漢書). On lit également à ce sujet, dans le *Wei chou* 魏書, qu'un Empereur aurait interdit, au 5^e siècle de notre ère, de célébrer la fête des aliments froids, et cela parce qu'un de ses ministres nommé Ngũ-từ-tư 伍子胥 (en chinois, Wou Tseu-hiu) s'était noyé par accident : « Faudra-t-il donc, disait l'édit, qu'en même temps qu'ils s'abstiennent de faire usage du feu pour honorer la mémoire de Gió-i-từ-Thôi, parce qu'il est mort dans le feu, mes sujets s'abstiennent de faire usage de l'eau, en deuil de Ngũ-từ-tư qui est mort dans l'eau ? Ce sont là des croyances barbares qui ne peuvent produire que le trouble. » Et il terminait en menaçant de six mois de prison celui qui continuerait à s'abstenir de faire cuire ses aliments.

Si l'on songe à la date de cet édit, il est intéressant de voir avec quelle persistance se perpétuent les usages populaires, en dépit des mesures prises pour les interdire.

Le pain du sacrifice, pour cette fête, est composé de riz glutineux et de sucre ; on l'appelle *pain flottant* (bánh-trôi).

(1) C'était un des fidèles ministres de Tch'ong Eul, prince de Tsin, qui vivait en 654 av. J. C. D'abord disgracié et exilé, il fut ensuite rappelé à la cour, mais refusa de s'y rendre et s'enfuit avec sa mère dans les forêts de Miên-thưong-son 綿上山 (Mien-chang-chan). On le crut mort et le prince, en sa mémoire, changea le nom de ces montagnes en celui de Gió-i-son 介山 (Kiai-chan). La légende à laquelle nous devons l'établissement de la fête du 3^e jour du 3^e mois raconte que le prince, ayant découvert sa retraite, et afin de le forcer à quitter la forêt, la fit incendier ; mais le fugitif, s'accrochant des mains avec sa mère aux branches d'un arbre, périt dans les flammes (Mayers, *Chinese Reader's Manual*).

LE 5^e JOUR DU 5^e MOIS

FÊTE DITE *Đouan-ngũ* 端午

Ce jour-là, de grand matin, les Annamites en s'éveillant doivent procéder à la destruction des vers et autres insectes nuisibles qui vivent dans leurs entrailles. A cet effet, ils se rendent dans le verger et mangent tous les fruits verts qu'ils rencontrent. D'aucuns en meurent. De plus, le premier repas qu'ils font à table doit se composer des cinq viscères amers d'un animal : le foie, le poumon, le cœur, le rein et la rate. Cette coutume, très répandue, vient de la Chine, mais les Chinois la pratiquent le 1^{er} jour du 1^{er} mois en ce qui concerne le repas.

Il est encore d'usage, ce jour-là, chez les Annamites, de boire une sorte de drogue composée d'un peu de peroxyde de fer hydraté et de sulfure jaune d'arsenic macérés dans l'alcool de riz, et de se tracer, sur le cou et sur le nombril, un signe avec le doigt de chaux. Les femmes se ceignent les reins, à même la peau, d'une liane qu'on appelle *giây-vôi* (corde de chaux), puis, après un certain temps, elles quittent cette ceinture et l'attachent à une des poutres de la maison en disant : « Que le mal qui devait tordre mon corps pénètre dans cette poutre » !

Les enfants sont également soumis à l'épreuve du breuvage au peroxyde de fer, et on leur en frictionne les tempes, l'occiput, le creux de l'estomac et les aisselles, afin de détruire les vers intestinaux (*giết-sâu-bọ*).

Ce jour-là, tous les végétaux jouissent de propriétés médicinales préventives et curatives : aussi les Annamites recueillent-ils, à partir de midi, une grande quantité d'herbes et de feuilles de toute espèce qu'ils font sécher, et dont ils se servent ensuite au moindre malaise en guise de médecine ; on appelle ces simples *lá-mông-năm* (feuilles du 5^e jour). On recherche tout particulièrement les feuilles d'armoise, avec lesquelles on figure l'animal dont le nom forme la lettre cyclique de l'année courante. On suspend cette image au-dessus de la porte afin de mettre les diables en fuite.

Les enfants sont ornés, dès le matin, d'un paquet d'amulettes composé de sept objets allégoriques, formés pour la plupart de fils de soie de cinq couleurs ; d'où le nom de ces amulettes, *chỉ-ngũ-sắc*. Ce sont : un petit sac ; une calebasse ; une grenade ou une amande ; un citron digité ou « main de Bouddha » ; un *khánh* de nacre ; une fleur ressemblant à la camomille ; une petite figure de cochon, taillée dans un morceau de sanguine ou de réalgar.

Les mères portent au temple les chemisettes de leurs nouveaux-nés afin d'y faire imprimer le cachet rouge du bonze, ce qui constitue un talisman contre les maladies infantiles.

Enfin, le populaire croit que certains esprits diaboliques empoisonnent les aliments pendant le 5^e jour du 5^e mois ; afin de les rassurer, les marchands de riz et de denrées alimentaires suspendent dans leurs boutiques une branche de

cactus et un paquet de piments, plantes qui ont, paraît-il, la propriété d'éloigner les malfaiteurs et les fantômes. Si, malgré cela, quelqu'un soupçonnait qu'il a pu absorber des aliments empoisonnés, il pourrait s'en assurer en mâchant du bétel sans y mêler de la chaux. Si la salive devenait rouge, ce serait un indice d'empoisonnement, et il devrait de suite recourir à un contre-poison.

LE 15^e JOUR DU 8^e MOIS

FÊTE *Trung-thu* 中秋 OU DU MILIEU DE L'AUTOMNE

Les Annamites font remonter l'origine de cette fête à l'Empereur chinois Joei-tsong 睿宗, de la dynastie des T'ang 唐, qui régna sous le titre Wen-ming 文明 (1). Voici la fable qu'ils racontent au sujet de l'origine de la fête du milieu de l'Automne.

L'Empereur Joei-tsong se promenait hors du palais, pendant la nuit du 15^e jour du 8^e mois, par un magnifique clair de lune, lorsqu'il fut abordé par un magicien qui, s'appuyant sur un bâton, proposa au monarque une promenade dans la lune. Joei-tsong sourit et accepta. Le magicien, alors, prononçant sa formule, leva en l'air son bâton qui se transforma en un gigantesque arc-en-ciel, dont une extrémité reposait sur la terre tandis que l'autre se perdait dans la lune. L'Empereur et le magicien, se servant de cet arc-en-ciel comme d'un pont, atteignirent rapidement la planète et se trouvèrent au milieu d'un monde tout à fait différent de celui de la terre. L'air avait une transparence et une douceur merveilleuses, de gracieuses apparitions féminines glissaient sur des pelouses fleuries et disparaissaient sous les feuillages d'arbres incomparables. « Où suis-je donc ? dit l'Empereur. — « Dans le palais de Quảng-hàn 廣寒, répondit le magicien, parmi les fées et les esprits de l'air. » Ils revinrent sur la terre par la même voie, et l'Empereur demeura si frappé de ce qui lui était arrivé qu'il en consacra le souvenir par l'institution de la fête annuelle du 15^e jour du 8^e mois.

Cette fête est celle de la glorification de la lune. Toutes les croyances, toutes les pratiques admises par la théo-cosmogonie chinoise s'y retrouvent plus ou moins. Les pains de la lune, blancs et ronds, avec des figures de lièvre, de crapaud, d'homme, d'arbre, rappelant les divers mythes chinois relatifs à la lune, sont confectionnés dans les familles ou en vente chez les marchands. De même qu'en Chine, la lune, considérée comme l'épouse du soleil, est l'objet

(1) Joei-tsong n'eut qu'un règne éphémère. Monté sur le trône en 685 de notre ère, il fut renversé la même année par l'Impératrice Wou Tche-t'ien 武則天, qui régna 20 ans.

d'un culte de la part surtout des femmes et des jeunes filles ; elle est la protectrice des amants, et dans toute romance d'amour il est question de la lune tutélaire, que l'on appelle « Croissant de jade », « Bassin de jade », etc. C'est l'époque de l'année où son disque apparaît avec le plus d'ampleur, où sa lumière a le plus d'intensité ; les jeunes gens l'interrogent, cherchant à découvrir parmi les ombres de sa face des signes d'horoscope. D'aucuns y voient le *Vieux de la Lune* (Nguyễn-Lão 月老) qui décide des mariages terrestres ; d'autres le *Lièvre de Jade*, ou le *Crapaud à trois pattes*, ou bien encore *l'Arbre de l'immortalité*, le cassier lunaire dont les fruits tombent sur la terre le 15^e jour du 8^e mois : toutes réminiscences chinoises importées, conservées et fidèlement transmises depuis l'antiquité.

Pour célébrer cette fête, qui est surtout la fête des enfants, toute famille annamite doit disposer, dans la maison, une table couverte de fruits et de gâteaux figurant des personnages et des animaux. Celui qui manquerait à cette obligation serait, quelle que fût sa pauvreté, un objet de scandale pour les autres.

On donne aux enfants des lanternes en forme de poissons, de libellules, de crabes, etc. Ils se réunissent par groupes et parcourent les rues en chantant une ronde dont celui qui tient la tête du cortège dit le couplet et les autres le refrain. Voici ce que chantent généralement les enfants de Hanoi :

<i>Tôi là, tôi là,</i>	« Je suis, je suis,
(Refrain) <i>Hồ khoan !</i>	Ohé !
<i>Con gái Kẽ-mơ,</i>	« Une fille de Kẽ-mơ,
<i>Hồ khoan !</i>	Ohé !
<i>Tôi đi bán rượu,</i>	« Je vais vendant du vin,
<i>Hồ khoan !</i>	Ohé !
<i>Tình cờ gặp anh,</i>	« Je vous rencontre par hasard,
<i>Hồ khoan !</i>	Ohé ! »
.	
<i>Tôi là, tôi là,</i>	« Je suis, je suis,
<i>Hồ khoan !</i>	Ohé !
<i>Con mẹ bán than,</i>	« La mère charbonnière,
<i>Hồ khoan !</i>	Ohé !
<i>Được lãi vô vàn,</i>	« Je gagne beaucoup d'argent,
<i>Hồ khoan !</i>	Ohé !
<i>Cái dít nhỏ nhem,</i>	« J'ai le derrière tout noir,
<i>Hồ khoan !</i>	Ohé ! »

On permet aux enfants de se promener en chantant ainsi une partie de la nuit ; quand ils rentrent à la maison, on fait le repas de famille.

Dans les faubourgs et les campagnes de Hanoi, les Annamites se réunissent par groupes dès la tombée de la nuit, les jeunes garçons devant la porte ou dans

la cour de la maison, les jeunes filles à l'intérieur, et chaque groupe, alternativement, chante un couplet d'une interminable rhapsodie, tantôt tendre duo, tantôt querelle d'amour, dans laquelle chacun des partis cherche à briller, à l'emporter sur l'autre par des à-propos piquants, par des vers inédits. Les garçons s'accompagnent de coups rythmés frappés avec un bâton sur un fil de fer fortement tendu au-dessus d'une jarre à demie enterrée dans le sol, faisant ainsi l'office de caisse de résonnance. On l'appelle le « tambour de guerre », parce que ses vibrations, graves et sonores, se répercutent au loin comme celles du gong métallique dont se servaient les Annamites pour transmettre les ordres pendant le combat. Le prix de la victoire, dans cette joute littéraire, est une ligature de sapèques, suspendue par avance à l'extrémité flexible d'un bambou.

II

DIVINITÉS BOUDDHIQUES ET TAOIQUES



Les divinités appartenant au Bouddhisme et au Taoïsme constituent la partie essentielle du mobilier des temples qui sont desservis par les bonzes, c'est-à-dire par un clergé plus ou moins initié, mais régulier et hiérarchisé.

Ces temples s'appellent *chùa*, et sont tous construits sur le même plan. Ils se composent d'une nef transversale en avant, dont la travée centrale se prolonge à angle droit, donnant ainsi, au plan par terre, la forme d'un τ grec renversé. La partie de l'édifice qui figure la barre transversale du τ contient les fidèles; l'autel est placé au centre. Le prolongement de la travée centrale, qui constitue le chœur, contient les statues du temple, disposées sur des gradins étagés, depuis la hauteur de l'autel en avant jusqu'au sommet de l'édifice en arrière. A droite et à gauche de l'entrée du temple, adossés ou non aux parois des travées latérales, sont les autels particuliers des gardiens de la porte, Hữu-Ac 右惡 et Tả-Thiên 左善; du Génie du sol, Thổ-Địa 土地; de Quan-Âm 觀音, lorsqu'elle est considérée dans son rôle de Lucine; d'At-Nan, et des Kim-Cương 金剛. On ne les trouve nulle part réunis comme nous l'indiquons ci-dessus; cependant les autels, sinon les statues, du Génie du sol et d'Ananda, et les statues toujours de dimension colossales des Génies gardiens de la porte, sont de rigueur. Les mandarins provinciaux doivent chaque année dresser une liste des Génies de leur province dont la bienfaisante influence a été particulièrement manifeste, et une seconde liste de ceux qui n'ont pas répondu suffisamment à la confiance qu'on avait mise en eux. Autrefois les mandarins du Tonkin adressaient ces deux listes au Kinh-lưc 經略

qui les transmettait à l'Empereur d'Annam. C'est en effet l'Empereur qui a seul qualité pour prononcer. Il examine les propositions résumées à la fin des rapports, et, selon le cas, distribue des récompenses ou des peines.

Les Génies qu'il veut récompenser sont promus à un rang supérieur, et on ajoute à leur qualité des titres honorifiques. Ces récompenses sont notifiées en grande pompe aux bénéficiaires ; on leur porte en procession, au son des cymbales, des gongs et des flûtes, l'édit royal qui les concerne, écrit sur papier jaune officiel et renfermé dans un tube de bois laqué. Le cortège est précédé des notables du lieu et suivi de toute la population.

Quand le Génie est rétrogradé, la chose se passe de la même façon, mais les assistants changent d'attitude ; ils provoquent et insultent le malheureux Génie, et font assaut contre lui de sarcasmes et de quolibets.

Le « Grand-Bouddha » de Hanoi fut ainsi rétrogradé pour avoir laissé prendre par les Français la ville dont il avait la garde. On lui enleva du même coup les robes de soie jaune, présents royaux, dont il était revêtu. Mais tout cela lui fut rendu par la suite.

AT-NAN

Ât-Nan 阿難 (en sanscrit Ananda) était le cousin et fut l'un des principaux favoris du Buddha Çakyamuni. Il avait trente ans de moins que le Maître et passait pour le plus savant de ses disciples. Quand le Buddha fut entré dans le Nirvāna, Ananda se rendit sur les bords du Gange, appela à lui cinq cents esprits de l'air, leur transmit ses saintes instructions et s'éleva au-dessus du sol ; puis, après avoir subi dix-huit transformations, il se laissa emporter par le vent et disparut. Il était âgé de cent cinq ans. On se partagea ses reliques et on éleva des tours en leur honneur.

La statuaire annamite le représente soit debout et les mains jointes, (et il est, dans ce cas, toujours placé à côté du Buddha), soit assis sur un trône, revêtu de la robe du religieux bouddhiste et la tête coiffée de la couronne polygonale des bonzes ; il tient alors, de la main gauche, une fleur de campanule, tandis que les doigts de la main droite sont disposés dans le *mudra* de l'enseignement, le pouce et l'index réunis en l'air. Lorsqu'Ananda est placé près de Çakyamuni, il y a toujours une autre statue qui fait pendant à la sienne, celle d'un autre disciple du Maître, Gia-diệp 迦葉 (Kaçyapa).

MÛC-LIÊN

MÛc-Liên 目連 est une divinité très en honneur au Tonkin. L'histoire émouvante de ce fils pieux qui descendit aux enfers pour en arracher sa mère

est faite pour plaire à l'imagination sensible des Annamites et pour satisfaire leurs instincts de piété filiale. Son nom complet, *Đại Mục Kiền Liên* 大目犍連, représente le sanscrit Mahā Maudgalyāyana. C'était un des principaux disciples de Çakyamuni, connu et apprécié surtout pour sa puissance de persuasion. Il mourut, dit-on, avant son maître.

On représente Mục-Liên sous le costume religieux. Il préside, avec Địa-Tạng, à toutes les cérémonies funèbres ; on l'invoque pour secourir les âmes en détresse.

Voici la légende de Mục-Liên, d'après le *Mục-Liên cứu mẫu kinh diễn âm* 目連救母經演音, transcription en *chữ nôm* du poème de « Mục-Liên sauvant sa mère (des Enfers) » : Ce texte a été imprimé, sans nom d'auteur, au monastère Xiên-Pháp 闡法寺, à Hanoi.

Un riche particulier, nommé Phó-Tông mourut un jour en laissant un fils du nom de La-Bồ 羅卜. Ce jeune homme fit inhumer son père sur le mont Gia, le pleura et prit le deuil de trois ans. À l'expiration de son deuil il dit à sa mère : « La fortune de mon père s'est presque complètement dissipée à la suite de plusieurs revers ; dans quelques années nous serons pauvres. Il convient que j'entreprenne un commerce pour regagner ce que nous avons perdu. » La mère lui répondit : « Notre fortune est réduite à trois mille barres. Nous ferons trois parts de cet argent : la première sera conservée dans la famille ; la seconde sera affectée à la fondation d'une œuvre quotidienne de cinq cents prières ; quant à la troisième, elle te servira à faire du commerce à la ville de Kim-Địa 金地. Le fils consentit à ce partage, reçut le tiers de la fortune patrimoniale et partit.

Dès qu'il fut dehors, sa mère assembla ses serviteurs et leur dit : « Il n'y a désormais à la maison d'autre pouvoir que celui de votre maîtresse ; vous devrez m'obéir en tout et toujours. Pour commencer, je vous enjoins de chasser impitoyablement tous les religieux qui viendront ici mendier pour eux ou pour leur temple. » Alors on vit cette femme, qui avait parlé à son fils d'une pieuse fondation de cinq cents prières par jour, faire chaque jour aux diables des sacrifices d'animaux. Au lieu de donner l'exemple de la piété bouddhique, elle menait une vie dissolue et faisait égorger des poules, des cochons, des bœufs, à tel point que les cris de ces malheureuses victimes s'entendaient au loin et troublaient les environs.

Pendant ce temps La-Bồ voyait ses affaires prospérer ; il gagnait trois pour un, et comme il vivait avec économie, il devint rapidement très riche. Il voulut alors revenir dans son pays et envoya son domestique Ích-Lợi 益利 pour annoncer son retour ; par une lettre, il informait sa mère de sa réussite et lui disait : « Toutes mes richesses sont pour vous, car vous êtes une femme pieuse entre toutes, et j'ai juré que jamais ma fortune n'irait à un pêcheur. »

A la nouvelle de l'arrivée de son fils et à la lecture de ses dispositions, la

mère comprit qu'il fallait mentir et feindre, afin de donner le change et de garder l'argent pour elle. Rassemblant ses serviteurs, elle leur ordonna d'affirmer qu'elle avait chaque jour offert le sacrifice et fait dire cinq cents prières. Puis, elle leur fit en toute hâte dresser un autel dans une partie retirée de la maison et orner le jardin de bannières bouddhiques et de parasols. Elle fit voir tous ces préparatifs au domestique de son fils, afin qu'il pût en apporter le témoignage à son maître, ce qu'il fit en effet.

Quand La-Bôc fut de retour chez lui, il se montra fort touché de la piété de sa mère et se prosterna devant le seuil de sa maison. Mais les voisins, indignés de toute cette comédie, lui dirent : « Qui donc pensez-vous honorer, en vous prosternant ainsi ? » La-Bôc leur répondit : « Ceci est la maison d'une sainte femme : elle est la demeure d'élection des Buddhas. Ma mère nourrit cinq cents religieux par jour ; j'ai, je l'avoue, douté de ma mère ; je me repens. » Les voisins alors le dissuadèrent et lui racontèrent comment sa mère, loin d'édifier la contrée par ses pratiques pieuses, l'avait scandalisée par un impiété.

En entendant ce récit, La-Bôc tomba la face contre terre et son corps se couvrit d'une sueur de sang.

Sa mère survenant le vit en cet état et, croyant qu'il allait mourir, voulut, par un nouveau mensonge, se réhabiliter auprès de lui, afin qu'il lui laissât l'argent. Elle étendit donc la main et proféra ce serment : « Que le Ciel me punisse et puisse-je mourir dans sept jours, si ces gens n'ont pas menti, et si je n'ai pas été la bienfaitrice des malheureux et des religieux. » Sept jours après, elle mourut ; son fils l'imhuma, et prit le deuil de trois ans.

Pendant les trois années de ce deuil, il ne quitta pas le monument funéraire, priant le jour et la nuit. La grue blanche interrompait son vol pour descendre se reposer près de lui ; le cerf de neuf couleurs se tenait à ses côtés ; un noir corbeau, perché sur l'arbre, croassait lugubrement et pleurait des gouttes de sang. Tous les oiseaux de passage apportaient, à la pointe de leur bec, un peu de terre qu'ils déposaient sur le tombeau, et le tertre s'élevait de plusieurs toises au-dessus du sol.

A la fin de son deuil, La-Bôc se rendit au royaume de Ki-Đò 耆闍 où vivait le Buddha. Il le vit, s'agenouilla devant lui et lui dit : « Je suis seul au monde ; j'ai descendu mes parents dans la tombe et leur ai payé pieusement le tribut de mes larmes et de mes prières. Je veux consacrer ma vie à la religion ; acceptez-moi comme disciple ; je vous suivrai, je vous écouterai, je vous servirai. » Le Buddha lui dit : « Vous voulez quitter le monde et embrasser la vie du renoncement ; vous êtes un jeune homme, et vous voulez vous vouer au célibat ; vous êtes riche, et vous voulez devenir un mendiant. Savez-vous que la tâche est ardue, et qu'il vous faudra dépenser plus de forces pour contraindre et réfréner votre nature, qu'il n'en faut à cent mille ouvriers pour élever mille tours aussi hautes que le Ciel ? » Le jeune homme répondit : « Je veux atteindre à la Sagesse Suprême. » Alors le Buddha le releva et poursuivit :

« Venez donc, et suivez la voie difficile et hérissée de dangers et d'obstacles. La paix éternelle est au bout. Vous délivrerez, par vos mérites, les âmes de vos ancêtres de sept générations. » Il lui fit couper les cheveux par Kha-Nan 呵難, et lui donna le nom de Đại-Mục-Kiên-Liên 大目犍連.

Mục-Liên, un jour, demanda au Buddha : « Quels mérites obtiendrai-je en construisant une tour élevée, en matériaux précieux ? » Le Buddha répondit : « Si haute que soit la tour, si résistante que soient ses matériaux, elle sera périssable. Cent années d'intempéries la ruineront et les saintes statues seront précipitées dans la poussière. Les seuls mérites inaltérables comme l'or pur sont ceux qui résultent de la pratique de la vie religieuse. » Et le Buddha conseilla à Mục-Liên de se retirer dans la forêt pour y vivre en ermite et s'élever par la méditation et le recueillement. « Qui me nourrira ? » — « Les oiseaux et les tigres », répondit le Buddha.

Le religieux se retira dans la forêt de Quit-Son 橘山. Au milieu de cette forêt se cachait un temple nommé Lã-Bi 呂泌, duquel partait un sentier qui conduisait dans le séjour des âmes. Mục-Liên suivit ce sentier, arriva au palais de Thiên-Giai où les âmes sont retenues. Il y vit son père, mais sa mère n'y était pas. Il se lamenta, car, en dépit de la punition céleste, il croyait au dernier mensonge de sa mère et la tenait pour une sainte femme, mais le Buddha le détrompa et lui dit : « Votre mère a péché toute sa vie ; son cœur était dévoré d'ambition ; elle a sacrifié aux démons. Son crime est aussi lourd que la montagne. Elle expie dans l'enfer. »

Mục-Liên obtint le pouvoir de descendre aux enfers. Le premier endroit de supplices qu'il rencontra sur son chemin fut le Hung-Giao. Il vit là des hommes condamnés à être coupés en dix parties, puis à renaître pour être de nouveau massacrés, et ainsi cent mille fois de suite. « Quel crime horrible ont donc commis ces malheureux ? », s'écria Mục-Liên. — « Ils ont été voluptueux, et ont tué des animaux », répondit le juge de cet enfer.

Plus loin, deux meules de pierre tournaient l'une sur l'autre, broyant des êtres dont les cris déchirants dominaient les autres bruits. « Et ceux-ci ? », interrogea de nouveau Mục-Liên. — « Ils ont pendant leur vie écrasé des vers et des fourmis », répondit le farouche gardien.

Mục-Liên fut très péniblement impressionné. Il parcourut ainsi les différents cercles de l'enfer. Il vit l'enfer des diables affamés, dont le corps est gros comme une montagne et qui n'ont, pour laisser passer les aliments qu'une bouche tellement petite qu'à peine peut-on y introduire une aiguille. Ceux-là souffrent du supplice réservé aux impies. Dans l'enfer Khôi-Hà 灰河 il contempla avec horreur l'océan aux ondes noires et pestilentielles dans lequel roulent tumultueusement ceux qui, pendant leur vie, ont fabriqué des projectiles meurtriers et de la poudre à canon. Il vit encore la chaudière où se tordent les membres de ceux qui ont mangé de la chair. Partout il plongeait des regards

anxieux, cherchant sa mère et craignant de la retrouver au milieu de ces victimes hurlantes, et il criait son nom avec angoisse au seuil de chaque enfer nouveau que son guide lui montrait.

Soudain se produisit un bruit assourdissant, fait de quatre-vingt mille voix ; une multitude de diables hurleurs se précipitaient de son côté, croyant qu'un nouveau damné se présentait pour subir sa peine. Quand ils se trouvèrent devant lui, ils reculèrent à la vue de son vêtement de religieux et lui dirent : « Que viens-tu faire dans le séjour du châtiment, ô toi qui portes encore l'habit des solitaires ? » — « Je suis, répondit-il, un serviteur du Buddha ; il a marqué mon front de son doigt et m'a donné le nom religieux que je porte. Je suis Đại-Mục-Liên et je viens ici pour voir ma mère. » Les diables se prosternèrent devant lui et l'un d'eux lui dit : « Quel nom portait votre mère sur la terre ? » Mục-Liên lui répondit : « Elle se nommait Thanh-Đế 青提, était la 4^e fille de Lư 劉, la 1^{re} femme de Phở-Tướng 溥相 et elle habitait la ville de Vương-Xá 王舍. » Le diable, secouant la tête, lui dit : « Voyez à l'enfer A-Ti 阿鼻, car elle n'est pas chez nous. » — Il s'en fut tout triste à l'enfer A-Ti. Le diable qu'il interrogea lui dit qu'en effet il avait parmi ses damnés une femme qui portait ce nom, mais que le fils qu'elle avait laissé sur la terre était un commerçant du nom de Lã-Bộc et non un religieux. Il fit venir cette femme ; elle apparut le corps en lambeaux, la cangue de fer au cou. Son fils, en la voyant, fondit en larmes, et elle, se soutenant à peine, criait : « Sauvez-moi de l'Enfer, des flammes qui brûlent sans consumer, du métal en fusion que je bois pour étancher ma soif, des charbons ardents que je mange pour apaiser ma faim, des lances de bronze et de fer rougi qu'on enfonce dans mes chairs ; sauvez-moi de l'Enfer ! »

Son fils ne pouvait supporter ce spectacle : « Délivrez ma mère, disait-il, et gardez-moi à sa place ! » Le diable fit rentrer la pauvre femme, et Mục-Liên, désespéré, se jeta la tête contre la porte qui venait de se refermer. Le sang jaillit. « Nul ne peut sortir d'ici, dit le diable, que sur l'ordre du Buddha. »

Mục-Liên revint sur la terre, et implora le Buddha. « Ta mère sortira de cet enfer, lui dit-il ; mais elle terminera sa peine dans le séjour des diables affamés. » — « Ayez pitié d'elle et de moi », sanglotait le pauvre religieux. « Le supplice des diables affamés est atroce ; je ne puis supporter cette pensée. Ne lui permettez-vous pas de revenir sur la terre ? » — « En considération de tes mérites, lui dit le Buddha, elle transmigrera dans le corps d'une chienne. Va, tu la trouveras dans la ville de Vương-Xá. »

Il s'y rendit avec son bâton et son écuelle, et comme il franchissait la porte de la ville, une chienne vint se frotter à ses habits. Il pénétra dans la ville, la chienne le suivit et ne le quitta plus. Un jour elle lui parla : « Je me repens, dit-elle, et veux expier mes fautes. » Mục-Liên obtint alors qu'elle reprit la forme humaine ; il l'instruisit dans la religion bouddhique et elle édifia le

monde par sa piété. — Enfin, le 15^e jour du 7^e mois, jour de la délivrance des âmes, le bonze et sa mère s'étant mis en prières, celle-ci fut ravie au ciel, emportée sur un nuage. Múc-Liên la suivit, et il obtint encore, par ses mérites religieux, la délivrance des âmes de ses ancêtres de sept générations.

RÍ-LẠC

Rí-Lạc 彌勒 est la forme chinoise de Maitreya, le Buddha futur.

Cette divinité ventruë, au large rire épanoui, est très en honneur chez les Annamites, et on trouve peu de temples bouddhiques où sa statue dorée ne figure en bonne place, c'est-à-dire au centre des gradins en arrière de la statue allégorique de la naissance du Buddha.

Le père de Rí-Lạc était le roi Kim-Chi 金枝. Sa mère s'appelait Kim-Túc 金肅. Il naquit pendant l'année cyclique *tân dậu* 辛酉, le 17^e jour du 11^e mois, à l'heure *múi* 未. Il se fit religieux et fut pendant 46 ans solitaire; il mourut le 20^e jour du 12^e mois de l'année *giáp-thân* 甲申.

Le geste hiératique qui lui est propre consiste à rapprocher les deux mains l'une sur l'autre par les paumes, à joindre ensemble, par l'extrémité seulement, les quatre doigts correspondants de chaque main, et élever ainsi les mains vers la droite du corps, en abaissant les deux pouces.

La cérémonie de consécration de la statue de cette divinité peut être prise comme type de toutes les autres, à de légères variantes près.

Quand la statue, dorée et laquée, est apportée au temple, le clergé, revêtu de ses ornements sacerdotaux, l'entoure, après avoir toutefois ouvert la cérémonie par des prières et des offrandes aux statues de l'autel. L'officiant, coiffé de la couronne à pétales de lotus, s'avance et dit : « Sa mère l'enfanta au milieu des prodiges, sa maison fut envahie par un nuage d'où sortit un dragon éblouissant. » On soulève ensuite la statue et on la transporte à l'endroit qu'elle doit occuper ; pendant ce temps, les bonzes disent trois fois cette phrase qui est du sanscrit corrompu en scandant chaque syllable d'un coup frappé sur le gong de métal et d'un coup frappé sur le gong de bois (*mỗ*) :

Ôm ya ma la ba phộc ha.

L'officiant prend alors le pinceau de la main droite et, tenant un miroir de la main gauche, il se tourne vers les assistants et dit :

« Celui qui a cinq yeux peut voir et pénétrer les choses les plus secrètes et les plus éloignées.

« Celui qui n'a pas d'yeux est mort au monde extérieur ; il respire dans les ténèbres.

« Nous allons ouvrir à la lumière les yeux de cette statue inerte.

« Comme pendant sa vie, le saint Buddha pénétrera les choses les plus secrètes.

« Il apercevra jusqu'aux extrêmes limites du monde le plus petit grain de poussière. »

Il trempe alors l'extrémité de son pinceau dans un petit vase rempli de couleur noire, s'approche de la statue et trace sur chaque œil, entre les paupières, un trait en virgule dont la pointe est dirigée en dehors. Pendant l'opération il prononce une formule sanscrite que les assistants répètent trois fois ; après quoi il termine la cérémonie en prononçant une autre formule, agenouillé devant l'autel.

VĂN-THÙ ET PHỔ-HIỂN

Văn-Thù 文殊 (en sanscrit Mañjuçrī) et Phổ-Hiến 普賢 (en sanscrit Samāntabhadra) étaient deux saints personnages, qui d'après les Annamites étaient deux frères, fils de Hộc-Phạn 斛梵 et de Kiêu-Hãnh 僬倭.

Văn-Thù naquit le 9^e jour du 4^e mois de l'année cyclique *nhâm-thìn* 壬辰 à l'heure *mão* 卯, et mourut à l'heure *mão*, le 12^e jour du 7^e mois de l'année *mậu-tuât* 戊戌. Il vécut en solitaire, au mont Ngũ-Đài 五臺山 (Wou-t'ai-chan) en Chine, qui est couvert de neige ; on l'y voyait souvent jouer avec un dragon et un serpent. Parfois aussi il s'élevait dans les airs, monté sur un lion bleu. Ce fut lui qui enseigna aux hommes les procédés de cristallisation du sucre. Son frère Phổ-Hiến naquit à l'heure *tuât* 戊 le 24^e jour du 4^e mois de l'année *giáp-tuât* 甲戌. Il embrassa également la religion et mourut, après dix-sept années de méditation et de solitude dans une caverne du mont Nga-Mi 峨嵋, dans le Sseu-Tchou'an, le 16^e jour du 8^e mois de l'année *canh-thìn* 庚辰, à l'heure *dân* 寅. Ils furent l'un et l'autre élevés au rang de Bodhisattvas.

Leur statue est assez rare dans les temples annamites. Celle de Văn-Thù représente le saint assis sur un lion bleu ; Phổ-Hiến est monté sur un éléphant blanc et tient un miroir à la main. Quand le bonze consacre les statues de ces personnages, il doit tenir de la main gauche le pinceau destiné à leur ouvrir les yeux, selon l'expression consacrée, et de la main droite, un miroir. Parfois l'éléphant de Phổ-Hiến a 6 défenses.

Pour figurer le signe hiératique de Văn-Thù, il faut tenir le petit doigt et l'annulaire de la main gauche levés et étendus, tandis que le médium et l'index de la même main, repliés, sont maintenus avec le pouce. Pour figurer le signe hiératique de Phổ-Hiến, il faut fermer la main droite, le pouce en dehors, et tenir l'annulaire levé vers le Ciel.

ĐIÀ-TẶNG

Le nom sanscrit de Đĩa-Tạng 地藏 est Kṣitigarbha.

D'après les bonzes annamites, le père de Đĩa-Tạng était un homme fort considérable et très riche nommé Thiên-Hiện 善現; sa mère s'appelait Duyệt-Lợi 悅利: elle le mit au monde le 30^e jour du 7^e mois de l'année *bính-ngọ* 丙午, à l'heure *dân* 寅. On lui donna en naissant le nom de Múc-Quang 目光. Lorsqu'il eut 12 ans, son père et sa mère moururent; il résolut alors de se faire religieux et devint un des disciples de Çakyamuni.

Quand le bonze annamite consacre une de ses statues et lui peint les yeux, le rite lui prescrit de tenir de la main gauche un sabre et de la main droite le pinceau. Il passe alors un peu de couleur noire entre les paupières en prononçant la formule de consécration.

Le mudra de Đĩa-Tạng est ainsi : le doigt médium de la main gauche est levé vers le Ciel; les autres doigts sont repliés sous le médium; la main droite doit tenir une branche de saule.

On le représente le plus souvent sous le costume religieux, avec la crosse des bonzes à la main.



Quan-Âm 觀音 (en chinois Kouan-yin) est identique au Bodhisattva Avalokiteçvara du bouddhisme indien.

Cette divinité se rencontre sous des formes diverses dans tous les pays bouddhiques, des Indes au Japon. Les Tibétains reconnaissent comme dieu tutélaire de leur pays et premier ancêtre mâle de leur race, un certain Bras-rimpo, qui n'était, d'après eux, qu'une incarnation d'Avalokiteçvara.

En Chine, quand le bouddhisme fit son apparition, on baptisa de noms bouddhiques des divinités purement chinoises, dont le culte local remontait à une longue suite de siècles avant le bouddhisme. Il en résulta une confusion incroyable dans le panthéon de la religion nouvelle, et il fallut inventer de toutes pièces des histoires et des légendes pour identifier les différentes formes du même individu. Une très ancienne divinité féminine chinoise qu'on appelait Kouan-yin fut adoptée d'emblée par les bouddhistes comme une incarnation d'Avalokiteçvara. Elle est représentée le plus communément assise ou debout, drapée dans un vêtement qui lui recouvre la tête et descend jusqu'à terre. Voici l'histoire que racontent les Chinois à son sujet :

Kouan-yin était la 3^e fille de l'empereur Tchouang, de la dynastie de Tchou. Sa volonté fermement exprimée de rester célibataire remplissait de désespoir toute la cour, où sa beauté faisait d'elle un objet d'ambitieuses convoitises pour les plus brillants partis, et tous ses parents s'épuisaient chaque jour en raisonnements et en sollicitations pour la faire changer d'avis. L'empereur, son

père, espérant vaincre sa résistance, la fit enfermer dans un couvent où elle fut astreinte aux plus rebutants travaux. Rien n'y fit. Elle se soumit sans murmurer à tout ce qu'on lui imposa en répétant qu'elle ne se marierait jamais. Affolé par cette résistance, son père la condamna à mort et ordonna qu'on lui tranchât la tête; mais au premier coup de sabre que donna le bourreau sur le cou de la victime, l'arme se brisa en mille morceaux. Le roi commanda alors de l'étrangler, ce qui fut fait.

Quand l'âme de Kouan-yin descendit dans le séjour des ombres, les enfers se transformèrent soudain en paradis; ce que voyant, Yama, qui tenait à conserver ses enfers, renvoya l'âme sur la terre où elle reprit possession de son corps. Puis elle fut miraculeusement transportée dans l'île de Pou-tou près de Ning-po, où elle vécut encore pendant neuf ans, guérissant les malades et sauvant les naufragés. Son père étant tombé malade, elle se fit couper la chair des bras et en composa un remède qui lui rendit la santé. En témoignage de sa reconnaissance et pour racheter ses torts envers sa fille, l'Empereur lui fit élever une statue et recommanda d'y apporter le plus grand soin, dût-on, disait-il, y employer mille mains et mille yeux! Le sculpteur interpréta mal cette recommandation, et fit une statue qui avait mille mains et mille yeux. Cette seconde forme du même personnage fut conservée à côté de la première, se perpétua dans les sanctuaires de la Chine et de là passa dans ceux du Tonkin.

Kouan-yin, dont on prononce le nom, au Tonkin, Quan-Âm, est la déesse de la charité et de la miséricorde. On lit au-dessus de tous ses autels : *dai-tu dai-bi*, « grande charité, grande miséricorde ». Ses statues n'ont la plupart du temps qu'une dizaine de bras : elle n'en porte pas moins toujours le même nom de « déesse aux mille mains et aux mille yeux ». Parfois elle tient dans chacune de ses nombreuses mains quelques attributs; dans ce cas, chacune de ces mains est douée de vertus particulières et est de la part des dévots l'objet d'un culte spécial. Les principaux d'entre ces attributs sont : le lotus, l'épée, le vase, la pièce de soie, la roue de la loi, la hache, le coquillage et le livre.

QUAN-ÂM-THI-KINH

Quan-Âm-Thi-Kinh 觀音氏敬 est l'une des formes de Quan-Âm que l'on rencontre le plus fréquemment dans les temples du Tonkin. Elle est représentée alors sous les traits d'une femme assise sur un rocher et drapée dans une robe à larges plis; elle porte un enfant dans ses bras, ce qui l'a fait surnommer par nos troupiers « la Sainte Vierge ». Au près d'elle, perché sur une branche d'arbre ou une pointe de rocher, se tient toujours un perroquet vert. Voici la légende que racontent à son sujet les prêtres annamites :

Autrefois, dans le pays de Cao-Li 高麗 (Corée), vivait un homme riche nommé Sung, lequel avait une fille unique fort jolie et d'une douceur parfaite

qu'on appelait Thị-Kính. Thị-Kính, recherchée en mariage par tous les brillants partis de la contrée, se décida en faveur de Thiện-Sĩ 善士, fils de Mãng 莽. Les époux vécurent très heureux pendant environ trois années ; puis il leur arriva une aventure qui bouleversa leur existence.

Un jour que Thiện-Sĩ, revenant de voyage, reposait accablé sous le poids de la fatigue et de la chaleur, sa femme, étendue près de lui, aperçut sous son menton un poil de barbe qui poussait à rebours. Se levant sans bruit, elle prit un couteau très tranchant et se préparait à couper ce poil de barbe, quand son mari s'éveilla. A la vue du couteau suspendu sur sa gorge, Thiện-Sĩ crut que sa femme voulait le tuer ; il se jeta sur elle en poussant un grand cri et tous les domestiques et les parents accoururent.

Malgré ses pleurs et ses protestations, la pauvre Thị-Kính, convaincue de tentative d'assassinat, fut expulsée de la maison par les parents de son mari. Au moment de franchir le seuil, elle se retourna et, maîtrisant ses sanglots, elle se prosterna, selon le rite, devant son mari et la famille qui la répudiaient. Puis, ne voulant pas rentrer chez ses parents, elle revêtit un costume masculin, se rendit dans une pagode et se fit admettre comme religieux. Elle vécut ainsi travestie parmi les bonzes pendant plusieurs années, édifiant, sous le nom de Kình-Tâm 敬心, c'est-à-dire « Cœur Respectueux », toute la communauté par ses prières et sa piété.

Or, dans le village voisin se trouvait une fille du nom de Thị-Mẫu 氏牟, qui ayant coutume de venir à la bonzerie le quinzième jour de chaque mois pour faire ses dévotions au Buddha, avait remarqué la jolie figure du faux bonze et en était devenue amoureuse. Kình-Tâm était loin de se douter de la passion qu'elle inspirait, mais son domestique, Thương-Đầu 蒼頭, jeune étudiant écervelé, s'étant aperçu du manège de la fille et voyant son maître insensible, résolut d'en profiter pour lui-même ; il l'attira sans peine dans la cellule de Kình-Tâm, un jour que le faux bonze était allé recueillir des aumônes pour la communauté dans les villages des environs, et parvint à la séduire.

Quand vint le moment où cette fille ne put plus cacher sa faute, les notables de son village se réunirent, lui infligèrent une forte amende et lui demandèrent quel était le père de son enfant. La malheureuse, conservant dans son cœur un secret ressentiment contre Kình-Tâm qui l'avait, croyait-elle, dédaignée, dénonça le faux bonze aux notables, ajoutant qu'il avait usé d'artifices magiques pour avoir raison d'elle près de la stèle du temple. On fit venir le supérieur de la communauté, qui protesta de l'innocence de son subordonné dont il fit hautement l'éloge ; mais celui-ci n'en fut pas moins saisi et frappé avec la dernière violence. Il eut été facile au faux bonze de se soustraire à ces mauvais traitements : il préféra tout endurer et ne pas dévoiler son subterfuge.

Quand l'enfant de la fille vint au monde, son indigne mère ne voulut pas le garder ; elle le porta à la pagode et, le plaçant sur l'autel, elle dit aux religieux

rassemblés : « Voici l'enfant de Kính-Tâm ; c'est le fils du bonze : que le bonze le reprenne ! » Puis elle s'en alla. Les religieux consternés firent comparaître Kính-Tâm, s'attendant à voir leur collègue s'indigner et repousser l'enfant ; mais, à leur grande surprise, Kính-Tâm, n'essayant pas même de se défendre, saisit l'enfant et le couvrit de baisers. Le supérieur, convaincu dès lors de sa culpabilité, chassa Kính-Tâm de la communauté. Kính-Tâm s'en alla portant dans ses bras l'enfant de Thậ-Mầu, et se mit à parcourir le pays, mendiant pendant le jour du lait pour soutenir la chétive créature, et passant les nuits en prières.

Quand l'enfant eut trois ans, Thậ-Kính, à qui nous rendons son nom de femme, épuisée par les privations qu'elle s'était imposées et sentant sa fin prochaine, revint dans le village de son ancienne communauté, demanda l'hospitalité à un notable qui ne la reconnaît pas, puis elle écrivit trois lettres qu'elle fit porter par l'enfant à ses parents, à son mari et au supérieur de la bonzerie ; après quoi elle s'étendit sur la terre et mourut.

Quand le bonze eut pris connaissance de la lettre par laquelle Thậ-Kính avouait son sexe, il réunit les bonzesses et les matrones et leur confia le soin d'ensevelir la malheureuse. Les notables, reconnaissant qu'ils avaient injustement maltraité le faux bonze, condamnèrent Thậ-Mầu à supporter tous les frais des obsèques de Thậ-Kính, à prendre le deuil comme pour son mari, et à faire transporter le cadavre dans sa famille. Les parents et le mari de Thậ-Kính, également prévenus, fondirent en larmes et sortirent pour recevoir le corps, mais comme le cercueil pénétrait dans la maison, une tempête terrible se déclina, et l'on vit, au milieu des éclairs, la morte et l'enfant transportés dans les airs, le corps lumineux comme celui du Buddha. Un oiseau vert voltigeait autour d'eux, c'était Thậ-Sĩ le mari, transformé en perroquet.

QUAN-ÂM-TỌA-SƠN

Il existe encore une autre forme très fréquente de Quan-Âm : c'est Quan-Âm siégeant sur la montagne, Quan-Âm-Tọa-Sơn 觀音座山. Sous cette forme, elle est considérée comme faisant obtenir des enfants à ceux qui en désirent et qui sacrifient à son culte. Ses autels sont très fréquentés ; ils sont toujours placés dans une des parties latérales de l'entrée des temples. Les formules que doit réciter le fidèle pour voir s'accroître sa progéniture sont gravées sur des pierres, et l'autel est toujours entouré de nombreux ex-votos et de stèles où sont gravées les actions de grâces de ceux qui ont vu leurs prières exaucées.

LES KIM-CƯƠNG

Esprits supérieurs de l'air, défenseurs du Bouddhisme, il est peu de temples où les Kim-Cương 金剛 ne soient représentés les uns ou les autres, sinon

tous. Les Annamites n'ont que peu de renseignements sur leur origine et sur leurs fonctions, bien qu'une grande place leur soit réservée dans leur liturgie et que les oraisons, prières, invocations aux Kim-Cuong soient innombrables. Ils les donnent généralement comme gardes d'honneur à leurs héros divinisés. et les militaires les ont en grande vénération, à cause des différentes armes qui sont leurs attributs. Voici quels sont les noms que leur donnent les bonzes annamites et la façon dont ils les représentent :

1. — Hộ-Pháp-Long-Thiên 護法龍天. Il a les mains jointes et tient, posée sur ses avant-bras, une épée étincelante.

2. — Thanh-Trừ-Tai 青除災. Il tient un drapeau à la main.

3. — Tịch-Dộc-Thần 辟毒神. Il tient une montagne sur la main.

4. — Hoàng-Thùy-Cầu 黃隨求. Il tient d'une main un sac fermé, emblème des richesses, et pose l'autre main sur le pommeau de son épée.

5. — Bạch-Tĩnh-Thủy 白淨水. Il tient une hache à la main.

6. — Xích-Thanh-Hỏa 赤聲火. Il tient à la main une perle qui jette des flammes.

7. — Định-Trừ-Tai 定除災. Il est armé d'un sabre nu.

8. — Tử-Hiển-Thần 紫賢神. Il s'appuie sur une lance.

9. — Địa-Thần-Lực 地神力. Il tient à deux mains une formidable à massue facettes.

Ce dernier est le véritable Vajrapāṇi, le porte-foudre. Voici sa légende :

Il y eut dans les temps anciens, un roi qui donna le jour à mille fils et à deux de plus. Les mille premiers atteignirent également au rang de Buddha, et toutes leurs pensées se rapportaient au perfectionnement de la doctrine. Mais les deux plus jeunes ne la connaissaient pas ; l'un des deux fit ce vœu : « Si mes « mille frères aînés accomplissent la loi, puissé-je devenir démon pour les « attaquer et leur nuire ! » L'autre au contraire demanda d'être un guerrier en état de les défendre. C'est ce dernier qui devint Kim-Cuong ou Vajrapāṇi. Il commande à 500 Ye-Cha (Yakṣas) et autres Génies qui, tous, sont de grands Bodhisattvas. Il habite avec eux sur le sommet des monts les plus élevés et tous ensemble sont les protecteurs de la loi des mille Buddhas du Kalpa des Sages, c'est-à-dire de la période actuelle (*Fo kouo ki* 佛國記, trad. Rémusat). Il assista à la mort du Buddha, et son désespoir est un des plus beaux passages du *Lalita-Vistara* :

« Quand il vit que Fo (le Buddha) venait de mourir, il s'écria dans sa douleur : « Le Jou-Lai 如來 (Tathāgatha) nous quitte, il rentre dans le grand Nir-
« vāṇa, il ne nous rendra plus meilleurs, il ne nous protégera plus ; la flèche
« empoisonnée est entrée profondément, le feu de la triste-se élève sa flamme. »
Il jeta alors son sceptre de diamant et dans son désespoir extrême, il se roula longtemps par terre ; puis il se leva et, plein de douleur et de compassion, il dit : « Dans la vaste mer de la naissance et de la mort, qui sera notre

« barque et notre rame ? Dans l'obscurité d'une longue nuit, qui sera notre
« lampe et notre mèche ? »

NGỌC-HOÀNG, L'EMPEREUR DE JADE, ET SES DEUX SATELLITES, NAM-TÀO ET
BÁC-ĐÀU

L'Empereur de Jade, Ngọc-Hoàng 玉皇, est la divinité suprême des Taoïstes ; il habite le centre du Ciel, toutes les autres divinités lui sont subordonnées. Il jouit d'un très grand crédit parmi les Annamites, et il n'est pour ainsi dire pas de temple où ne se trouve sa statue.

L'Empereur de Jade est toujours accompagné de deux acolytes, qui sont respectivement chargés de tenir état des naissances et des décès des humains. Le premier habite l'Étoile du Sud (Nam-Tào 南曹) et est placé à la gauche de Ngọc-Hoàng ; le second, qui habite l'Étoile du Nord (Bác-Đầu 北斗), est placé à sa droite.

Ngọc-Hoàng, disent les Annamites, était à l'origine des mondes un grand oiseau rouge. Alors que le ciel et la terre n'étaient pas encore sortis du chaos et que les ténèbres enveloppaient le tout, Ngọc-Hoàng régnait déjà sur la matière inerte et confuse. Plus tard, quand le ciel, délivré, se tint en haut et que la terre, dégagée, se tint en bas, il eut sous sa domination les 36 palais des Génies célestes, et les 72 Génies des degrés de la terre. Il fut le maître souverain du Soleil, de la Lune, des Étoiles, du Vent, des Nuages, de la Foudre et de la Pluie. Les Génies et les Esprits des montagnes, des fleuves, des forêts, des plaines, de la mer, ainsi que les créatures de toutes sortes, les hommes, les oiseaux de l'air, les poissons de la mer, les animaux de la terre, devinrent ses sujets. Aux temps reculés de Bàn-Cổ 盤古 (Pan-Kou), lorsque l'homme, à l'état sauvage, se nourrissait de la chair crue des animaux et s'abreuvait de leur sang, il envoya Phục-Hi 伏羲 (Fou-Hi), qui leur donna les éléments de la civilisation, Thần-Nông 神農 (Chen-Nong), qui leur enseigna l'agriculture, et Hiên-Viên 軒轅 (Houan-Yuan), qui leur apprit à tisser des étoffes de lin et de soie.

Ce fut lui qui suscita les règnes glorieusement pacifiques de Nghiêu 堯 (Yao) et de Thuân 舜 (Chouen), et qui, lors de l'inondation universelle, fit endiguer les eaux par Vũ-Xương 禹昌 (Yu-tchouang). Il fit encore descendre sur la terre Cao-Đào 皐陶 (Kao-t'ao), qui établit la justice parmi les hommes ; Tiệt 契 (K'i), qui détermina les cinq grandes relations sociales ; Khổng-Tử (Confucius) 孔子, qui écrivit les cinq livres canoniques, et tous les Sages qui ont illustré l'humanité.

Ses deux assistants stellaires, Nam-Tào et Bác-Đầu, sont deux frères. Leur père était le roi Nga-Dương 娥陽 (Ngo-Yang), leur mère se nommait Đông-âm 東陰 (Tong-Yin). Ces deux époux étaient arrivés à la vieillesse sans

avoir d'enfants, et grande était leur tristesse, lorsque l'Empereur de Jade exauça enfin leurs prières. La reine, après une grossesse de 69 mois, mit au jour deux masses informes et sanglantes ; l'une était marquée du caractère chinois *Lune*, et l'autre du caractère *Soleil*. Cent jours après, ces masses informes étaient devenues deux hommes adultes dont le savoir dépassait toutes les connaissances humaines. Ils montèrent au Ciel trois jours après la mort de leurs parents, et l'Empereur de Jade les plaça à ses côtés. Nam-Tào siège à sa gauche, c'est à dire au Sud du Ciel : il est chargé de tenir les registres des naissances humaines ; Bắc-Đầu siège à sa droite, c'est à dire au Nord, et c'est lui qui enregistre les décès. Ils surveillent en outre, d'une manière générale, les faits et gestes des humains, reçoivent à la fin de l'année le rapport spécial du Génie de la Cuisine et, d'après ce rapport, tenant compte des mérites ou des fautes des hommes, prolongent ou abrègent leur vie.

Il exercent leur action sur la terre par l'intermédiaire des douze Génies célestes (Thiên-Chân-Linh-Thần 天真靈神), des douze Génies terrestres (Địa-Kỳ 地祇), des Génies des champs, des villes et des temples. On les honore les 1^{ers} et 15^{es} jours de chaque mois. Leurs autels doivent être ces jours-là garnis de cierges et d'encens ; l'officiant, après avoir fait ses ablutions, offre des fruits, du sucre, des haricots, des feuilles de lotus, du lait, du thé avec des graines de í-dĩ 薏苡 ; mais il doit se garder d'offrir des viandes et du vin.

L'Empereur de Jade se trouve mêlé, au Tonkin, à un grand nombre de légendes. La plus populaire est relative à sa fille Liễu-Hạnh 柳杏, qu'il avait, disent les Annamites, envoyée en transmigration sur la terre pour la punir d'avoir, au cours d'un grand festin céleste, brisé un vase précieux, et qui épousa un jeune lettré de Hanoi. Voici cette légende (1) :

Un jour, l'Empereur céleste Ngọc-Hoàng convia à un grand festin les principaux Génies. Au cours de ce festin, sa fille Liễu-Hạnh laissa par mégarde tomber un vase précieux qui se brisa. Son père, qui tenait beaucoup à ce vase, entra dans une violente colère et pour punir sa fille la renvoya sur la terre. Elle s'incarna dans la personne d'une princesse de la dynastie Lê 黎.

Lorsqu'elle fut en âge de se marier elle épousa un fonctionnaire de la famille Nguyễn 阮 nommé Đào-Lang, et mourut trois ans après. Au bout d'un an Đào-Lang fit exhumer sa femme pour mettre ses restes dans un cercueil neuf, mais on ne retrouva rien du corps ; Đào-Lang, très affecté, tomba malade et mourut.

On sait que les Génies ne meurent pas et se transforment ; Liễu-Hạnh avait repris un corps et errait sur les montagnes célèbres du Thanh-Hoa, affectionnant

(1) V. Dumoutier, *Légendes historiques de l'Annam et du Tonkin*, Hanoi, 1887, pp. 79-81.

les endroits boisés, et parmi ceux-là un bosquet rempli d'arbres thông ; elle s'arrêtait souvent dans ce bosquet et chantait en s'accompagnant d'une sorte de lyre.

Un jour, un grand mandarin vint à passer, il entendit la voix, s'approcha, et, reconnaissant une femme, voulut savoir quelle était sa qualité. Il descendit de son cheval et improvisant une pièce de vers lui demanda la réponse, que Liễu-Hạnh lui donna de suite. Surpris, le mandarin voulut contempler de plus près celle qui venait d'accomplir ce tour de force littéraire, mais elle avait disparu. Il fit alors réunir les notables de la contrée et leur remit l'argent nécessaire à l'érection d'un temple à l'endroit même où Liễu-Hạnh s'était reposée.

Ce mandarin appartenait à la cour et s'en retournait à Hanoi. Un jour qu'en compagnie d'un licencié et d'un bachelier de ses amis, nommés Ngô et Lê, il se promenait sur le bord du lac, suivi de ses domestiques, il sentit tout à coup dans l'air un parfum délicieux, et comme les trois amis avançaient toujours et en recherchaient la cause, ils se trouvèrent en face d'un palais superbe, orné sur ses quatre faces de terrasses et de balustrades qu'ombrageaient des bosquets ; de tous côtés s'élevaient des bambous en fleurs. A l'une des fenêtres du palais se tenait une femme vêtue de rouge. Le bachelier la salua respectueusement et lui dit : « Nous sommes trois lettrés ; nous venons de ce côté pour nous promener. Voulez-vous nous permettre de nous reposer sous ces arbres magnifiques et de nous rafraîchir en composant des vers ? » La femme leur répondit : « Entrez, reposez-vous et soyez les bienvenus dans le palais de Liễu-Hạnh. » Ils s'étendirent à l'ombre des arbres et commencèrent à disserter sur des sujets littéraires ; Liễu-Hạnh vint se mêler à leurs entretiens ; ils écrivirent des stances à la louange du site, du palais et de celle qui l'habitait. Vers le soir, Liễu-Hạnh leur fit servir une collation de poissons du lac ; après quoi ils s'en retournèrent.

Le mois suivant, comme ils revenaient au même endroit dans l'espoir d'y rencontrer encore la belle Liễu-Hạnh, ils virent que le palais avait disparu ; du magnifique jardin qui l'entourait il ne restait que les arbres. Liễu-Hạnh se rendit de là dans le Nghê-An, au village de Tôc-hương. Ce village est adossé à une montagne couverte par un bois de cây dào. Liễu-Hạnh affectionnait beaucoup cet endroit et allait souvent s'asseoir pendant de longues heures sur une pierre blanche au bord du ruisseau qui traversait le bois.

Un jour, elle aperçut un jeune et joli lettré venant du côté de l'Ouest et se dirigeant vers le village ; à sa vue, elle éprouva une commotion très forte, car elle venait de reconnaître Đào-Lang, son mari, qui n'avait pu lui survivre, et dont le ciel avait permis la réincarnation. Elle s'en fut à sa rencontre et lui dit : « Le soleil est sur son déclin ; je suis en voyage et crains de me laisser surprendre par la nuit dans ce bois : voulez-vous m'autoriser à vous suivre dans votre maison ? » Le lettré, fort surpris de cette rencontre, crut avoir

affaire à une femme de mauvaise vie : il détourna la tête et poursuivit son chemin sans répondre.

Le lendemain, comme il passait encore par le même endroit, il aperçut sur un arbre dào une composition littéraire très habilement écrite ; cette composition faisant allusion à la scène de la veille, il en reconnut l'auteur et songea qu'un tel talent ne pouvait appartenir qu'à une femme supérieure. Il se mit alors à la recherche de Liễu-Hạnh et la trouva assise sur la pierre blanche. Il s'assit près d'elle et lui demanda pardon de sa conduite. Liễu-Hạnh se fit passer pour une orpheline : « Je n'ai, dit-elle, aucun parent, aucun ami qui me protège ; seule au monde, est-il possible que je vive ? » Le lettré lui proposa de l'épouser : elle y consentit avec joie.

Ils vécurent heureux pendant de longues années. Le lettré avait passé brillamment ses examens, conquis le grade de Tiên-sĩ, et le roi l'avait nommé Quang-lộc-dại-phu. Un fils leur était né et ils paraissaient atteindre à l'apogée du bonheur en ce monde.

Un jour, tandis que les deux époux causaient ensemble, leur fils souriant près d'eux, ils entendirent le bruit d'une musique céleste. Liễu-Hạnh tressaillit, se leva et, s'approchant de son mari, lui dit : « Le moment de nous séparer encore une fois est arrivé ; je ne suis pas une mortelle, et déjà dans une existence humaine antérieure, nous avons été unis ensemble ; que le voile qui dérobe le passé à tes yeux se déchire : tu es Đào-Lang et je suis Liễu-Hạnh. Ma patrie est le ciel. Mon père m'avertit que la période d'épreuve et d'expiation qu'il m'avait infligée a pris fin ; je dois le rejoindre, adieu. » Elle disparut.

Đào-Lang se démit de ses fonctions publiques et se consacra entièrement à l'éducation de son fils ; il fit construire dans le petit bois de Tộc-hương sous les arbres dào, témoin de sa rencontre avec Liễu Hạnh, une maison dans laquelle il se retira. Son devint un grand lettré et comme son père, conquit aux examens le grade de Tiên-sĩ.

VĂN-XƯƠNG, KHÔI-TINH ET VĂN-GIÁP

Văn Xương 文昌 (Wen-tchouang) est le patron des Belles-Lettres, le Génie Taoïque de la Littérature. Il habite la constellation de la Grande Ourse. Son culte, en pays annamite, bien qu'officiellement reconnu et entretenu, ne fait aucunement concurrence à celui de Confucius : la même clientèle sacrifie, aux anniversaires, dans les temples du Philosophe et dans ceux du Génie stellaire. Les étudiants, désireux de réussir aux examens, se mettent en paix avec leur conscience et se concilient toutes les influences, en faisant fumer à la fois l'encens sur les autels taoïques et confucianiques.

Le temple de Văn-Xương, à Hanoi, est très célèbre et admirablement situé. Il occupe, au milieu du lac central de la ville, un îlot nommé *l'île de Jade* Ngọc-sơn 玉山, auquel on accède par une courte avenue bordée d'emblèmes

littéraires et un pont de bois. A l'entrée de cette avenue, sur un rocher artificiel, se dresse un obélisque surmonté d'un pinceau de pierre; plus loin on passe sous un portique en maçonnerie que couronne un encrier de marbre soutenu sur de dos de trois crapauds à trois pattes. Nous avons jadis consacré, à cette curieuse pagode, une monographie à laquelle nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir plus de détails (1).

Văn-Xương est toujours accompagné de deux autres génies: Khôi-Tinh 魁星 (Kouei-sing) et Văn-Giáp 文甲 (Wen-kia). Khôi-Tinh tient de la main droite un pinceau et de la main gauche un lingot d'argent, sans doute pour indiquer que le savoir mène à la fortune. Son visage, aux traits légèrement convulsés, est généralement peint en bleu; il a deux petites cornes sur le front et son pied est relevé en arrière. Il est souvent accompagné d'un étendard sur lequel se détachent les sept étoiles de la Grande Ourse. Văn-Giáp personnifie la chance aux examens. C'est à lui que s'adressent beaucoup de prières ardentes, celles des candidats timides et faciles à troubler ou peu confiants dans la solidité de leurs études. Il est généralement vêtu de rouge et tient le sceau du génie dans un petit sac.

Voici la légende de Văn-Xương.

Originaire du royaume de Ngô 吳 (chinois: Wou), il appartenait à la famille Truong 張 (Tchang) et se nommait Thiệu-Luân 善輪 (Chen louen); un de ces ancêtres, nommé Huy 徽 (Houei) était l'un des fils de l'Empereur Jaune, Hoàng-dê 黃帝. Sa mère l'enfanta en songeant que sous un rayon de l'étoile *Truong*, elle avalait une perle. C'était au printemps de l'année *ât-tị* 乙巳, sous le règne de Vũ-vương 武王 de la dynastie Chu 周 (Tcheou).

A cette époque le royaume de Ngô, éloigné de la capitale, avait encore des mœurs primitives; les habitants se rasaient les cheveux, se peignaient le corps et vivaient dans l'ignorance absolue. Văn-Xương manifesta de très bonne heure des sentiments élevés et des habitudes plus sociables. Il laissa croître ses cheveux, et jamais on ne le vit sans chaussures et sans vêtements. De plus, il se fit instruire et devint très rapidement le plus lettré de son temps, dans l'Etat de Ngô. Un jour, en labourant son champ, le père de Văn-Xương trouva une statuette en or, représentant un personnage vêtu et coiffé; elle pesait environ une livre. L'aventure fit du bruit: et comme on recherchait d'où pouvait provenir ce trésor, un vieillard se souvint qu'à une époque assez reculée, l'Empereur, pour conjurer une inondation terrible dont souffrait le pays, avait ordonné de fondre en or une statue du Génie des Eaux et l'avait en grande pompe fait précipiter dans la campagne inondée. Tout le monde fut d'accord

(1) *Le lac de l'Epée et la montagne de Jade*, dans *Les Pagodes de Hanoi*, Hanoi, 1887, p. 13-23.

que la statue devait appartenir à celui qui l'avait trouvée, et, comme sa famille était pauvre, on s'attendait à la lui voir vendre. Van-Xuong déclara qu'il voulait la garder, dussent-ils, lui et les siens, souffrir de la famine auprès d'elle.

A quelque temps de là survinrent des pluies diluviennes; le fleuve rompit ses digues et se répandit dans les campagnes, ravageant les cultures, entraînant les maisons, dévastant la contrée tout entière. Van-Xuong prit alors la statue d'or et, s'avancant dans une barque jusqu'au milieu du fleuve furieux, il la précipita dans les eaux où elle s'engloutit. Le vent et la pluie cessèrent soudain, et les eaux, dès le lendemain, s'étaient retirées dans le lit du fleuve. Les habitants du pays, témoins de ce prodige, apportèrent à Van-Xuong des présents de toute nature, et il devint rapidement très riche. De plus, on décida d'élever un temple pour perpétuer le souvenir de l'événement, et il advint qu'en préparant les matériaux de cette construction on retrouva la statue d'or au milieu d'une pierre; elle fut déposée sur l'autel.

La mère de Van-Xuong était alors très avancée en âge; elle souffrait à l'épaule d'une grosseur dont aucun médecin n'avait pu la guérir; c'était comme une poche de pus qui se vidait et se remplissait sans cesse. Son fils désolé, croyant apporter du soulagement à sa malheureuse mère, poussait le dévouement jusqu'à sucer la plaie. Un jour survint dans le village un médecin étranger qui déclara que la malade guérirait si elle mangeait de la chair humaine. Dès qu'il eut connaissance de cette prescription, Van-Xuong prit un couteau, et ayant coupé la chair de son propre bras la fit manger à sa mère. A ce moment une voix céleste se fit entendre; elle disait: « L'Empereur de Jade, touché de l'acte de piété filiale de Van-Xuong, prolonge de vingt-quatre ans l'existence de sa mère. » La pauvre femme guérit en effet.

A l'âge de vingt ans, Van-Xuong eut un songe. Il rêvait qu'entrant dans une forêt, il apercevait un tombeau près duquel se tenait une jeune fille qui lui dit: « Je suis originaire du royaume de Úc 育. Mon père vous connaissait et voulait d'abord me donner à vous, parceque vous êtes un lettré distingué, mais hélas! mon père mourut subitement, et mon oncle, à mon grand déplaisir, me maria à un autre homme. Mon mari est mort et j'achève de porter son deuil. Ne venez-vous pas me chercher? »

Très agité par ce rêve, Van-Xuong s'éveilla et s'en fut tout raconter à un de ses amis. Celui-ci, pour le distraire, l'emmena dans un petit bois où ils n'avaient ni l'un ni l'autre l'habitude d'aller. Soudain, ils se trouvèrent devant une jeune femme remarquablement jolie, et Van-Xuong reconnut la fiancée de son rêve. Elle leur sourit et leur offrit de se reposer chez son oncle. La destinée s'accomplit: Van-Xuong épousa la jeune femme, qui était veuve.

La coutume, dans ce pays, voulait que, lorsqu'une veuve sans enfants se remariait, elle se rendît à l'étang le plus voisin, entrât dans l'eau et, plongeant ses mains jusqu'au fond, saisît le premier objet dur qui se présenterait. Si c'était une pierre, elle concevrait un garçon; si c'était un fragment de poterie, elle



concevrait une fille. L'épousée se rendit à l'étang ; elle ramena une pierre. L'enfant qu'elle mit au monde reçut le nom de Ao-Thạch 洑石, c'est-à-dire la « Pierre de l'Etang ». Quand il eut deux ans, la mère dit à son mari : « Je vous ai donné un fils en tout semblable à vous-même ; je n'avais pas d'autre mission sur la terre : le jour est venu de nous séparer. » Elle lui fit ses adieux et mourut.

Cette année-là sévissait une épidémie de choléra ; le père de Văn-Xương, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et sa mère, âgée de soixante-treize ans, atteints par le fléau, moururent le même jour que la jeune femme. Il les enterra tous les trois dans une même tombe, et construisit auprès un petit temple funéraire dans lequel il se tint en prières pendant la durée des trois années du deuil. Chaque fois que, dans le cours de cette période, il offrit le sacrifice sur la tombe de sa famille, deux oiseaux blancs descendirent du ciel et mêlèrent leurs chants à ses prières.

Après ce temps, Văn-Xương s'aperçut que le lieu de sépulture qu'il avait choisi n'était pas à l'abri de l'inondation ; il se tourna alors vers le temple de la statuette d'or et pria avec tant de ferveur que le sol qui supportait la sépulture s'éleva jusqu'au-dessus des plus hautes eaux.

Chaque année, dans ces contrées, le choléra faisait d'énormes ravages et Văn-Xương se désolait de n'avoir à offrir aux malheureux cholériques que des prières inefficaces. Une nuit, la statue d'or lui apparut et lui enseigna les deux prières qui guérissent le choléra : Đại-dộng-lục 大洞錄 et Đại-dộng-pháp 大洞法. Aussitôt, prosterné, le front dans la poussière, Văn-Xương pria ainsi :

« Que les chefs revêtent leurs cuirasses étincelantes ;
Qu'ils montent leurs chevaux frémissants ;
Que les millions de soldats de l'armée céleste les entourent ;
Que les typhons se déchaînent ;
Que les fulgurants éclairs sillonnent les airs
Comme des coups d'épée ;
Que les tonnerres assourdissants éclatent
Et secouent la terre de leurs grondements sinistres ;
Que les ténèbres teignent la nature en noir ;
Que les étoiles soient remplacées dans le Ciel par le feu des cuirasses de bronze !

Les guerriers célestes aux cuirasses étincelantes, aux chevaux frémissants,
Tendent la corde rouge sur l'arc redoutable.

Un million de traits de feu descendent de la nue sur la terre,
Perçant les fantômes sinistres, les démons de la peste,
L'armée hideuse de Māra,
Dont les flots inondent la terre.

Guerriers du Ciel aux cuirasses de bronze,

Bandez les arcs à corde rouge,
Délivrez les hommes du fléau de la peste ! »

La voix de Vãn-Xưong se faisait encore entendre, que déjà l'épidémie cessait ; comme il se relevait, il vit passer devant lui dans un tourbillon de tempête la foule hurlante et noire des diables du choléra. L'un d'eux s'arrêta devant lui et lui dit : « Les hommes sont punis par nous pour leurs crimes, nous sommes les instruments de la vengeance de Ciel. Qui que tu sois, toi, dont la puissance vient entraver notre œuvre, nous jurons de t'obéir et de nous rendre à ton premier appel. »

Vãn-Xưong par la suite étudia la médecine ; il apprit à composer des philtres et des amulettes contre toutes les maladies. L'Empereur le proclama le premier médecin de la terre et l'attacha à son palais ; successivement il le combla d'honneurs et il le chargea de réformer les mœurs de son peuple par l'enseignement des Lettres et de la Philosophie. Enfin, chargé d'ans, Vãn-Xưong obtint de retourner à son village, où il mourut, émerveillant tout le monde par sa piété et par sa science.

Le Génie réapparut quelquefois sur la terre, pour continuer parmi les hommes son œuvre de civilisation et de perfectionnement. On sait qu'il transmigra dix-sept fois, mais on ne connaît bien que huit de ces transmigrations. Il est d'usage, du reste, de supposer une transmigration de Vãn-Xưong dès qu'on veut honorer ou flatter un littérateur.

LÃO-QUÂN (LÀO-TSEU)

Le populaire annamite n'a, sur Lao-Tseu, que des renseignements extrêmement vagues qu'il doit aux taoïstes chinois. Les sorciers le reconnaissent pour une de leurs divinités suprêmes ; ils disent que sa mère le porta dans son sein pendant 81 ans, et qu'elle accoucha par l'aisselle gauche, ce qui est évidemment une réminiscence de la naissance de Çakyamuni.

Il naquit sous un prunier : de là le nom de Li-eul (Prunier) qui lui fut donné d'abord. Il avait à sa naissance les cheveux blancs, la figure jaune, trois longues oreilles, les yeux et la bouche carrés, le nez formé de deux os, la barbe épaisse, le front large et les dents très écartées.

Il fut quelque peu fonctionnaire, chargé de la garde du Trésor public, mais il résilia ses fonctions pour se consacrer entièrement à la philosophie et s'éleva au Ciel la 9^e année de Nan Wang (305 avant J. C.). On le représente toujours assis sur un buffle.

Voici une autre version de la naissance de Lao-Tseu, empruntée au *Lao té mõi truyện*, une biographie spéciale consacrée à ce philosophe.

La mère de Lao-Tseu, qui était originaire du village de Khuc-Nhân, dans le royaume de Sở, conçut sous l'influence d'un rayon d'étoile qui lui tomba sur les lèvres ; sa grossesse dura 72 ans, et elle accoucha par l'aisselle, sous un

prunier, au bord du fleuve *Oa*, dans le royaume de *Trần*. Dès qu'il vit le jour, l'enfant désigna le prunier sous lequel il venait de naître et dit : « Je veux m'appeler Prunier ». Ses cheveux étaient tout blancs ; c'est pourquoi on le surnomma aussi *Lao-Tseu* 老子 (l'enfant-vieillard). Ses oreilles avaient chacune trois conduits auditifs, son front rayonnait comme le soleil, sa langue était tachetée ; il avait quarante-huit dents et mesurait douze *thước* de taille (plus de quatre mètres).

TỬ-VI

Le Génie *Tử-Vi* 紫微 est représenté assis sur un lion enchaîné à une colonne surmontée d'un lotus épanoui. Il est le chef des Génies stellaires.

Il tient d'une main le tableau des *Bát-Quái* 八卦 de *Phục-Hi* 伏羲⁽¹⁾ et de l'autre un sceau.

D'après les Annamites, le lion sur lequel il est assis était autrefois un monstre terrible qui dévorait les hommes et remplissait d'effroi toute la terre. *Tử-Vi* voulut le vaincre ; à cet effet, il prit la figure d'un enfant, s'entoura le corps d'une longue chaîne et se présenta au monstre qui le dévora. Dès qu'il fut dans le corps du lion, il attacha solidement sa chaîne au cœur de l'animal et provoqua chez celui-ci des vomissements à la suite desquels il fut expulsé. Il sortit en tenant fortement l'autre extrémité de la chaîne et reprit incontinent sa forme première. Le lion fut mis dès lors dans l'impossibilité de nuire et *Tử-Vi* l'attacha à une colonne de bronze.

On trouve rarement sa statue dans les temples, mais son image est très fréquente dans l'iconographie populaire.

HUYỄN-ĐÀN

Le génie *Huyền-Đàn* 玄壇 est représenté à cheval sur un tigre noir et tenant une épée à la main. Son nom de famille est *Triệu-công-Minh* 趙公明 ; il était général et l'un des 36 gardes de *Huyền-Thiên* 玄天.

Ce génie, très en honneur chez les magiciens, paraît être un guerrier d'origine chinoise-divinisé. Les Annamites le revendiquent comme un compatriote. Leurs légendes disent qu'il naquit sous le règne de *Đinh-tiên-Hoàng* 丁先皇 (Xe siècle de notre ère), se fit religieux sur la montagne de *La-Phù* 羅浮 et devint rapidement un des taoïstes les plus puissants du pays ; il possédait

1) Sur les huit trigrammes de *Fou-Hi*, cf. *Les Symboles, les Emblèmes et les Accessoires du Culte chez les Annamites*, pp. 52-55.

tous les secrets de la nature, avait le pouvoir de s'élever dans les airs et cheminait ordinairement à califourchon sur un tigre noir. Ensuite il prit du service dans les armées du roi et devint général. Il possédait une épée magique, une corde enchantée et une baguette divinatoire, à l'aide desquelles tout lui était possible, même de vaincre et d'entraver les diables. Il prit part, en qualité de général, à un grand nombre de batailles, et toujours l'avantage fut de son côté. Après sa mort l'Empereur de Jade mit sous ses ordres douze des Généraux célestes.

Nous n'avons jamais vu son image que dans l'iconographie populaire.

LES ĐƯƠNG-NIÊN

Les Đương-Niên 當年 sont des Génies qui ont la mission de répartir dans le monde entier les récompenses et les peines sous forme de bonheur domestique, richesses, honneurs, maladies, adversité, opprobre, etc., selon les mérites.

Ils sont au nombre de douze et sont en fonction successivement, chacun pendant un an, de sorte qu'ils accomplissent la révolution du cycle duodénaire. Ils agissent par l'intermédiaire de Génies régionaux qu'on appelle Đương-Khanh et Thanh-Hoành, et qui sont les patrons des villages. Les Đương-Niên au contraire embrassent des circonscriptions plus étendues : leur juridiction s'étend parfois à toute une province. Leur temple est toujours situé à l'Ouest de la ville ou du village protégé.

Voici leurs noms et l'indication de l'année pendant laquelle ils exercent leurs fonctions.

- 1^o Thiệu-Ôn, ou le roi Chu 周, année *tí*.
- 2^o Sát-Thương, ou le roi Triệu 趙, année *sửu*.
- 3^o Mộc-Tĩnh, ou le roi Ngụy 魏, année *dân*.
- 4^o Thạch-Tĩnh, ou le roi Trịnh 鄭, année *mão*.
- 5^o Hòa-tĩnh, ou le roi Sở 楚, année *thìn*.
- 6^o Yên-Hảo, ou le roi Ngô 吳, année *tị*.
- 7^o Đại-Hảo, ou le roi Tần 晉, année *ngọ*.
- 8^o Ngũ-Đạo, ou le roi Tống 宋, année *mùi*.
- 9^o Ngũ-Miêu, ou le roi Tề 齊, année *thân*.
- 10^o Ngũ-Nhật, ou le roi Lỗ 魯, année *dậu*.
- 11^o Thiên-Ba, ou le roi Việt 越, année *tuất*.
- 12^o Ngũ-Ôn, ou le roi Lưu 劉, année *hợi*.

On trouve parfois dans les autres temples la statue des Đương-Niên. Mais il est rare que les douze personnages soient représentés à la fois ; ils ne diffèrent, du reste, aucunement les uns des autres. Ils sont figurés assis sur des trônes,

vêtus du costume de cérémonie des mandarins annamites, coiffés du bonnet à ailes de cigale, et tenant à la main le sceptre d'ivoire (cái-hồ). Ces statues, comme celles qui n'appartiennent pas au pur bouddhisme, ne sont jamais entièrement dorées, mais recouvertes de laques de couleur ; la figure et les mains sont couleur de chair.

QUAN ĐÈ

Quan Đè 關帝, surnommé Quan Vū 關羽, était originaire du village de Già-luong 解良 dans la province de Hà-dông.

Dans sa jeunesse il eut avec un mauvais sujet de son village une violente altercation au cours de laquelle il le frappa et le tua. Il fut dès lors contraint de fuir pour échapper à la justice, et ne put revenir dans son pays qu'après six ans d'exil.

C'était au moment des grandes guerres. Luru Bì 劉備 et Trương Phi 張飛, chefs de partisans, recrutèrent des volontaires. Il se rendit auprès d'eux et s'associa à leur entreprise guerrière. Il enrouta trois cents hommes, se mit à leur tête et les conduisit contre les Hoàng-Cân 黃巾, qui étaient commandés par Trình Viễn-Chí 程遠志 ; après un violent combat, celui-ci fut complètement défait et eut la tête tranchée de la main même de Quan Đè.

Sous la dynastie des Hán, la Chine était en proie à des troubles continuels. Un jour, un général, nommé Đồng Trác 董卓, s'étant révolté et ayant entraîné ses troupes dans sa rébellion, parvint à s'emparer de la capitale et tua l'Empereur. Dix-sept officiers restés fidèles se réunirent alors sous le commandement de Hoa-Hùng 花雄 et marchèrent contre le régicide qui s'était fortement retranché dans le palais impérial, mais ils furent repoussés. Alors parut Quan Đè, qui proposa de marcher seul contre les rebelles. Les dix-sept officiers consentirent, et comme Quan Đè, revêtu de son armure, se disposait à engager le combat, ils lui présentèrent une tasse de vin chaud pour le soutenir pendant la lutte. Il refusa en disant : « Laissez-moi vaincre d'abord ; je boirai ensuite ! » Il enfourcha son cheval, fondit seul sur l'ennemi, le tailla en pièces, atteignit le régicide et lui coupa la tête, après quoi il revint tranquillement boire sa tasse de vin, qui était encore chaude.

Luru Bì 劉備, gouverneur de Tù-Chu 除州, envoya Quan Đè garder la ville de Hạ-bì 下邳 dans laquelle se trouvaient ses deux femmes. Tào Tháo 曹操 déclara la guerre à Luru Bì, s'empara de Tù-Chu et tourna ensuite ses armes contre Quan Đè. Le héros sortit de la ville à la rencontre des ennemis, ceux-ci, dissimulés dans des plis de terrains, cachés derrière des buissons, mais laissèrent passer Quan Đè puis, tout à coup, l'enveloppèrent, lui coupant la retraite vers la ville. Quan Đè rassembla ses soldats autour de lui et parvint non sans peine au sommet d'une petite montagne, où il se retrancha.

Tào Tháo, qui connaissait la valeur de Quan Đê, dépêcha vers lui Trương Liêu 張遼 pour lui offrir la vie sauve, s'il consentait à se rendre. Le héros y mit trois conditions : « Je suis, dit-il, un serviteur de la dynastie des Hán 漢, jamais je ne servirai les ennemis de mes maîtres. Je veux de plus que non seulement les femmes de Luru Bì aient la vie sauve, mais encore qu'on les traite avec les plus grands égards. Enfin je déclare vouloir rejoindre Luru Bì, dès que je connaîtrai le lieu de sa retraite. »

Tào Tháo accepta ces conditions et Quan Đê se rendit. Cependant, Tào Tháo, qui voulait s'attacher le guerrier, imaginait des stratagèmes pour le retenir près de lui, en dépit de la promesse qu'il lui avait faite ; il crut pouvoir y parvenir en compromettant Quan Đê avec les femmes de Luru Bì, pensant qu'après cela l'indissoluble amitié des deux compagnons se changerait en une haine mortelle, dont il profiterait. A cet effet il s'arrangea de façon à faire enfermer pendant toute une nuit Quan Đê dans la maison des deux femmes, après en avoir fait enlever toutes les lampes. Quan Đê déjoua habilement ce complot, en allumant sa main droite qui brûla comme une torche et répandit jusqu'au jour une clarté extraordinaire dans toute la maison.

Tào Tháo, émerveillé du prodige, changea de tactique et voulut gagner le héros par des présents. Il lui donna un riche plateau d'or et un vase de jade, mais Quan Đê s'en dessaisit en faveur des deux femmes de Luru Bì. Tào Tháo croyant que le présent ne lui convenait pas, lui donna une jeune fille d'une beauté extraordinaire, et un magnifique cheval rouge qui pouvait faire mille li par jour. Quan Đê offrit encore la jeune fille aux deux femmes, mais il garda pour lui le cheval et remercia Tào Tháo, qui lui dit : « Pourquoi avez-vous préféré le cheval à la jeune fille ? » Quan Đê répondit : « Le cheval est pour moi le présent le plus précieux, car sa grande rapidité me permettra de me rendre promptement près de mon ami, quand j'aurai découvert sa retraite. »

Un jour Quan Đê apprit que son ami Luru Bì était à Hà-bắc 河北. Il fit immédiatement ses préparatifs de départ, enveloppa tous les objets d'or et d'argent qu'il avait reçus de Tào Tháo et voulut les lui rendre, mais celui-ci refusa de les recevoir. Quan Đê fit alors monter les deux femmes de Luru Bì en voiture, enfourcha son cheval rouge et se prépara à partir. Tào Tháo voyant que toutes ses instances pour le retenir étaient infructueuses, lui fit présenter comme cadeau de départ un vase d'or et un magnifique costume, mais il donna en même temps l'ordre aux généraux qui gardaient les cinq enceintes de la ville de l'empêcher de sortir.

Quan Đê accepta le vêtement de cour, renvoya le vase d'or à Tào Tháo et se présenta pour sortir à la porte de la première enceinte. Le passage lui fut refusé. Furieux de cette mesure, il tira son épée, massacra successivement les gardiens des cinq portes et se trouva dans la campagne avec les deux femmes.

Ils arrivèrent sur la Montagne du Buffle d'or et se reposèrent dans la maison d'un nommé Quách Tường 郭將, lequel voulut voler le cheval rouge. A cet effet, ne voulant pas éveiller la suspicion de son hôte et se défiant de sa propre habileté, il s'en fut trouver un chef de bandits, appelé Chu Xương 周倉, pour faire le coup. Celui-ci y consentit. Comme il arrivait à la Montagne du Buffle d'or, le soleil allait se lever, et Quan Đê sortait pour prendre l'air. Chu Xương le reconnaît soudain pour un des trois héros ; il se prosterne alors devant lui, puis saisissant Quách Tường, il le traîne devant Quan Đê et le lui dénonce en s'accusant lui-même. Quan Đê, pour toute vengeance, les fait mettre tous deux en liberté.

Chu Xương veut alors mettre sa bande de brigands au service de Quan Đê, qui refuse, mais le chef de bandits lui dit en pleurant : « Permettez-moi au moins de vous suivre seul à pied avec mon sabre ». Quan Đê le lui permit.

Arrivé au pays de Chu-ki 朱旗, Quan Đê s'informa de Lư Bì. La personne à laquelle il s'adressa était un vieillard du nom de Quan Đĩnh, qui recueillit le héros chez lui. Quan Đĩnh avait deux fils : l'aîné, qui étudiait les lettres, s'appelait Quan Ninh 關寧 ; le second, qui étudiait l'art militaire, se nommait Quan Bình 關平. Le père donna son second fils à Quan Đê, et depuis lors ces deux personnages, Quan Bình et Chu Xương, accompagnèrent Quan Đê dans tous ses combats.

Les deux amis se retrouvèrent enfin. Lư Bì, qui s'était emparé des pays de Kinh-Chu 荊州 et de Tây-xuyên 西川, nomma Quan Đê Gouverneur du Kinh-Chu et lui confia la défense de ce pays et du Đông-Ngô 東吳.

Lỗ Túc 魯肅, qui convoitait ces pays, tendit un piège à Quan Đê. Il l'invita à une fête avec le secret dessein de l'enivrer et de le faire tuer par ses soldats. Mais Quan Đê, qui avait découvert le complot, enjoignit à Quan Bình de se tenir sur l'autre rive du fleuve avec cinq barques et d'accourir vers lui à force de rames quand il le verrait agiter un drapeau ; puis il se fit accompagner par Châu Xương.

Les deux guerriers se livrèrent au plaisir sans paraître se douter de quelque chose, et lorsque, après les avoir excités à boire, Lỗ Túc, les croyant ivres, appela ses soldats pour les faire massacrer, Quan Đê et Châu Xương se levèrent d'un air si terrible que les soldats s'enfuirent épouvantés. Quan Đê saisit par la main Lỗ Túc qui ne put se dégager et l'entraîna sur le bord du fleuve, pendant que Chu Xương faisait le signal convenu avec le drapeau. Quan Bình amena ses barques, et Lỗ Túc, amarré dans l'une d'elles, fut conduit prisonnier au pays de Kinh.

Le roi de Đông-ngô et Tào Tháo se réunirent pour attaquer Kinh-Chu. Quan Đê les disperse et attaque à son tour le pays de Phàn-thành 樊城. Tào Tháo confie le soin de la défense aux généraux Vũ Cam 于甘 et Bàng Đức 龐德, mais Quan Đê détourne un fleuve de son cours et le précipite dans le camp ennemi ; il s'empare des deux généraux. Vũ Cam se soumet ;

Bàng Đức résiste ; on lui coupe la tête. Furieux de la défaite de ses généraux, Tào Tháo attaqua de nouveau Quan Đê à Phàn-thành, tandis que le roi de Đông ngô attaquait Chu-kinh. Dans un de ces combats, Qnan Đê fut grièvement atteint d'une flèche au bras. La blessure fit de tels ravages qu'au bout de deux jours Quan Đê ne pouvait plus se mouvoir.

A ce moment, un homme coiffé d'un turban carré, vêtu d'habits très amples et tenant à la main un sac bleu, se présenta chez lui et dit : « Je me nomme Hoa Đà 華陀. La flèche qui vous a traversé les chairs est empoisonnée ; je vais vous guérir. »

Quan Đê découvrit son bras et le fit voir au médecin, qui ajouta : « Le poison a pénétré jusqu'à l'os. Si on ne l'arrête sur le champ, vous êtes perdu.

— Comment, dit Quan Đê, prétendez-vous me guérir ?

— Je vais, dit le médecin, suspendre votre bras et le fixer avec des cordes, puis je vous entourerai la tête d'un voile afin que vous ne voyez rien de l'opération ; après quoi je couperai toutes les chairs empoisonnées et gratterai toute la partie atteinte de l'os.

Quan Đê, qui faisait de la main qui lui restait une partie d'échecs, se mit à rire : « N'est-ce que cela ? dit-il. Gardez-vous de m'envelopper la tête, laissez-moi continuer ma partie d'échecs et faites d'autre part tout ce que vous voudrez de mon bras malade. »

Le médecin coupa les chairs et découvrit l'os ; l'os était devenu tout bleu sous l'action du poison. Le médecin dut le gratter avec un couteau. Tous les assistants étaient pétrifiés d'horreur. Seul Quan Đê, souriant, continuait à jouer aux échecs. Quand ce fut fini, le médecin se prosterna et dit : « Vous êtes un Génie céleste, car je n'ai jamais vu mortel se comporter de cette façon ».

Le 10^e mois de 24^e année de Kiên-an 建安, Quan Đê qui habitait alors le pays de Mách-Thành 谿城, fut victime d'un complot ; saisi par les conjurés, il fut massacré avec son fils. Son assassin se nommait Lữ Mông 呂蒙. Chu Xương, n'ayant pu sauver son maître, se tua sur son cadavre.

Après la mort de Quan Đê, son âme s'envola sur la montagne Ngọc-Tuyền, 玉泉, qui était habitée par un vieux religieux solitaire du nom de Phở Tĩnh 普靜. Un jour que Phở Tĩnh était en prières dans son ermitage, il entendit dans le ciel une voix qui disait : « Rendez-moi ma tête. » Le religieux sortit et vit, dans les airs, un cavalier monté sur un cheval rouge. Il portait une épée nue à la main ; à sa gauche se tenait un homme à figure blanche et à sa droite un homme à figure noire. Le nuage qui les portait descendit sur la montagne. Quand il fut près de la terre, l'ermite reconnut Quan Đê.

Le Génie s'approcha et dit au vieillard : « Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Phở Tĩnh, répondit le solitaire ; m'avez vous donc oublié ?

— Non, dit Quan Đê ; je ne vous ai pas oublié et je viens vous demander un conseil. Attiré dans un guet-apens, j'ai été tué et l'on m'a coupé la tête : que dois-je faire ? »

Phô Tĩnh répondit : « Votre tête a payé pour celle de Nhan Lương 顏良 que vous avez tué. Vous réclamez votre tête à Lữ Mông ? A qui donc Nhan Lương et Văn Sú 文醜 réclameront-ils leurs têtes ? »

Quan Đê comprit qu'il avait été frappé par la justice du ciel : il se réincarna, se fit ermite et devint un saint.

Ses dévots, reconnaissants des bienfaits sans nombre qu'il leur a distribués, lui ont élevé un temple sur la montagne.

Lorsque le roi de Ngô apprit la mort de Quan Đê, il se réjouit et offrit une tasse de vin à Lữ Mông. Celui-ci la prit et allait la porter à ses lèvres, lorsque tout à coup, comme pris de folie soudaine, il la brisa sur le sol et saisit brutalement le roi en lui disant : « Arrière, misérable ! ne me connais-tu pas ? » Les officiers et les fonctionnaires présents à cette scène voulaient se précipiter pour dégager le roi, mais Lữ Mông, repoussant le roi, posa son pied sur le trône en s'écriant : « Pendant trente années, depuis la guerre de Hoàng Càn jusqu'aujourd'hui, j'ai guerroyé à travers le monde et me voici mort de ta main. Je me réjouis, car pendant ma vie je ne pouvais rien contre toi, mais maintenant tu vas payer ton audace de ta tête. C'est moi qui suis Quan Đê. » Le roi de Ngô, terrifié, commanda à ses officiers d'adorer le Génie qui se manifestait ainsi et de l'apaiser : mais tout à coup Lữ Mông se précipita sur le sol, où sa tête se brisa. Le sang lui jaillit par le nez, et il mourut.

Le roi de Ngô fit inhumer le corps de Lữ Mông, puis il envoya un ambassadeur porter la tête de Quan Đê au roi de Ngụy 魏. Ce roi, en apprenant la mort du héros, ne put maîtriser sa joie. « Enfin, dit-il, je vais donc dormir tranquille ! » Il fit ouvrir la caisse pour se repaître de la vue de son ennemi, et trouva la tête aussi fraîche que pendant la vie ! « Il paraît, dit-il, que vous vous portez bien quand même ? »

Il n'avait pas achevé cette phrase que la tête de Quan Đê ouvrit la bouche et les yeux, et que sa barbe et ses cheveux se dressèrent. Terrifié, le roi s'évanouit, et quand il revint à lui, il proclama que Quan Đê était un Génie céleste, fit faire un cercueil de bois odorant dans lequel il plaça la tête et, avec solennité, la fit inhumer dans le pays de Hàm-Dương 咸陽.

THỔ-ĐỊA-LONG-THẦN, LE GÉNIE DU SOL

La divinité à laquelle est confié le soin de conserver et sauvegarder le sol s'appelle, au Tonkin, Thổ-Địa-Long-Thần 土地龍神. Qu'il s'agisse d'un pré, d'un jardin, d'un camp, du territoire d'une ville, du sol d'un palais, d'un temple ou d'une habitation particulière, que l'on construise une maison ou que l'on creuse la terre, que l'on plante un arbre ou qu'on habite un lieu, en un mot dans quelque circonstance que ce soit où le sol joue un rôle, il est absolument important de se conformer aux prescriptions du culte de Thổ-địa. Ce culte

a pénétré dans les trois religions ; et la statue ou la tablette de ce Génie se trouve dans les temples de Confucius aussi bien que dans les pagodes bouddhiques et taoïques.

Dans les temples de Confucius (*Văn-Miêu* 文廟), le Génie du sol possède généralement un petit temple spécial, en dehors du bâtiment principal, sur la limite latérale du terrain. Celui du grand *Văn-Miêu* royal de Hanoi se trouvait dans l'angle gauche de la première cour, qui servait, sous les anciennes dynasties, de camp des lettrés pour les examens du palais ; on l'a démoli en 1888. Dans les pagodes bouddhiques, la statue de *Thổ-dịa* est toujours placée à l'intérieur et sur le côté est de l'entrée principale. Le Génie est représenté assis et est vêtu d'un costume de cérémonie chinois. Sa figure est calme ; il est chargé d'un léger embonpoint ; très souvent une de ses mains repose sur son genou, cachée dans les plis de son vêtement, tandis que de l'autre main il se tient la barbe ; quelquefois aussi il tient un pinceau.

Le père de ce personnage s'appelait *Sinh Linh-Điên* 生靈顛 et sa mère *Bao-Phi* 褒妃. Il naquit le 15^e jour du 2^e mois de l'année cyclique *giáp-tí* 甲子. Il subit 18 métamorphoses, dans chacune desquelles il fut chargé par le Ciel d'une mission spéciale. Voici les noms différents qu'il prend dans chacune charges, avec de ces l'indication du rôle particulier qu'il est appelé à jouer dans le Panthéon bouddhique tonkinois :

1^o *Mĩ-âm*. — Chargé de la garde du sanctuaire, il surveille attentivement les actions de ceux qui entrent dans les temples ; ceux qui s'y livrent à des actes incorrects sont envoyés par lui dans l'Enfer *Phong-Lôi* 風雷 (Vent et Tonnerre).

2^o *Phạm-âm*. — Il a la surveillance des baguettes d'encens dans les temples. Ceux qui brisent ou dérobent ou touchent sans respect les vases du culte sont envoyés par lui dans l'Enfer de glace (*Hàn-Băng* 寒氷).

3^o *Đại-cổ*. — Sous cette forme, il défend le sanctuaire contre les gens souillés. Ceux qui pénètrent dans les pagodes sans avoir la conscience pure sont passibles de l'Enfer du secret (*Vô-Gián*).

4^o *Nam-diêu*. — Gardien de la cuisine de la bonzérie ; ceux qui commettent des péchés dans la cuisine sont punis dans l'Enfer de glace (*Hàn-Băng*).

5^o *Nan-mĩ*. — Il se tient dans le pavillon de droite de la pagode, et écoute les conversations ; ceux qui blasphèment sont envoyés par lui dans l'Enfer des cinq inimitiés (*Ngũ-Nhịch*).

6^o *Mã-diêu*. — Il surveille la récitation des prières et conserve les biens des temples ; ceux qui pêchent contre lui sont punis dans l'Enfer des cinq inimitiés.

7^o *Lôi-âm*. — Il examine l'observance des jeûnes et des macérations ; les infractions à ces exercices sont punis par l'Enfer A-Ba.

8^o *Sư-tư*. — Il a la surveillance des bonzes dans leurs actions et dans leur maintien. Les bonzes coupables de mauvaise tenue ou d'actes repréhensibles sont envoyés par lui dans l'Enfer des cinq inimitiés.

9° *Mĩ-đức*. — Il garde la porte du temple et examine les présents apportés par les fidèles. Ceux qui apportent des présents indignes ou impurs sont passibles de l'Enfer du char de feu (Hỏa-Xa 火車).

10° *Phạm-hương*. — Il protège les fleurs du jardin du temple et de la bonzerie. Celui qui dérobe des fleurs dans ces jardins va expier sa faute dans l'Enfer du secret.

11° *Am-khoan*. — Il préside au repas des bonzes ; celui d'entre les bonzes qui se livre à l'intempérance ou qui boit du vin est puni dans l'Enfer Ngũ-Nghich.

12° *Phất-nô*. — Il protège les fruits du verger et les abords du temple ; ceux qui dérobent des fruits et ceux qui séjournent en état d'ivresse autour des temples, sont envoyés par lui dans l'Enfer de la Montagne des épées (Đao-Sơn 刀山).

13° *Triết-đức*. — Il surveille les murs et les clôtures des temples ; il a également la surveillance des gardiens de pagode et des bonzeries ; les fautes et les délits dont la répression est de son ressort sont punis dans l'Enfer de glace.

14° *Quang-mục*. — Il est chargé de la surveillance des meubles et des accessoires du culte ; celui qui dérobe quelque chose dans les temples ou qui brise intentionnellement quelque objet sacré expie son crime dans l'Enfer de la scie (Thiệt-Cư 鐵鋸).

15° *Điêu-nhơn*. — Il a la garde des puits sacrés et la surveillance des fleurs des autels. Ceux qui profanent l'eau des puits ou qui s'emparent des fleurs offertes dans les temples par les fidèles sont punis dans l'Enfer des cinq inimitiés.

16° *Triết-thông*. — Il surveille les étangs et les réservoirs des temples. Ceux qui s'y baignent ou qui dérobent le poisson dans les viviers sacrés sont passibles de l'Enfer A-Cha.

17° *Triết-thi*. — Il doit veiller à la correction du maintien chez tous les dévots solliciteurs ; ceux qui ne conservent pas dans les temples une allure modeste sont plongés dans l'Enfer A-Ba.

18° *Triết-chiêu*. — Il est spécialement chargé de soustraire les temples à l'influence des mauvais esprits des autres religions. Les étrangers qui voudraient troubler dans les pagodes l'exercice du culte sont passibles des peines de l'Enfer A-Ti 阿槐.

Les Tonkinois font entrer Thổ-Địa dans une trinité domestique qui a la haute protection de la cuisine, du foyer familial et des richesses de la maison. Ces trois génies de la famille, véritables dieux lares, sont Thổ-Địa, Thổ-Ki 土祇, et Thổ-Công 土公.

LES GÉNIES DU FOYER ET DE LA CUISINE

C'est une trinité composée d'une femme, Thổ-Ki 土祇, et de deux hommes, Thổ-Địa 地 et Thổ-Công 土公.

On les représente ordinairement, dans l'iconographie populaire, assis tous trois sur une estrade, la femme au milieu et les deux hommes de chaque côté. Ils sont environnés de tout ce qui contribue à l'entretien de l'existence matérielle : un buffle, un chien, un cochon, des poules, des pigeons, un sac de riz, un mortier, des ustensiles de cuisine et trois briques, lesquelles servent à supporter la marmite sur le foyer. Ces trois briques, qui sont disposées en trépied, et qui sont représentées par trois protubérances à la partie supérieure des fourneaux de terre, sont le symbole de la trimurti domestique. Les Annamites racontent à leur sujet la légende suivante :

Dans les temps anciens vivaient deux époux. Le mari s'appelait Trọng Cao et sa femme Thị-nhi. Après de longues années de mariage, n'ayant pu avoir d'enfants, leur caractère s'était aigri et ils avaient ensemble et à tous propos de fréquentes disputes. Un jour le mari s'emporta jusqu'à frapper sa femme, qui abandonna sur-le-champ la maison et s'enfuit.

Comme elle se reposait près d'un carrefour, après avoir longtemps marché, elle vit passer un homme dont la mine lui plut : c'était un nommé Phạm Lang, qui rentrait chez lui après avoir labouré son champ ; elle le suivit, il la remarqua, et elle devint sa femme.

Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles Trọng Cao, le premier mari de Thị-nhi, poursuivi par le malheur, avait successivement parcouru tous les degrés de la pauvreté, et en était arrivé à mendier par les chemins. Un jour, après avoir erré sous le soleil sans rencontrer la moindre habitation, Trọng Cao, harassé de fatigue et mourant de faim, vint tomber au seuil de la maison de Thị-nhi. Celle-ci reconnut de suite le mendiant, mais lui ne la reconnut pas. Elle le fit entrer chez elle et lui servit à boire et à manger ; le pauvre homme avait si faim, qu'il mangea et but immodérément, et tomba ivre par terre. Thị-nhi, attendant l'arrivée de son second mari, et ne voulant pas laisser ses deux époux en présence, fit transporter Trọng-cao dans une meule de paille qui se trouvait au milieu du champ, et commanda de l'y cacher soigneusement.

Phạm-lang rentra bientôt après, et, avant de se coucher, voulut incendier la meule de paille, afin d'en répandre, le lendemain matin, les cendres sur un champ de riz qu'il devait labourer. Il sortit donc de la maison, et mit le feu à la meule où dormait Trọng Cao. Quand la pauvre Thị-nhi, attirée au dehors par la lueur de l'incendie, aperçut le bucher dans lequel brûlait son premier mari, elle comprit qu'elle était la cause de ce meurtre involontaire et, pour se punir, se précipita dans les flammes. Phạm Lang, qui adorait sa femme, la voyant disparaître au milieu du feu, fut pris d'un accès de désespoir et la suivit. Ils périrent tous les deux. Sur ces entrefaites survint le domestique ; à la vue de son maître et de sa maîtresse dont les membres se tordaient dans le brasier, ce fidèle serviteur ne voulut pas leur survivre et, jetant la tête la première dans le feu, les suivit dans la mort.

Depuis lors, les Annamites, pour honorer ces infortunés, en ont fait les Génies du foyer, et les identifient avec les trois pierres qui soutiennent leur

marmite au-dessus du feu. Ces trois supports sont généralement accompagnés d'un autre morceau de brique ou de pierre, de forme aplatie, en mémoire du domestique. Ces quatre objets sont vénérés dans toutes les familles, et dans les jours difficiles comme dans les jours de fête, on ne manque jamais d'offrir, à côté de l'autel des ancêtres, un petit sacrifice aux Génies du foyer.

De ces trois personnages, Thổ-Công seul, c'est à dire Phạm Lang, préside à la ta cuisine ; Thổ-Địa (Trọng Cao) a la surveillance des ressources de la famille, et Thổ-Kì (Thị-nhi) représente le principe femelle et figure la terre, qui produit tout, qui nous alimente pendant notre vie, et nous reçoit après notre mort.

Le Génie de la cuisine est encore appelé Trương-Đan 張單, ou bien Tư-Quách 徐廓. On place sa naissance au 3^e jour du 8^e mois. Chaque année, le 24^e jour du 12^e mois, il monte au Ciel pour présenter à l'Empereur de Jade un rapport sur les faits et gestes de la famille à l'alimentation de laquelle il préside ; il convient donc, la veille, c'est-à-dire le 23^e jour, de lui faire un sacrifice pour le rendre aussi favorable que possible. Il reste six jours près du Maître du Ciel et redescend sur la terre le 30^e jour, qui est le dernier de l'année. Il est encore d'usage de le recevoir très respectueusement et de marquer son retour par des réjouissances.

Ceux qui observent avec soin les prescriptions du culte concernant le Génie de la cuisine sont certains de vivre en paix dans leur famille et de conserver intactes, jusqu'à la plus extrême vieillesse, leurs fonctions digestives ; ceux qui, au contraire, cuisent le riz et rôtissent des quartiers de viande sans respect pour le Génie du lieu, causant bruyamment dans la cuisine et entrechoquant sans motif les ustensiles, doivent s'attendre à faire mauvais ménage et à souffrir de maux d'estomac.

Il est facultatif de brûler de temps en temps des bougies et des baguettes d'encens devant le seuil de la cuisine ; mais on ne doit, sous aucun prétexte, se soustraire aux prescriptions suivantes : Il est interdit, dans la cuisine, de frapper les marmites les unes contre les autres ; d'y brûler des papiers couverts de caractères, d'y pleurer, d'y chanter, de s'y disputer ; d'y peler du gingembre, de l'ail et de l'oignon ; d'y laisser traîner des os, des plumes ; d'y frapper du pied ; d'y oublier une hache ou un couteau sur la table ; d'y laisser des immondices auprès de la porte ou dans l'angle des murs ; d'y faire sécher les vêtements et les souliers ; d'y faire cuire de la viande de buffle et de chien ; d'y pénétrer, ou même de passer devant la porte, en état de nudité, et de s'y livrer à des actes déshonnêtes. Enfin il faut s'abstenir de fendre du bois et de faire un bruit quelconque avec le pilon ou le marteau, aux époques où le Génie se recueille et travaille.

Ces époques sont :

Les 2^e, 8^e, 9^e, 12^e et 27^e jours du 1^{er} mois ; les 3^e, 4^e, 7^e, 8^e, 9^e et 27^e jours du 2^e mois ; les 3^e, 5^e, 19^e et 27^e jours du 3^e mois ; les 3^e, 7^e et 27^e jours du 4^e mois ; les 3^e, 7^e et 27^e jours du 5^e mois ; les 3^e, 4^e, 9^e, 16^e, 24^e, 26^e et 27^e jours du 6^e mois ; les 3^e, 9^e et 27^e jours du 7^e mois ; les 3^e, 8^e, 17^e et 22^e jours

du 8^e mois ; les 1^{er}, 5^e, 18^e, 19^e, 25^e, 26^e et 27^e jours du 9^e mois ; les 3^e, 9^e, 13^e, 26^e et 27^e jours du 10^e mois ; les 3^e, 9^e, 17^e, 25^e et 27^e jours du 11^e mois ; les 3^e, 15^e, 18^e, 24^e et 27^e jours du 12^e mois. Ce sont ces jours qu'il convient de choisir pour régaler ses amis et recevoir à sa table des gens de qualité.

L'orientation des cuisines doit être Ouest ou Sud ; les cuisines orientées au Nord et à l'Est sont désagréables à Thò-Ki.

Les offrandes que l'on fait au Génie de la Cuisine, le 23^e jour du 12^e mois, sont : deux carpes vivantes, que l'on conserve d'abord dans une cuvette pleine d'eau ; trois bonnets de papier, dont un bonnet de femme ; et les accessoires ordinaires des autres cultes, monnaie en papier, fleurs, fruits, bâtons odorants. Les habitants de la maison, rassemblés devant la cuisine, confessent les fautes qu'ils ont commises pendant l'année et conjurent le Génie d'intercéder pour eux auprès de l'Empereur de Jade. Ils font ensuite quatre prosternations, et les carpes sont portées au plus proche cours d'eau où on les lâche : elles doivent servir de monture au Génie de la Cuisine pour se rendre au Ciel.

ÔNG-THIÊN-LÔI, LE DIEU DU TONNERRE

On représente Ông-Thiên-Lôi 翁天雷 armé d'une hache qu'il lance sur les hommes au milieu des flammes et d'un marteau avec lequel il frappe des tambours suspendus autour de lui, ce qui produit le bruit de la foudre.

Les Annamites expliquent le phénomène de la foudre par le choc des deux principes mâle et femelle, dont l'un vient de la terre et l'autre vient du ciel. Ils sont en cela plus près de la vérité qu'ils ne pensent.

Autrefois, disent-ils, le Dieu du Tonnerre avait été par punition relégué dans un bois sous la forme d'un morceau de viande ; dans cet état, il avait une peur terrible des coqs qui venaient lui donner des coups de bec et le faisaient beaucoup souffrir. Quand il reprit sa forme, il avait la tête et les pieds d'un coq, et il conserva toujours une peur instinctive des gallinacées ; aussi, quand les Annamites voient un éclair, s'empressent-ils de faire, avec les lèvres, le petit bruit qui sert communément à appeler la volaille, dans l'espoir que le tonnerre aura peur et s'éloignera.

Nous n'avons rencontré nulle part, dans les temples du Tonkin, la statue du Dieu du Tonnerre, mais on trouve la figure de ce personnage gravée sur des vases du culte ou peinte sur des tableaux. Il ne paraît pas être l'objet d'un culte spécial ; il n'a guère de rôle que dans les légendes populaires, comme justicier du Maître du Ciel. Nous donnons ici une de ces légendes ; elle est relative au patron du temple de Bôi-xuỳn 貝川, dans la province de Nam-dinh.

Il y avait une fois, au village de Bôi-xuỳn, du huyện de Thiên-bồn 天本, dans la province de Nam-dinh, une femme qui, en songe, crut être l'objet des faveurs d'un Génie très puissant, nommé Cưng-Báo 剛豹. A son reveil.

elle se rappela ce songe et n'y attacha d'abord aucune importance ; mais à quelque temps de là elle s'aperçut qu'elle était grosse, et elle pensa qu'il pouvait bien y avoir là quelque intervention surnaturelle.

L'enfant naquit et grandit. Quand il eut dix ans, sa mère mourut et, resté seul au monde, sans ressources et sans appui, il dut se faire, pour vivre, pêcheur de crevettes. Cet enfant, à qui on avait donné le nom de son père, Cưng, avait une bonne conduite, mais se montrait d'une impiété scandaleuse envers la mémoire de sa mère ; jamais il ne lui offrit de sacrifice, non plus qu'à l'autel de son père, dont on lui avait révélé le nom et la qualité. En revanche, chaque fois qu'il avait fait une bonne récolte de crevettes, il n'oubliait pas d'en offrir au Génie Táo-Thần 竈神.

Le Génie Cưng-Báo, mécontent d'avoir procréé un être aussi ingrat, intervint auprès du Maître du Ciel et le pria de le tuer. L'Empereur de Jade envoya Thiên-Lôi, le Dieu de la foudre pour l'exterminer et réduire sa maison en cendres ; mais secrètement averti par le Génie Táo-Thần, objet de son unique dévotion, il eut recours à un stratagème pour échapper au tonnerre et enduisit d'un mélange d'herbes pilées et d'huile le toit de sa maison. Quand Thiên-Lôi descendit pour tuer le jeune homme, il glissa sur le toit de la maison et tomba dans la cour en laissant échapper sa hache de foudre, dont celui qui devait en être victime s'empara sur-le-champ. Désarmé et plein de rage, Thiên-Lôi ne put que retourner au Ciel, auprès de l'Empereur de Jade, et lui faire part de son insuccès.

Celui-ci fit alors venir le Dieu des eaux et lui recommanda de submerger la maison de Cưng et de l'engloutir sous les vagues de l'inondation. Cette fois encore, il fut averti, mais par le Génie de la Cuisine, et, sur ses conseils, il construisit un grand radeau sur lequel il se réfugia, quand les eaux montèrent.

Il échappa ainsi plusieurs fois à la mort ; mais il advint qu'un jour il se relâcha de sa dévotion à Táo-Thần et au Génie de la Cuisine. Ils ne l'avertirent plus, et, une fois qu'il traversait une plaine, il fut tué par Thiên-Lôi d'un coup de la hache de foudre. Son corps fut transporté dans un haut tumulus, sur lequel les habitants du village voisin construisirent un temple à sa mémoire. C'est le temple de Bôi-xuyên.

Comme dans presque toutes les contrées de la terre, les haches de pierre que l'on rencontre (assez rarement) au Tonkin et en Annam passent, aux yeux des indigènes, pour des traits de foudre. Les rudes habitants des montagnes les recueillent et les considèrent comme des talismans précieux contre le tonnerre. Les uns les portent sur eux, les autres les gardent dans quelque endroit de leur case. Il en est qui leur prêtent des qualités médicinales et boivent, comme une potion bienfaisante, l'eau dans laquelle ils ont fait séjourner pendant quelques heures une hache de pierre. Les sauvages Bahnars et Sédangs des montagnes annamites les arrosent de sang de poulet, afin de se rendre favorable le Dieu de la foudre.

Aux confins du Delta tonkinois, sur les bords de la Rivière Noire s'élève une montagne célèbre dans les annales et les légendes du pays, c'est le Mont Bavi 三島山. Le triple sommet de ce mont est la demeure d'un Génie puissant qui joue, pour les gens des pays circonvoisins, le rôle d'un Jupiter tonnant ; aussi lui fit-on, pendant de longs siècles, et lui fait-on peut-être encore chaque année, après la saison des orages, des offrandes de haches de pierre et de haches de bronze, afin de renouveler sa provision épuisée (1).

THÂN-TRÀ, UÂT-LŨY ET CHUNG-QÛI

Ce sont les noms de trois Génies que les sorciers inscrivent sur la porte des maisons pour en éloigner les fantômes.

Les deux premiers, Thán-Trà 神茶 et Uât-Lŭy 鬱壘, paraissent avoir été légués aux Annamites par les légendes hindoues ; d'après les sorciers, ces Génies habitent une forêt aux Indes et règnent chacun sur un peuple de diables. C'est pourquoi on a recours à eux pour faire cesser les désordres causés par l'armée du mal.

Le troisième personnage, Chung-Qûi 鐘馗, appartient aux légendes chinoises. C'était, sous la dynastie des T'ang (Đuròng 唐), un étudiant des plus intelligents et des plus laborieux ; ayant, un jour, par suite d'une défaillance de mémoire, échoué aux examens du palais, il se précipita la tête en avant sur le pavé de la cour et se tua. L'Empereur ordonna qu'on lui fit les funérailles réservées aux docteurs.

Longtemps après, ce même Empereur étant tombé gravement malade vit en songe deux diables dansant et grimaçant autour de lui ; l'un portait un sachet d'encens, l'autre tenait un éventail. L'Empereur les interpella et leur dit : « Comment vous nommez-vous ? » Ils répondirent : « Nous sommes les diables Hư-Háo 虛號, envoyés par le Ciel pour punir les méchants dans ce monde ; nous portons avec nous la peste, la fièvre et le choléra. » A ce moment apparut un personnage vêtu de bleu, coiffé du bonnet des docteurs et portant un sabre à la main ; il se rua sur les deux diables, les massacra sous les yeux de l'Empereur et mangea leur chair ; puis, s'adressant au monarque terrifié, il dit : « Je suis Chung-Qûi. Vous m'avez fait rendre, après ma mort, de très grands honneurs ; j'ai tenu à vous en témoigner ma gratitude. Ces deux diables vous dominaient, vous avaient ravi la santé et voulaient vous faire mourir : je les ai exterminés, et vous vivrez longtemps encore pour la gloire de la Chine. »

A son reveil, l'Empereur était radicalement guéri. Il commanda qu'on peignît l'image de Chung-Qûi sur la porte de son palais, plaçant ainsi sa propre

(1) Voir notre *Notice sur la Rivière Noire et sur le Mont Bavi*.

demeure sous l'égide de son sauveur. Cet usage s'étendit d'abord à tous les hauts fonctionnaires ; puis le peuple imita les mandarins ; enfin les Annamites prirent à leur tour et conservèrent l'habitude de peindre l'image ou d'écrire le nom de Chung-Qù sur la porte de leur maison le premier jour de l'an.

DIVERSES DIVINITÉS TAOÏQUES

Les Annamites ont une sorte de trinité taoïque qu'ils appellent les Tam-Thanh 三清, c'est-à-dire les trois Puretés, ou les trois Ancêtres célestes. Ce sont :

- 1^o Nguyên-Thù 元始, qui habite le palais de l'Eminente pureté.
- 2^o Linh-Bảo 靈寶, qui habite le palais de la Pureté de Jade.
- 3^o Lão-Quân, ou Lao-Tseu, qui est le chef des deux autres.

Il est un symbole du mysticisme taoïque chinois que les Annamites, dans leur ignorance, ont totalement défiguré : c'est le Hoàng-Lão 黃老.

Hoàng-Lão, c'est la réunion, sous une même formule des doctrines de Hoàng-(Đê) 黃帝 et de Lão-(Tseu). Les Annamites en ont fait une déité spéciale, Hoàng-Lão, qu'il font naître à Ninh-Mê 寧迷, et qui a présidé à la création du genre humain.

Les Annamites ont encore accepté dans leur Panthéon les divinités taoïques, suivantes :

Đông-Vương-Công 董王公, qui habite la région de l'Est, créa les êtres mâles et a la direction des Génies masculins.

Tây-Vương-Mẫu 西王母, qui naquit à Qui-Đại, dans la famille Hẫu, et fut chargée de créer les êtres femelles. Cette Déesse gouverne l'Occident et règne sur toutes les fées. Dans son palais se trouve un pavillon auquel on accède par neuf degrés de Jade, et dans lequel vivent cinq jeunes filles célestes qui sont Hoa-Lâm, Mi-Lâu, Thang-Nga, Dao-Co et Ngoc-Chi.

Xích-Tinh-Tử 赤精子, qui règne sur le Sud. Il créa les animaux et possède le pouvoir de vivre dans l'eau et dans le feu.

Cửu-Thiên-Huyền-Nữ 九天玄女 ou « la Sombre Déesse des étages célestes ». C'est la souveraine des neuf cieux taoïstes, l'inspiratrice de tous les ouvrages d'art militaire et l'objet des pratiques de sorcellerie qui ont un but militaire. C'est Huyền-Nữ qui prescrit, trente jours avant les fêtes du Têt, de dessiner dans la cour des maisons un arc et des flèches avec de la chaux, afin d'éloigner les diables.

Ngũ-Lão 五老, ou les Cinq vieillards. Les Annamites en parlent quelquefois, les représentent même dans les temples taoïques, mais ne donnent sur eux aucune légende annamite ou chinoise. Ils n'ont pas lu la « Chronique de bambou » relative à ces cinq Génies stellaires des dynasties préhistoriques.

Đầu-Mẫu-Nguyên-Quân 斗母元君. C'est la mère du Génie du sol terrestre ; elle habite dans la Grande Ourse.

Thượng-Nguyên-Phụ-Nhân 上元夫人, Génie stellaire, sous les ordres de Tày-Vương-Mẫu, la reine des fées.

Hỏa-Điêm-Khẩu-Quỷ-Vương 火焰口鬼王, le Roi des Diables.

Il faut ajouter à cette liste différents Génies qui sont l'objet de légendes très populaires. Citons par exemple :

Le Génie Ac-Thuyền 偓佺. C'était un solitaire de la montagne Hôi-sơn 灰山, qui obtint l'immortalité par ses pieuses pratiques et sa vertu. Il ne se nourrissait que de pommes de pin. Ses cheveux et sa barbe grandirent démesurément, et son corps fut entièrement couvert de poils d'un pouce de longueur. Ses yeux étaient carrés. Il distançait à la course le cheval le plus rapide, et pouvait voler dans les airs.

Le Génie Quê-Phu. Son corps est tantôt noir, tantôt blanc, tantôt rouge et tantôt jaune. Il composa un breuvage de longévité avec des feuilles de cannellier et de la cervelle de tortue.

Le Génie qui voyage à dos de poisson. Cam Cao, ancien fonctionnaire du roi Khang, de la dynastie Tông, avait acquis la qualité de Génie. Pendant 200 ans on le vit parcourir les pays de Triêu, de Trác et de Kì, empruntant pour voyager le cours des fleuves et des rivières, et remontant ou descendant le courant assis sur le dos d'un gros poisson.

Le Pharmacien qui habite dans une cruche. L'aventure est rapportée par un certain Fei-Tchang-Fang, et consignée dans les Annales des Han, de la dynastie postérieure (*Heou-Han-Chou* 後漢書).

Au marché de Jou-nan, un vieux marchand de drogues tenait, depuis plus de cinquante ans, une boutique en plein vent où il recevait très aimablement ses pratiques. Toutefois, un certain mystère planait sur lui, car outre que personne ne savait où il demeurerait, jamais on ne l'avait rencontré en dehors du marché, et jamais on ne l'avait vu arriver à sa boutique ou la quitter. On constatait seulement qu'il y apparaissait le matin et qu'il en disparaissait le soir.

Un jour, alors qu'après avoir vendu quelques médicaments à Fei-Tchang-Fang, il devisait avec celui-ci, il lui proposa de l'accompagner dans sa maison pour boire une tasse de thé. Le client qui était, comme tous les habitants de la ville, très intrigué au sujet du pharmacien, accepta avec empressement et suivit le vieillard vers une cruche de terre cuite, sur laquelle était tracé un nom de médicament. « C'est ici que je demeure, » dit le pharmacien, et il pénétra dans la cruche en faisant signe à l'autre de le suivre.

Quand ils furent entrés, Fei-Tchang-Fang fut émerveillé de se trouver dans une habitation luxueuse, remplie de richesses de toutes sortes. S'étant retourné vers son compagnon pour lui manifester sa surprise, il le vit transfiguré et ne le reconnut pas tout d'abord ; mais celui-ci lui parla et dit : « Je suis un

Génie céleste ; j'ai été, il y a cent ans, condamné pour une faute légère à trans-migrer sur la terre dans le corps d'un pharmacien ; aujourd'hui, je suis arrivé au terme de l'existence terrestre qui m'était imposée et je remonte au Ciel. » Ayant dit ces mots, il disparut, et Fei-Tchang-Fang se retrouva au milieu de la boutique.

Les Annamites, pour qui la distinction du bouddhisme et du taoïsme est très vague, ont transformé en Génies des religieux des deux sectes. Citons entre autres :

Từ-Đạo-Hạnh 徐道行, religieux taoïste divinisé, que les Annamites adorent au temple de Thiên-Phúc 太福, sur la montagne Phật-Tích 佛跡 (Chùa-Thầy). Ils considèrent leurs rois Lí Thần-Tôn 李神宗 et Lê Thần-Tôn 黎神宗 comme des réincarnations de ce religieux.

Khổng-Lộ 孔路, religieux du temple de Thần-Quang, dans la province de Nam-dinh, qui guérit le roi Lí Thần-Tôn de la possession d'un tigre.

An-Kì-Sinh 安期生, nom d'un religieux de la dynastie chinoise Tsin (265-419), qui vécut dans la grotte de Tử-Tiêu, à la montagne An-Tử, dans la province de Hải-dương. Il fut élevé à la dignité de Génie et a des autels au Tonkin.

Les Trúc-Lâm-Tam-Tổ 竹林三祖, littéralement « les trois Ancêtres de la Forêt de bambou », sont trois religieux solitaires dont le lieu de retraite était une forêt de bambous en Annam.

On appelle le premier Điều-Ngư-Giác-Hoàng 調御覺皇 ou Đại-Rì ; il vivait sous le règne de Trần Nhơn-Tôn (1279) et se fit religieux au mont Yên-Tử 安子.

Le second fut l'élève du précédent. Son nom est Phổ-Tuệ, 普慧 ou Pháp-Loa 法螺. Il était une incarnation du Bouddha Gia-Điêp 迦葉.

Le troisième était un docteur en philosophie nommé Huyền-Quang, et sur-nommé Ly-đạo-Tải ; il se fit religieux et fut élève de Phổ-Tuệ. Il passe pour une incarnation du Bouddha At-nan-dà 阿難陀.

Dans le temple de Cô-châu, de la province de Bắc-ninh, les Annamites adorent les An-Nam-Tứ-Pháp 安南四法, c'est-à-dire « les quatre Régulateurs de l'Annam ». Ce sont :

Pháp-Vàn 法雲, le Régulateur des nuages ;

Pháp-Vũ 法雨, le Régulateur de la Pluie ;

Pháp-Lôi 法雷, le Régulateur du tonnerre ;

Pháp-Điện 法電, le Régulateur de l'éclair.

L'INFLUENCE DU BOUDDHISME EN ANNAM

Les Annales dynastiques annamites disent que le roi Thái-Tôn 太宗 rassembla un jour deux religieux, l'un bouddhiste (ou plutôt taoïste) et l'autre

sorcier (*phù-thủy* 符水), à l'effet de juger de leur puissance respective et de décider, d'après ce concours, laquelle des deux sectes devait être regardée comme prépondérante. Le Phù-thủy s'appelait Đào-thê-Vinh 陶世榮. Il était du village de Vạn-thải 萬載, dans la province de Hải-dương 海陽. L'autre se nommait Trần-gia 陳嘉, et venait du village de Lương-hôn 良渾, dans la province de Thanh-hóa 清化.

Đào-thê-Vinh commença par former des figures avec de la paille : il les anima d'un souffle et leur fit exécuter ensuite divers travaux. Trần-gia se contenta de souffler vers le Ciel : à l'instant des nuages se formèrent et il plut abondamment.

Le roi lui demanda : « D'où tirez-vous votre pouvoir ? » — « Des trois saints », répondit Trần-gia. Alors le roi se tourna vers Đào-thê-Vinh : « Et vous, dit-il, de qui tenez-vous le pouvoir d'animer la matière inerte ? » — « Des éléments », répondit le sorcier, et le colloque suivant s'engagea :

« Quel fut, poursuivit le roi, le fondateur de la secte des Phù-thủy ?

Đào-thê-Vinh. — Un grand sage, nommé Lao-Tseu (Thái-thượng-Lão-quân 太上老君), qui naquit dans le royaume de Ngô 吳, sous la dynastie des Chu 周.

Le roi. — Quels sont les dieux des Phù-thủy ?

Đào-thê-Vinh. — Ils reconnaissent comme divinité supérieure le Buddha (Phật 佛), puis Lao-Tseu, puis Đại-Thánh 大聖 et enfin Độc-Cước 獨躑. Toutes ces divinités ont à leur service l'armée innombrable des puissances occultes.

Le roi. — Comment pouvez-vous disposer des puissances occultes ?

Đào-thê-Vinh. — On ne peut se mettre en relation avec les puissances occultes que trois fois par an, à minuit, le 30^e jour du mois, au milieu d'un cimetière. La chose doit se faire dans le plus grand secret.

Le roi. — Pourquoi, dans les grimoires des Phù-thủy, chaque caractère est-il défiguré par un parafe ?

Đào-thê-Vinh. — C'est afin de rappeler la visite que fit autrefois le philosophe Confucius (Khổng-Tử 孔子) à Lao-Tseu, dans le but de pénétrer ses secrets, et les efforts que fit Lao-Tseu pour les lui rendre impénétrables.

Le roi. — Par qui fut introduite en Annam la secte des Phù-thủy ?

Đào-thê-Vinh. — Sous l'Empereur Nam-Đê 南帝, de la dynastie Li, par un Chinois nommé Trương-quang-Thái 張光泰. »

Le roi s'adressa alors à Trần-Gia : « Qu'appellez-vous les trois Saints ?

— « Ce sont, dit Trần-Gia, trois personnages natifs du village de Lương-Hồng 良鴻 et qui vinrent se fixer au Thanh-Hoá. On les appelle Trần-Bảo 陳寶, Trần-Vinh 陳榮 et Trần-Bình 陳平. Trần-Bảo ouvrit une école au village de Hương-Tĩnh 香井. Il eut pour élève un fils de Kim-Tiên, la fée céleste, qu'on appela le « Garçon d'or ». Chaque matin, il venait à l'école monté sur

un nuage et chaque soir il remontait au ciel par le même procédé. Sous le règne de Trần Nhân-Tôn 陳仁宗, une sorcière du Thanh-Hoá devint un véritable fléau pour la contrée par ses maléfices. Le roi voulut la faire exterminer par les Phù-thủy : aucun d'eux ne put y réussir. Alors le « Garçon d'or » s'en alla vers l'autre de la sorcière, qui était dans une caverne du Đèo-Ngang. Quand elle l'aperçut, elle essaya sur lui, mais en vain, toutes ses formules des maléfices. D'un seul geste, il la fit disparaître. Les Buddhas, le Génies de l'air, les Kim-Cuong 金剛, tous ont une puissance supérieure aux Phù-thủy. »

Le religieux cita encore quelques exemples de la puissance de ses divinités. Le roi resta un moment songeur, puis releva la tête et dit :

« Je ne puis en vérité décider laquelle de ces deux sectes est la meilleure et la plus puissante : nous les garderons donc l'une et l'autre. Mais les Phù-thủy nous sont venus de la Chine, ce sont des étrangers et à ce titre ils doivent céder le pas aux religieux de la secte de Phật, aux prêtres du Buddha. »

Comme on le voit par ce passage, emprunté aux livres historiques, les deux théologiens étaient aussi sorciers l'un que l'autre et la roi n'était pas moins ignorant qu'eux ; nous ne parlons pas des historiographes qui ont gravement enregistré ce fait mémorable.

Cela nous indique que le Bouddhisme n'a jamais, à aucune époque, fait de très grands progrès en Annam. Parvenu dans ce pays chargé déjà de toutes les tares chinoises, il a moins influencé les populations qu'il n'a été lui-même influencé par elles. Il y eut cependant des monastères où la doctrine était enseignée ; il en est encore aujourd'hui quelques-uns, où l'on exerce les néophytes à l'examen de soi-même, à l'étude des dogmes de la vie future, à la pratique de la philosophie du renoncement ; mais l'influence des monastères ne rayonne pas au-delà de leurs murailles ; leur enseignement s'adresse seulement aux néophytes religieux. Quand la foule des laïques vient au temple, elle assiste à des cérémonies, et non à des sermons ou à des entretiens instructifs.

III

LE CULTE DES GÉNIES

LES TEMPLES DES GÉNIES

Les temples élevés aux Génies ne sont pas construits sur le même plan que les temples bouddhiques. Ils se composent généralement d'une seule nef transversale, composée de trois ou cinq travées, ou de deux nefs parallèles séparées par une cour.

Le culte est purement civil ; les bonzes du clergé bouddhique n'y prennent jamais part, du moins en qualité d'officiants. Souvent le prêtre du lieu est en

même temps gardien de pagode et sorcier (*dông 童*). Cependant, les temples des Génies féminins, Bà Liễu-Hạnh 柳杏, Hai-Bà Trưng 徵, etc., sont desservis par des bonzesses ; mais, dans ce cas, il y a une petite pagode bouddhique jointe au temple, et les religieuses procèdent alternativement aux sacrifices rituels des deux cultes dans leurs temples respectifs.

La statue du Génie est quelquefois placée dans le sanctuaire, surtout lorsqu'il s'agit d'un roi ou d'un guerrier sauveur du royaume ; dans ce cas, les statues sont remarquables par leurs dimensions et par la dorure et les laques dont elles sont recouvertes. Quand la statue manque, elle est remplacée par un trône laqué rouge et doré sur lequel repose une tablette avec cette inscription : « Siège de l'âme immortelle du puissant Génie N. . . . ». Il est extrêmement rare de trouver d'autres statues dans les temples aux Génies, surtout des statues de personnages bouddhiques ou taoïques. Ce qu'on peut rencontrer, toutefois, c'est la statue du Génie du sol, ou bien encore, dans les temples des rois ou des héros, des statues de comparses souvent anonymes, faisant office de gardes d'honneur : des guerriers pour les hommes et des suivantes pour les femmes. Ces dernières sont généralement vêtues de robes d'étoffe et drapées de voiles comme les madones espagnoles.

Les cérémonies, dans ces temples, sont purement laïques. Nous voulons dire que les bonzes du clergé bouddhique n'y participent pas ; les officiants se composent, selon la nature des sacrifices et des rites, des autorités civiles de la localité, assistées par des acolytes et des thuriféraires recrutés parmi les gardiens de pagode, les lecteurs d'oraison et d'invocation, les servants taoïques, les notables mineurs chargés de l'administration des biens des temples et de l'entretien des édifices du culte, les géomanciens, sorte de clergé séculier dont les membres se spécialisent dans telle ou telle dévotion, bien qu'on les retrouve dans toutes les manifestations du culte.

La fête du Génie local est la fête du village ; c'est une occasion de divertissements variés pour les habitants, où la cérémonie religieuse tient naturellement beaucoup de place. Dès la veille, on met tout en ordre pour la procession, on recrute les comparses de cortège qui figureront les porte-sabres, les portepiques ; et le notable, chargé des fonctions d'organisateur, réunit les costumes et les accessoires.

Il faut cinq hommes vêtus de rouge pour porter, en avant du cortège, les étendards des cinq éléments, la terre, le feu, l'eau, le bois et le métal, et huit hommes pour les huit objets précieux emblématiques, sculptés, laqués, et montés sur une hampe. Ces huit objets précieux, *bát-bửu* 八寶, sont : les deux flûtes accouplées, la guitare, la plaque sonore (*khánh 磬*), qui figurent la musique ; la corbeille de fleurs, qui symbolise le réveil de la nature après l'hiver, l'épanouissement de la jeunesse ; l'éventail, qui est le vent léger qui tempère les ardeurs du soleil d'été et représente la grâce féminine ; le livre, source intarissable de toute science et de toute sagesse, et les tablettes,

toujours prêtes à recevoir et à fixer les subtiles et fugitives conceptions de la pensée, qui sont les symboles de la littérature ; enfin la calebasse, qui figure la corne d'abondance (1). Il faut aussi des porteurs pour les gongs de bronze, pour les tambours, pour les parasols de papier qui abriteront les personnages officiels, et les parasols d'étoffe brodés qui accompagneront l'étendard du Génie, pour les tables et les autels portatifs, chargés d'offrandes. Il faut enfin des groupes de musiciens.

Le trône du Génie, sur lequel repose sa tablette honorifique vêtue d'un bonnet et d'une robe de cérémonie, est porté par huit ou seize hommes, sur un assemblage assez compliqué de traverses sculptées et laquées. Les processions parfois sont interminables et durent toute la journée. Les villages rivalisent d'ingéniosité pour augmenter le nombre des groupes figuratifs, sans pour cela y apporter d'innovation et d'originalité, car tout est réglé par le rituel et par l'usage.

Le chef de canton, ou le maire, ou le personnage le plus influent de la commune, suit à pied derrière le trône du Génie ; les autres notables et lettrés l'accompagnent. Les vieillards qui ont dépassé 70 ans ont la place d'honneur ; ils marchent appuyés sur le bâton blanc et noueux, coiffés du *cái-mũ-ni*, sorte de calotte rouge et noire, à fond plat, brodée, agrémentée sur les côtés de bandes pendantes, et pourvue d'un couvre-nuque noir qui tombe jusqu'à la ceinture.

Des groupes d'enfants frappent sur des tambours. De jeunes garçons costumés en filles dansent en frappant de leurs doigts des tambours de peau d'une forme particulière.

TRÂN-VŨ

Trân-Vũ 鎮武 ou Huyền-Vũ 玄武, était, dans le Panthéon des Chinois, le Génie qui avait la garde de la partie Nord du Ciel. Il y en avait un pour chacun des points cardinaux. Huyền-Vũ est un Génie guerrier ; son étendard est noir ; il a pour attributs le serpent et la tortue.

Le culte de Trân-Vũ fut apporté au Tonkin par les Chinois, dans les premiers siècles de notre ère. Ils durent avoir, dans l'*oppidum* de Đai-la 大羅, qui était le siège de leur administration et leur capitale militaire au Tonkin, un temple à Trân-Vũ. Lorsque, vers le XII^e siècle, sous la dynastie annamite des Lí 李, la capitale, Thăng-long 昇龍, fut établie auprès de l'ancienne ville des Chinois, cette capitale fut placée sous l'invocation de Trân-Vũ, et un temple à

(1) Cf. G. Dumoutier. *Les Symboles, les Emblèmes et les Accessoires du culte chez les Annamites*, pp. 118-119.

ce Génie fut édifié au Nord de la ville. La ville s'est déplacée, mais le temple est resté : on l'appelle aujourd'hui à Hanoi la *Pagode du Grand Bouddha*. Ce nom, fort mal appliqué, puisque Tràn-Vũ n'a rien de bouddhique, vient de ce que le temple renferme la statue colossale du Génie, en bronze noir.

Le dernier kinh-lực 經畧 du Tonkin, grand restaurateur des temples et des monuments élevés à la mémoire des héros libérateurs du territoire, a complètement reconstruit, sur des plans nouveaux, le temple de Tràn-Vũ. Il est tout à fait regrettable que ces louables intentions n'aient pas été dirigées par un goût plus sûr : on aurait dû conserver son caractère original à ce temple historique, l'un des rares monuments du Tonkin dont la fondation remonte au XII^e siècle ; on aurait surtout dû éviter ce fâcheux mélange de pseudo-européen et de chinois de convention, ces fenêtres vitrées à espagnolettes de fonte, abritées par de petits auvents en zinc découpé, ce pavé de marbre en damier noir et blanc, toutes choses déplacées ici et qui évoquent l'idée de ces pavillons chinois que construisent les restaurateurs dans la banlieue de Paris.

Les Annamites se sont à tel point approprié Tràn-Vũ qu'ils le considèrent comme un personnage purement annamite et qu'ils voient dans tous leurs grands hommes une incarnation de ce Génie.

Les bouddhistes l'identifient avec un Buddha fameux, qui, désireux de propager la connaissance du bouddhisme, se transforma en dix personnes appelées « les Buddhas des dix points de l'espace ».

Nous avons étudié le temple de Tràn-Vũ à Hanoi et la légende de ce Génie dans une brochure spéciale, à laquelle nous ne pouvons que renvoyer le lecteur (1).

ĐỒNG-THIÊN-VƯƠNG

Dans une des boucles du canal des Rapides, à une dizaine de kilomètres environ et à droite de la route de Bắc-ninh 北寧, se trouve un assez gros village qu'on appelle Phù-dồng 扶董, lequel fait partie de la sous-préfecture de Tiên-du 仙遊.

Les habitants de ce village et ceux des environs célèbrent chaque année, par une série de fêtes des plus remarquables, un fait historique remontant à 400 ans avant notre ère. Il s'agit de la défaite d'une armée chinoise qui avait envahi le pays annamite, appelé alors le royaume de Văn-lang 文郎, et dont l'avant-garde occupait les mamelons isolés qui se trouvent autour de Bắc-ninh. Au cours de cette bataille, le fils de l'Empereur de Chine et quatre de ses généraux furent tués, vingt-quatre autres généraux furent faits prisonniers.

(1) *Le Grand-Bouddha de Hanoi*. Hanoi, Schneider, 1888 ; in-8°.

Comme tous les faits historiques se rapportant à l'aurore des temps annamites, celui-ci a été transformé par la légende ; c'est sous cette forme seule qu'il est connu dans le pays et que nous allons le raconter, avant de décrire les cérémonies auxquelles nous avons assisté.

L'avant-dernier roi de la dynastie des Hồng-bàng 鴻龐, ayant appris par ses émissaires qu'une armée du Nord s'avancait pour envahir ses États, rassembla ses troupes à la hâte et les envoya sous la direction d'un homme de grande valeur, nommé Lý-công-Đạt 李公達, au devant des envahisseurs. L'armée chinoise était commandée par le fils du roi en personne ; elle s'avança jusqu'à la montagne Tam-tùng 三層 où elle prit position ; on voit encore aujourd'hui des traces de ses retranchements. Les Annamites prirent le contact de l'ennemi ; mais le premier engagement ne fut pas heureux et Lý-công-Đạt, vaincu, dûl battre en retraite jusque dans la plaine de Long-dỗ 龍肚, où se trouve aujourd'hui Hanoi ; désespéré, il se suicida. Le roi se trouva, par suite de ces circonstances, dans un grand embarras, car les troupes démoralisées avaient perdu toute confiance dans leurs chefs et ne voulaient plus obéir. Il fit appel dans tout le royaume au patriotisme des hommes de guerre, promettant les plus hautes récompenses à qui sauverait la situation.

A cette époque, dans le village de Phú-dồng, vivait avec sa femme un pauvre homme de plus de soixante ans. Trois ans auparavant il leur était né un enfant qui, depuis cette époque, n'avait jamais parlé et se tenait toujours couché sur le dos, sans pouvoir ni remuer ni s'asseoir. La naissance de cet enfant était due à une intervention miraculeuse : sa mère, en traversant le village de Binh-tâu (aujourd'hui Thị-cầu 市球), avait remarqué sur la terre l'empreinte d'un pied d'une taille extraordinaire ; elle avait mis le pied dans cette empreinte, et avait conçu.

Lorsque le héraut chargé de lire la proclamation du roi arriva dans le village, la mère du jeune enfant l'entendit et s'écria : « Malheur à moi qui ai enfanté un être inutile qui ne sait que boire et manger ; ce n'est pas lui qui sera jamais capable de se mesurer avec les ennemis du royaume. Le roi peut garder sa récompense, elle n'est pas pour nous ; mon fils se contente de téter et de se gaver de bouillie. » Mais il se produisit alors une chose extraordinaire. L'enfant, entendant parler ainsi sa mère, se leva sur son séant et lui dit : « Je vous prie de faire venir ici le héraut. » La mère, devant ce prodige, fut saisie d'une grande frayeur. Elle appela sa voisine ; la voisine aussi fut émerveillée, et conseilla de faire entrer le héraut. Dès qu'il l'aperçut, l'enfant se leva et dit :

« Retourne dire au roi qu'il fasse forger un cheval de fer haut de huit pieds, une massue de fer et un casque de fer. L'enfant qui te parle montera sur le cheval, se coiffera du casque, s'armera de la massue et dispersera les ennemis.

— De quel poids voulez-vous la massue, demanda l'envoyé du roi ?

— De cent livres, répondit l'enfant, et le cheval de mille livres. »

Le héraut s'empressa de retourner vers le roi, à qui il rendit compte de ces faits extraordinaires. « Le Ciel, dit le roi, manifeste son intention de nous sauver de la ruine. » Il commanda à son surintendant général de faire forger le cheval, la massue et l'armure, et de faire remettre le tout à l'enfant, qui fut d'abord mécontent parce que le cheval de fer n'avait pas d'entrailles, et exigea qu'on lui en forgeât. On fit ce qu'il désirait ; on introduisit des entrailles de fer dans le ventre du cheval, et on porta le tout dans le village de Phù-dồng.

Quand la mère vit arriver toutes ces choses, elle eut peur pour son fils et le lui dit. Celui-ci répondit en riant : « Ne prenez pour l'instant d'autre souci que de me faire préparer à manger et à boire ; il me faut prendre beaucoup de forces pour commencer la campagne. »

Quand l'enfant commença à manger, il prit à vue d'œil un développement excessif ; sa mère ne parvenant pas à le rassasier, on dut avoir recours aux voisins, et tout le village apporta du riz et du vin pour ce repas extraordinaire qui dura deux jours. Après ce temps, l'enfant devenu un géant revêtit l'armure, monta le cheval de fer et se mit en marche.

Le roi avait ordonné à son neuvième fils, nommé Long-Son 龍山, et à son dixième fils, nommé Uy-Son 威山, de l'accompagner. L'armée annamite formait trois corps de troupes, chacun de trente mille hommes ; le guerrier miraculeux était en tête, et son cheval de fer fendait l'espace comme s'il eût eu des ailes. Tout le monde était enthousiasmé de ce prodige et les volontaires accouraient de tous côtés. On vit deux frères de la famille Nguyễn 阮, du hameau de Nghiêm-xá 嚴舍 abandonner leurs buffles dans la rizière et, armés du fer de leur charrue, suivre les soldats.

On atteignit l'ennemi à la montagne Trâu 邾 (entre Bắc-ninh et Đáp-cầu 答株), où les avant-postes étaient fortement retranchés, et le combat s'engagea immédiatement. Le choc fut terrible, mais décisif ; quatre généraux chinois furent tués et leurs soldats, dispersés, furent poursuivis à une grande distance. Au fort de la mêlée, le guerrier miraculeux ayant brisé sa massue de fer, arracha quelque part une touffe de bambous et s'en servit pour achever la déroute des ennemis. Ceux d'entre les Chinois qui ne furent pas tués, affolés par la peur, rendirent leurs armes ; vingt-quatre des principaux officiers, s'étant engagés à ne plus servir contre le Văn-lãng, furent remis en liberté. Le fils de l'Empereur de Chine, trouvé parmi les morts, fut inhumé au pied de la montagne ; son tombeau existe encore.

Après la victoire, le guerrier miraculeux, remontant sur son cheval de fer, prit la route de Kim-anh 金英, et la suivit jusqu'à la montagne de Vĩ-ninh 武寧. Arrivé là, il jeta la touffe de bambous dont il s'était servi dans la bataille, quitta ses vêtements de fer, gravit la montagne et s'éleva au ciel. Le cheval de fer se rendit tout seul au village de Dũng-vi 勇爲.

Aujourd'hui encore on trouve sur le sommet de la montagne la marque d'un pied imprimé dans le roc : c'est le pied du guerrier qui laissa ce vestige

lorsqu'il quitta la terre. A l'endroit où le cheval s'arrêta, qui est aujourd'hui le village de Phù-ninh 扶寧, on construisit un temple qui fut doté par le roi d'un domaine de dix *mẫu* de rizières. On construisit également un temple dans le village natal du libérateur du royaume, et on érigea sur l'emplacement de sa maison une stèle de pierre portant ces mots en chinois : « Ici, autrefois, était la demeure du roi céleste *Đông* 童. » Le roi affecta le revenu de cent *mẫu* de rizières à l'entretien de ces deux monuments. Enfin, quinze cents ans plus tard, l'an 1020, le roi Lí, qui était originaire des environs, voulut aussi honorer le grand Génie national. Il lui éleva deux temples, l'un dans son village natal de Phù-đồng, auprès de la maison commune, et l'autre sur le versant de la montagne Vù-ninh, ou Vê-lĩnh, près de phủ du Tùr-son 慈山. On plaça dans ce dernier la statue du héros; elle y est encore.

En commémoration de ces événements, qui sont contemporains de la guerre du Péloponèse, les Annamites célèbrent chaque année, le 8^e jour du 4^e mois, dans les temples du Génie et principalement dans celui de Phù-đồng, qui est son village natal, des fêtes auxquelles on donne le plus d'éclat possible. Au cours de ces fêtes, on rappelle par des groupes allégoriques le fait historique d'il y a deux mille trois cents ans.

Le temple du Génie, dans le village de Phù-đồng, se compose de trois grandes nefs transversales et parallèles. Celle du fond sert de sanctuaire au Génie; elle est constamment fermée et inaccessible. Un gardien veille dans l'obscurité du lieu sacré; il lui est interdit, sous les peines les plus terribles, de laisser qui que ce soit pénétrer dans le sanctuaire ou de révéler au dehors ce qu'il contient. Dans les deux autres nefs se trouvent les autels et les accessoires religieux. Comme dans tous les temples annamites contemporains de la dynastie des Lí, de massives colonnes de bois soutiennent l'énorme toiture surbaissée, aux angles hardiment relevés, à la crête ornée de dragons couverts d'écailles de porcelaine bleue. Au centre, et traversant les deux nefs antérieures, une voie pavée de plaques grossières de marbre noir, dont les rugosités sont polies par le pied des pieuses générations, conduit jusqu'au seuil du sanctuaire. Un portique monumental à trois entrées et à pavillon donne accès dans le temple. Ce portique fut, il y a quelques années, complètement reconstruit par le kinh-luoc du Tonkin; une stèle commémorative consacre le souvenir de cette restauration. De chaque côté du portique, à l'intérieur, on remarque deux lions héraldiques en pierre, et à l'extérieur, deux rampes de pierre figurant, comme dans les autres temples et édifices royaux, un dragon à cinq griffes. La facture de ces pièces sculptées est des plus grossières; celle du lion notamment est tout à fait barbare. En avant et au centre de la porte principale du portique, une torue de pierre émerge du sol.

Des députations de tous les villages du canton viennent faire des offrandes au Génie. Il nous a été rarement donné d'assister à une cérémonie plus imposante, à une manifestation plus solennelle et plus recueillie. Ils sont bien là

cent notables, jeunes et vieux, tous correctement vêtus de la robe bleue à longues manches, coiffés du bonnet noir et chaussés de bottes de velours aux épaisses semelles blanches. Les gradués civils et militaires portent sur la poitrine et le dos de leur robe le carré de broderie distinctif de leur rang. Parmi ces notables, les uns sont alignés sur les côtés du temple, en avant de la foule silencieuse massée dans les profondeurs et contenue par une barrière ; les autres, chefs de village, servants rituels ou maîtres des cérémonies, sont placés à des endroits déterminés, entre les colonnes du centre, devant les autels, immobiles, la tablette d'ivoire à la main. De temps en temps, avec un geste large des deux bras dans les manches flottantes, l'un d'entre eux psalmodie une invocation à laquelle répondent des coups de gong lentement espacés, ponctuant les phrases d'une musique de violons et de petits pipeaux de bambou d'une douceur incroyable, d'une harmonie inattendue.

Des tables sont chargées d'offrandes : j'en ai compté vingt-quatre et, sur chacune d'elles, quinze sortes de mets en de petites coupes de porcelaine. La fumée capiteuse de l'encens s'échappe d'innombrables bâtonnets et du couvercle ajouré de gros encensoirs de bronze, suspendus aux colonnes. Un chant modulé comme une plainte se fait entendre au fond de la nef ; il dit les titres honorifiques et posthumes conférés au Génie libérateur du royaume par de longues dynasties de rois. Puis un vieillard s'avance à pas lentement cadencés ; il porte, dans ses mains réunies et élevées par un geste hiératique, une coupe à libations. Tel le prêtre catholique à l'élévation, la tête baissée, le visage comme hypnotisé par l'extase, il s'avance suivi de ses deux acolytes et se dirige vers une des portes latérales du sanctuaire impénétrable, devant laquelle il s'agenouille. Le silence est profond ; la musique va *decrescendo* ; elle est à peine perceptible. Tout à coup on entend un roulement sourd et on voit la double porte du sanctuaire s'entr'ouvrir. Elle découvre un plan de noires ténèbres d'où émerge progressivement, comme une apparition d'outre-tombe, un étrange personnage. Le front de ce personnage est ceint d'un voile noir qui retombe en arrière et se drape autour du corps ; le bas de la figure disparaît sous un voile jaune qui s'attache derrière la nuque et ne laisse apparaître que les yeux. C'est le prêtre unique, le seul être vivant admis dans l'intimité du Génie guerrier. Il s'approche, s'agenouille sur le seuil de l'asile mystérieux, reçoit sur un plateau de cuivre la coupe à libations, puis, à reculons, rentre dans le noir où il semble se fondre, et disparaît. La double porte se renferme lentement devant les sacrificateurs prosternés. Après un court instant de silence, on entend un coup de cloche sortir de l'intérieur du sanctuaire : il indique que l'offrande est déposée sur l'autel invisible, et les chants et la musique recommencent dans la nef, pendant que chacun regagne sa place pour préparer un nouveau sacrifice.

J'ai dit ce qui frappe tout d'abord l'observateur occidental au milieu de ces pratiques de dévotion purement civile, la majesté du cérémonial, l'attitude inspirée des pratiquants. Certes, jamais messe papale ne fut dite en présence

d'une assistance plus recueillie, avec des auxiliaires, diacres et thuriféraires plus profondément pénétrés de la dignité de leurs fonctions, de la sainteté de l'acte qui s'accomplit. Ce n'est pas une mince surprise que de constater à quel point la face banale du paysan tonkinois, si inexpressive, si bestiale même parfois, quand on la considère courbée sur le dur labeur de la rizière, se transfigure sous l'impression de l'idée religieuse jusqu'à s'empreindre d'un véritable caractère de haute dignité sacerdotale; combien son geste timide s'élargit, combien son attitude tout entière, ordinairement humble et effacée, grandit et s'ennoblit dans l'exercice de ce culte purement laïque, fait de reconnaissance patriotique et de crainte superstitieuse.

Le taoïsme, qui ne perd jamais ses droits ici, introduit tout à coup une note particulière : c'est la cérémonie de l'hommage du tigre. Le tigre, personnification du mal et de l'ennemi, vient faire acte de soumission dans le temple et adorer le Génie guerrier; escorté par vingt individus travestis, qui chantent et frappent en cadence des claquettes de bois dur, le personnage qui représente le tigre, vêtu d'un justaucorps de toile peinte et porteur d'une tête de carton, s'avance et se livre, devant l'autel, à des séries interminables de danses et de prosternations. Un des assistants, armé d'un fusil de bois, fait le simulacre de le tuer; le tigre roule par terre, mais il se relève aussitôt et recommence ses pas et ses gestes, accompagné par les chants et les claquettes de ses vingt compagnons. Nous avons pu faire recueillir les paroles de la chanson du tigre :

- « Montez au sommet du Gao, pour proclamer la fête du village !
- « Combien dans l'année y a-t-il de printemps ?
- « Combien dans un jour y a-t-il d'heures *dân* 寅 ?
- « Où donc peut-on voir une fête comparable ?
- « Nous devons au Génie le nécessaire et le superflu,
- « Tout ce qui donne de l'éclat à notre fête ;
- « Nous lui devons nos riches bonnets de cérémonie ;
- « Nous lui devons les brillants ornements de nos autels ;
- « Nous lui devons les grands vases pour l'eau du sacrifice,
- « Et jusqu'à l'argent de nos plaisirs.
- « La foule arrive de tous les points de l'horizon ;
- « Elle se presse sous le portique d'honneur et sous les portes latérales,
- « Pour entendre le gong, voir flotter les étendarts,
- « Et chacun a revêtu ses habits les plus beaux.
- « Dans le pavillon de l'étang chantent les comédiens ;
- « Autour de l'étang courent les jeunes gens travestis ;
- « Les cavaliers et les piétons se pressent devant le temple.
- « Qui n'a pas de cheval est monté sur son buffle.
- « Chacun pour venir abandonne son village,
- « Et les chiens seuls gardent les maisons ».

Ensuite ont lieu les scènes historiques, le simulacre du combat, le cortège des vaincus défilant devant le temple du vainqueur. Cent jeunes gens, vêtus à l'antique, représentent les guerriers annamites ; leur costume, aussi rudimentaire que possible, ne manque pas cependant d'un certain caractère : il se compose d'un gros bourrelet noir fixé autour du ventre et d'une ceinture étroite, passée entre les cuisses, et qui retombe par devant à la manière d'un pagne ; le reste du corps est complètement nu, sauf une écharpe rose qui recouvre l'épaule droite et dont les extrémités, nouées sur le flanc gauche, retombent élégamment sur la hanche, en compagnie d'un petit sac d'étoffe de soie, en forme de croissant, orné de longs effilés de soie et rappelant, moins la fourrure, le sac des highlanders. La tête est coiffée d'un casque noir dont la partie postérieure se termine par un petit couvre-nuque d'étoffe. On peut voir de très vieilles statues de guerriers ainsi costumés dans le temple funéraire des rois de la dynastie des Lí, à Đình-bảng 亭榜, près le phù de Tù-son 慈山.

Les généraux chinois sont représentés par vingt-quatre jeunes filles, — vierges, m'affirme mon guide. Je ne me charge pas d'expliquer pour quel motif les Annamites actuels représentent ainsi les généraux chinois de l'antiquité. Ces fillettes (plusieurs n'ont pas dix ans) sont parées de riches robes de soie de couleurs éclatantes, couvertes de bijoux d'or, de colliers, de boutons d'oreilles ; chaque village des environs présente une jeune fille et pourvoit aux frais de sa toilette. Debout chacune sur une sorte d'autel ou de table à offrandes, condamnées à l'immobilité la plus absolue, ces pauvres filles n'ont dans la fête aucun rôle actif. Séparées les unes des autres par un intervalle de 10 à 15 mètres, entourées des femmes de leur village, elles forment sur la digue, en face du temple et sur une étendue de près de deux kilomètres, un développement de vingt-quatre groupes devant lesquels la procession défile. Quatre autres jeunes filles figurent les quatre généraux chinois qui furent tués dans le combat ; une autre, vêtue d'une robe jaune et coiffée d'un haut bonnet très compliqué, représente le fils de l'Empereur de Chine. Autrefois, des têtes en papier des généraux victimes étaient apportées sur l'autel du Génie ; aujourd'hui, on se contente de présenter les coiffures des personnages figuratifs.

Les cent guerriers exécutent avec le plus grand ensemble et la plus extrême souplesse des exercices variés, défilés et changements de front. Nous n'entrerons pas dans d'autres détails ; nous ne décrirons pas les attitudes archaïques et les mouvements étranges des batteurs de gong et de tambour, ni les attitudes des porte-étendards ; ce serait sortir de notre cadre.

La fête historique est doublée de la fête foraine, avec ses acteurs, ses jeux variés, ses marchands de friandises. Le spectacle auquel nous avons assisté et dont nous avons décrit succinctement les grandes lignes et les parties les plus originales, restera dans notre esprit comme un des plus saisissants qu'il nous ait été donné de voir au Tonkin. Quel est, dans notre vieille Europe, le

peuple qui peut se flatter de célébrer encore l'anniversaire d'un fait héroïque de son histoire, datant de deux mille trois cents ans (1) ?

AN-DƯƠNG-VƯƠNG

Le roi An-Dương 安陽 王 vécut au III^e siècle avant notre ère. Il fonda, sur le territoire qui plus tard devait être le Tonkin, un Etat qu'il appela Âu-lạc 甌 貉, et qui n'eut qu'une durée éphémère (255-207). La capitale qu'il construisit était ceinte de remparts en spirale : de là son nom de Cổ-loa-thành 古 螺 城, Ville du vieux coquillage (?) Nous avons en 1891-1892, reconnu et étudié les vestiges de cette ville antique, et nous renvoyons le lecteur au mémoire que nous avons écrit à ce sujet (2).

LÍ-ÔNG-TRỌNG

Lí-ông-Trọng 李 翁 仲 était un géant annamite qui vivait au III^e siècle avant notre ère, à l'époque de la formation de l'éphémère royaume de Âu-lạc et de la construction de la légendaire ville en spirale. Il était originaire de huyện de Từ-liêm 慈 廉, et vivait dans son village, qui est devenu le village de Kê-trèm, plus connu des Français de Hanoi sous le nom de « Village des quatre colonnes ».

(1) Nous avons publié une première fois le récit de la fête de Phù-tổng, qu'on appelle encore la fête de Giông, dans le n° 1, t. XXVIII, de la *Revue de l'Histoire des Religions* (juillet-août 1893).

(2) *Etude historique et archéologique sur Cổ-Loa*. « Nouvelles Archives des Missions Scientifiques et Littéraires », t. III, 1892.

L'entretien du temple funéraire du roi An-Dương et des monuments historiques des environs est, depuis plus de deux mille ans, confié à certaines familles du pays, dont les membres sont ainsi institués prêtres de ce culte spécial. Les habitants du pays sont tenus de respecter la forme primitive des emplacements archéologiques et ne peuvent les cultiver ; ils sont, en échange, dispensés de la corvée et de certains impôts.

Le temple-palais a vraiment grand air dans sa vétusté ; il couronne un haut tumulus, qui constitue le centre et l'amorce de la spirale des remparts. Un portique monumental se dresse au pied, devant une pièce d'eau circulaire qui rappelle aussi un souvenir historique. L'histoire de ce roi, de ses malheurs, de la ruine de sa capitale par Triêu-Đà 趙 陀, généralissime chinois qui fonda la ville de Canton et devint roi de l'Annam, tout cela, intimement lié à de curieuses légendes, constitue l'aurore des temps historiques de l'Annam. An-Dương a de nombreux sanctuaires au Tonkin, il en a un aussi sur la côte d'Annam, dans le port de Bích 碧, huyện de Đông-thành 東 城, où il se noya après la perte de son royaume. — Sa fille Mị-Châu 媚 珠, cause involontaire des malheurs des siens et victime de son père qui l'égorgea avant de se suicider, a également des sanctuaires ; son tombeau existe encore à Cổ-Loa, auprès du palais.

Le roi An-dưong fit présent du géant à l'Empereur de Chine, qui le fit instruire dans l'art militaire, lui confia un commandement et l'envoya sur la frontière mongole pour tenir en respect les Huns (Hiong-nou), dont les hordes menaçaient constamment l'empire. La ville qu'il fut chargé de défendre existe encore : c'est Lin-tao, près de Kong-tch'ang 鞏昌, dans le Kan-sou 甘肅. Il réussit à merveille et devint la terreur des barbares ; l'Empereur, satisfait, lui fit épouser une de ses filles et lui donna un fief auquel il attacha un titre de noblesse.

Quand le géant devint vieux, il fut pris d'un invincible désir de revoir le Fleuve Rouge et son village ; l'Empereur le lui permit, mais, dès que les Huns le virent s'éloigner, ils reprirent l'offensive, et des émissaires furent envoyés à Li-ông-Trọng pour le faire revenir au plus vite. Hélas ! celui-ci avait revu le Fleuve Rouge ; il avait respiré l'air natal, retrouvé sa famille ; il refusa de retourner en Chine. L'Empereur, qui craignait les barbares de l'Ouest et comptait sur son géant pour les repousser, somma le roi de Văn-lang de lui livrer Li-ông-Trọng, pieds et poings liés. Celui-ci essaya bien de se faire passer pour mort, mais quand il vit que son stratagème était inutile, ne voulant plus quitter son pays, le pauvre géant se suicida.

L'Empereur de Chine se repentit de sa rigueur ; il pleura son gendre et lui rendit des honneurs posthumes. Il fit fondre sa statue en bronze et la plaça sur la frontière. Cette statue, de dimensions colossales, était creuse et pouvait contenir trente hommes. On y entretint une petite garnison de soldats chargés d'entrechoquer leurs armes et de pousser des clameurs. Les Huns, croyant la statue animée, n'osèrent jamais s'en approcher.

Huit cents ans plus tard, un des gouverneurs chinois de l'Annam fit rechercher le village et l'emplacement de la maison de Li-ông-Trọng, et y fit élever un temple. C'est celui dit « des Quatre Colonnes », que l'on aperçoit sur la rive droite du Fleuve Rouge, entre Hanoi et Son-tây.

Cao-biên 高駢, autre Chinois qui, au ix^e siècle, gouverna l'Annam, fit sculpter la statue du guerrier et la plaça dans ce temple. Détruite par les Táy-son 西山 à la fin du dernier siècle, elle fut remplacée, en 1888, par une autre statue de dimensions énormes, et on plaça à côté celle de la femme du géant, la fille de l'Empereur de Chine.

TRUNG-TRẮC ET TRUNG-NHỊ

Après une période de domination chinoise de 149 ans, de 111 avant J. C. à 38 de notre ère, un soulèvement populaire chassa l'étranger de l'Annam. Ce fut une femme, Trung-Trắc 徵側, qui se mit à la tête du mouvement. Son mari, Thi-Sách 詩索, ayant été sans motifs massacré par Tô-Định 蘇定, gouverneur chinois d'un caractère odieusement cruel. Elle dépouilla les habits de son sexe, revêtit une cuirasse, et s'en alla partout prêchant la révolte. Sa sœur

cadette, Trung-Nhị 徵貳, s'était jointe à elle; elles parvinrent à lever une véritable armée, composée de bandes incohérentes, mais animées du même ardent désir de chasser les Chinois. Les Annamites se ruèrent à l'assaut des places fortes, rompirent les digues pour inonder les camps, pillèrent les convois d'approvisionnements, massacrèrent les détachements isolés. Ils livrèrent soixante-cinq fois le combat et furent toujours vainqueurs. Les Chinois durent repasser la frontière et les Annamites, transportés d'enthousiasme, proclamèrent Trung-Trắc Reine de l'Annam.

Elle établit sa capitale dans une partie de la province actuelle de Sơn-tây qu'il est fort difficile aujourd'hui de déterminer. On l'appelait Ô-Duyên 烏鳶. Elle réorganisa les pouvoirs publics et paraît avoir administré le pays avec sagesse; mais son règne fut de courte durée.

Trois ans après ces événements, les Chinois revinrent en nombre et ressaisirent leur proie. Ils étaient commandés par le célèbre général Mã-Viện 馬援; ce fut une guerre d'embuscades et d'escarmouches qui commença à Lạng-sơn 諒山, dura plus d'un an avec des engagements presque quotidiens et ne se termina qu'au ruisseau de Cầm-khê 禁溪, non loin du village actuel de Dương-tây, près de Sơn-tây, par une bataille décisive, où les deux sœurs, montées sur des éléphants, combattirent avec acharnement et trouvèrent la mort.

Elles furent divinisées, et un premier temple fut élevé à leur culte au point de naissance du Đáy sur le Fleuve Rouge, non loin de Trung-hà. Plus tard, ce temple ayant été emporté par une crue du fleuve, on le reconstruisit à Hương-viên, un des faubourgs de Hanoi.

Les statues des deux sœurs, de dimensions plus que naturelles, sont érigées dans le sanctuaire; les personnages sont représentés à genoux, les deux mains levées vers le ciel. Trung Trắc est vêtue de la robe royale de soie jaune, et sa sœur d'une robe de soie rouge.

Dans l'inscription d'une stèle en pierre élevée dans le temple à la mémoire des deux sœurs, on trouve une divergence d'opinion quant à la mort des héroïnes: c'est le reflet d'une croyance populaire qui veut que, désespérées, croyant tout perdu, elles aient fui le champ de bataille pour se précipiter dans le fleuve. Nous avons ailleurs traduit cette inscription (1).

CAO-BIÊN

L'an 862 de notre ère, les montagnards confédérés du Yun-nan 雲南, dont le pays s'appelait Nam-chiêu (Nan-tchao) 南詔, s'emparèrent de la capitale de l'Annam, qui était Giao-châu 交州, non loin du Fleuve Rouge. La Chine,

(1) Cf. *Les pagodes de Hanoi*, pp. 37-38.

protectrice de l'Annam, envoya sur le champ une armée, sous les ordres d'un délégué impérial, nommé Cao-Biến (Kao-P'ien) 高駢, qui, dès qu'il eut chassé les envahisseurs Nam-chiêu, se proclama roi d'Annam et construisit sur l'emplacement de Giao-châu la ville de Đại-la 大羅.

Cao-Biến a laissé dans le pays d'impérissables souvenirs; il fut élevé au rang des Génies protecteurs du royaume et est un des quatre patrons de Hanoi.

Le temple qui lui est consacré dans la capitale est connu sous le nom de temple de Bạch-mã 白馬; il se trouve dans la rue des Pavillons noirs. Une stèle dédicatoire, érigée dans ce temple, nous donne sur le Génie du lieu tous les renseignements désirables. J'en ai donné ailleurs la traduction (1).

Cao-Biến était magicien, et à ce titre il est resté un des Génies spéciaux des sorciers annamites; on lui doit plusieurs livres de géomancie, entre autres un traité général des influences de la terre et de l'eau dans le Tonkin, au point de vue du choix des sépultures. Ce traité n'a jamais été imprimé, mais il s'est perpétué à l'état manuscrit, et on peut encore s'en procurer des exemplaires. Il construisit, d'après les données géomantiques, la ville de Đại-la, et aujourd'hui, après mille ans écoulés, on retrouve dans les terrassements, les canaux et les tumulis de l'emplacement de l'antique cité, les lignes sinueuses et fortunées du *dragon couché* et du *tigre assis* des formules géomantiques.

BÔ-CÁI-ĐẠI-VƯƠNG

Bô-Cái-Đại-Vương 布蓋大王 était un général annamite, du nom de Phùng-Hưng 馮興, né au village de Trinh-quang 呈光, du huyện de Vĩnh-thuận 永順, à l'époque Đại-lịch (Ta-li) 大歷, sous la dynastie chinoise des Đường 唐 (T'ang). Il s'insurgea contre les Chinois qui gouvernaient l'Annam et les chassa du Giao-châu 交州. Il régna pendant 11 ans. Elevé après sa mort au rang de Génie, on lui construisit des temples sur plusieurs points du royaume et dans la capitale. On lui fait des sacrifices dans les temps de calamité publique, invasion, rebellion, etc.

ĐỊCH THANH

Địch Thanh 狄清 était un général chinois qui, en 1048, sous le règne de Lí Thái-Tôn 李太宗, vint combattre un chef rebelle, Nùng-chi-Cao 儂智高, qui s'était taillé un petit royaume tant aux dépens de la Chine que de l'Annam. Ce royaume s'appelait Đại-nam 大南, et son roi avait pris les titres de période de Cảnh-thụy 景瑞 et de Nguyên-khải 元啓. Les troupes annamites envoyées d'abord contre lui avaient été défaites. C'est alors que

Địch Thanh offrit de reprendre la campagne avec ses troupes chinoises. Il arriva en présence de l'ennemi à la porte de Côn-lôn 崑崙 ; mais au lieu de livrer le combat, il feignit d'établir un camp. Les adversaires, au bout de quelques jours, trompés par les allures pacifiques de leurs voisins, se relâchèrent de leur surveillance, tant et si bien que Địch Thanh put les surprendre une nuit et les tailler en pièces ; il en fit un carnage horrible, trancha la tête à deux mille soldats et à 150 officiers.

Nùng-chí-Cao fit incendier la ville de Ung-châu 雍州, dont il avait fait sa capitale, et se réfugia dans le royaume de Nam-Chiêu 南照 à Đại-li 大李 (Ta-li-fou).

Les Annamites en firent un Génie et lui érigèrent un temple dans le village de Bạch-mai 白梅, sous les murs de Hanoi, près de la pagode bouddhique de Liễu-khai 遼開 où est enterré un prince Trịnh 鄭.

SẨM-CÔNG

Sảm-Công 岑公 est le nom d'un général envoyé par l'Empereur de Chine pour aider Lê Chiêu-Thông 黎昭統 à combattre les rebelles Tày-Son 西山, qui s'étaient, à la fin du XVIII^e siècle, emparés de l'Annam. Il servait sous les ordres de Tồn Sĩ-Nghị (Soun Sseu-Yu) 孫士毅, vice-roi des deux Kouang 廣. Il fut tué sous les murs de Hanoi, dans une grande bataille qui se livra sur la route de Mỹ-đức 美德, dans la plaine de Đông-đa 棟多, où se trouve aujourd'hui le village dit du Kinh-lược. Les nombreux tumuli qui s'élèvent dans cette plaine, marquent, dit-on, les sépultures des victimes de cette bataille. Sảm-Công fut nommé Génie Protecteur du Royaume, et un temple lui fut élevé dans la rue des Voiles, à Hanoi.

HUNG-ĐẠO ET PHẠM-NHAN

Ces deux personnages, Hưng-Đạo 興道 et Phạm-Nhan 范顔 appartiennent à l'histoire de l'invasion du Tonkin par les hordes de Khouilaï, en 1285, sous la règne de Trần-Nhơn-Tôn 陳仁宗, 3^e roi de la dynastie des Lí. L'armée d'invasion, composée de Mongols et commandée par Ô-mã-nhi 烏馬兒 (Omar), arriva jusque dans la province de Hải-dương 海陽 et fut complètement anéantie par les Annamites. Ô-mã-nhi et plusieurs de ses lieutenants, tombés au pouvoir des vainqueurs, furent rendus à l'Empereur de Chine ; mais ceux qui conduisaient le Général en chef, obéissant à des ordres secrets, le tuèrent en route et mirent cette mort sur le compte d'un accident.

Ce point d'histoire est diversement interprété par le peuple annamite ; les circonstances de la mort d'Ô-mã-nhi et des généraux tartares sont quelque

peu dénaturées, ainsi qu'on le verra par une des nombreuses légendes de l'invasion, que nous donnons ici.

Un marchand chinois de Canton, voyageant au Tonkin, épousa une femme annamite au village de Yên-bái 安沛, du huyện de Đông-tiểu 東潮, dans la province de Hải-dương 海陽. Il en eut un fils qu'il appela Bá-linh. Ce jeune métis, très intelligent, manifesta de bonne heure beaucoup de goût pour la sorcellerie, et faisait volontiers sa société de tous les gens versés dans cette science. Le père, craignant de le voir quelque jour se livrer à des pratiques nuisibles aux gens et de nature à lui attirer de la part du roi d'Annam un mandat d'expulsion, l'envoya en Chine, pour y faire des études régulières, et lui donna à cette occasion un nom nouveau : il l'appela Phạm-Nhan 范顔.

Le jeune étudiant obtint de nombreux et rapides succès, et parvint au grade de licencié. Il n'avait pas, cependant, renoncé à la sorcellerie, et s'exerçait volontiers à exorciser les diables et à guérir les malades. Il guérit en particulier le fils de l'Empereur de Chine, qui était atteint d'une maladie grave, rebelle à tous les traitements. Il eut, dès lors, ses entrées au palais ; mais il en abusa pour débaucher une des femmes du sérail. Il fut découvert et incarcéré ; le roi exigeait qu'il fût mis à mort. Il allait en effet être supplicié, lorsque se présenta soudain une circonstance qui lui sauva la vie. On préparait une invasion du Tonkin et il fallait trouver des guides pour diriger l'armée dans les passes montagneuses des frontières. Phạm-Nhan, qui était Tonkinois de naissance, fit offrir ses services, qui furent acceptés, et revint dans sa patrie, comme officier chinois guidant Ô-mã-nhi et son armée tartare. Le sort des armes leur fut contraire ; défaits par les Annamites commandés par Hưng-Đạo 興道, les Tartares battirent en retraite, laissant aux mains de leurs ennemis le Général Ô-mã-nhi et son guide Phạm-Nhan. Ils furent décapités, avec d'autres prisonniers, au village même de Yên-bái, patrie du traître métis, et leurs têtes furent jetées dans le fleuve Thanh-lương 清涼.

A quelque distance de là, deux pêcheurs, ramenant leurs filets sur la rive, en retirèrent deux têtes humaines ; ils se mirent soudain en prières et promirent à ces deux têtes de leur donner une sépulture décente, si elles leur procuraient beaucoup de poissons. La pêche de cette journée fut en effet miraculeuse, et, tout joyeux, les pauvres gens tinrent leur promesse et inhumèrent les têtes. Bien plus, ils élevèrent un tombeau sur la sépulture, et les âmes de Phạm-Nhan et d'Ô-mã-nhi reconnaissantes s'attachèrent à ces pauvres pêcheurs, les protégèrent et les aidèrent à tel point qu'ils s'enrichirent rapidement, et épousèrent des femmes fort au-dessus de leur condition.

Dans tous les pays environnants, le bruit de ces miracles se répandit vite. On éleva un temple aux deux têtes coupées, et elles furent dès lors l'objet d'un culte.

Ce culte se trouve naturellement en antagonisme avec le culte de Hưng-Đạo 興道, le général annamite qui vainquit et tua Ô-mã-nhi et Phạm-Nhan, et

fut, pour ce fait, placé au rang des Génies. Les dévots de Hung-Đạo considèrent Phàm-Nhan comme un Génie malfaisant, et de fait il se plaît souvent à tourmenter les femmes. Voici pourquoi. Au moment d'être décapité, Phàm-Nhan ayant demandé à Hung-Đạo de lui faire donner un dernier repas, celui-ci lui fit servir sur un plateau de linges maculés de sang menstruel. Le supplicié jura de se venger, et c'est pourquoi le Génie Phàm-Nhan paraît prendre un malin plaisir à troubler la régularité des fonctions périodiques chez les femmes annamites. Lorsqu'elles sont ainsi frappées par Phàm-Nhan, elles s'empressent de recourir à l'intervention toujours efficace de Hung-Đạo, son adversaire. A cet effet, elles vont ou, lorsqu'elles ne peuvent le faire elles-mêmes, envoient leur mari porter une natte neuve à la pagode du saint Génie pour remplacer la vieille natte de l'autel que l'on rapporte à la maison, et sur laquelle se couchent les malades. Au bout d'une heure, la guérison survient. On obtient le même résultat en mélangeant au breuvage de la patiente de la cendre des bâtonnets d'encens qui se sont consumés sur l'autel de Hung-Đạo.

Phàm Nhan eut, comme Génie, sa période de splendeur; il atteignit jadis au 1^{er} rang. Mais aujourd'hui il a bien perdu de son prestige, et les fâcheuses habitudes qu'il a prises contre les dames ont fait de lui un sujet d'horreur. Nous ajouterons à cela qu'il voulut un jour molester le roi lui-même et empêcher la barque royale de passer devant son temple, qui se trouve sur la berge du fleuve. Irrité, le roi fit pointer un canon et envoya un boulet dans le temple du trop peu respectueux Génie, lequel s'empressa de laisser passer le souverain. De retour à la capitale, le roi fit paraître un édit par lequel il dégradait le Génie Phàm-Nhan de tous ses titres et dignités, et le reléguait au rang des Génies les plus inférieurs. Il ne s'est pas relevé de cette déchéance.

Hung-Đạo, le général vainqueur d'Ô-mã-nhi, bénéficia de l'abaissement de son rival. Son culte est un des plus répandus au Tonkin. Un temple lui est spécialement consacré à Hanoi, sur la route dite du Grand-Bouddha. Il a ses prêtres, son rituel, ses fidèles. Non seulement on l'adore, mais encore on adore et on invoque l'esprit de sa mère, de ses deux fils, de ses deux filles, de son gendre et des deux généraux qu'il avait sous ses ordres dans la campagne contre les Chinois. Il nous a semblé intéressant de donner ici des extraits de ce rituel spécial dont les prières ne manquent pas de grandeur; on pourra prendre ce culte comme type de tous ceux qui, en pays annamite, s'adressent à des personnages divinisés.

Invocation à Quyên-Thanh 鶻青 et à Đại-Hoàng 袋黃, les deux filles du Génie Hung-Đạo

« A votre naissance, annoncée par des phénomènes miraculeux, deux dragons descendant du Ciel vinrent se placer de chaque côté de votre mère; et, quand vous naquîtes, tout le monde fut émerveillé de votre beauté et de votre grâce.

« L'une de vous fut épousée par le roi, qui, sous son inspiration, gouverna avec la plus grande sagesse. L'autre fut distinguée par le grand gén'ral Phạm-ngũ-Lão 范五老, et tels furent les exemples donnés par vos vertus aux femmes annamites, qu'après votre mort vous fûtes l'une et l'autre placées au rang des Génies et que le peuple vous éleva des autels.

« Vos esprits, libres des liens de la terre, planent dans les airs, portés par des aigles au-dessus des nuages, par delà les fleuves et les montagnes. Votre pouvoir est immense, et particulièrement efficace contre les fantômes Càn-sát 乾殺, Ma-Vương 魔王 et Hoa-Ba 花婆.

« Que notre voix parvienne jusqu'à vous ! Nous vous offrons des présents : daignez descendre sur cet autel, pour écouter nos prières, nous délivrer des embûches des démons et nous faire obtenir la santé et la tranquillité !

« Nous avons placé sur l'autel des fleurs et des fruits en l'honneur du saint Génie Hưng-Đạo, votre père, et de peur que cet autel ne conserve quelque souillure des usages antérieurs, nous plongeons dans l'eau de l'offrande une branche de figuier, et nous aspergeons dans les quatre directions, afin de purifier tout à l'entour ce qu'il pourrait y avoir d'immonde. »

(Suit une formule sanscrite.)



Invocation au saint Génie Hưng-Đạo

« Vous avez été l'homme le plus capable et le plus dévoué de votre temps. Egalement habile dans les affaires civiles et dans les affaires militaires, vous avez été choisi par le roi pour repousser l'invasion des armées chinoises de la dynastie Yuan 元.

« Vos troupes de terre ont vaincu l'ennemi dans la forêt de Vạn-kiệp 萬劫. Vos marins ont vaincu l'ennemi sur le fleuve Lục-dầu 六頭. Vous vous êtes emparé de ses approvisionnements au poste de Vân-dôn 雲屯. Vous avez incendié sa flotte dans le fleuve Bạch-dăng 白藤. Vous avez tué les généraux Tào-Đô 曹都 et Phấn-Áp 粉邑, ainsi qu'un grand nombre de soldats, et vous avez fait prisonniers les généraux Thóat-Hoan 脫驩 et Ô-mã-nhi 烏馬兒. Grâce à vous, le royaume a été sauvé.

« Le roi Nhơn-Tôn 仁尊 a récompensé vos hauts faits par les titres de Maître suprême, Protecteur éminent, comte du Royaume.

« Vos obsèques eurent lieu au village de Vạn-kiệp 萬劫, avec une solennité extraordinaire, et vous fûtes placé, par le roi, au rang des plus hauts Génies. Nous vous prions aujourd'hui d'écouter notre voix, et, porté par le nuage, par l'aigle ou par le dragon, de descendre du haut du Ciel sur cet autel, où nous avons placé des fruits et où brûle l'encens en votre honneur, et en témoignage de notre piété. »

Invocation à la mère du saint Génie

« O mère du saint Génie Hưng-Đạo, noble descendante de la famille Trần 陳, écoutez notre prière ! Vous fûtes, dit-on, la plus belle femme de votre siècle ; vos yeux avaient l'éclat des yeux du phénix, vos cils et vos sourcils étaient longs et soyeux comme le cocon du ver-à-soie, votre peau avait la blancheur de la neige, tout votre corps la finesse et la pureté de la perle.

« Vous fûtes mariée à 16 ans au prince An-Sinh 安生, frère du roi Thái-Tôn 太宗, de la dynastie Trần 陳 ; le ciel vous donna dans un songe l'avis de votre maternité, qui vous remplit de joie.

« Quand votre fils vint à la lumière, un parfum délicieux se répandit dans la maison et persista jusqu'au lendemain.

« C'est grâce à vos éminentes vertus, c'est grâce à vos enseignements, à vos saints exemples, que Hưng-Đạo, dès l'âge de 20 ans, put développer d'assez grandes qualités civiles et militaires pour aider le roi dans les affaires de l'Etat, et qu'il vainquit les armées chinoises sur le territoire de l'Annam.

« Vous avez, par votre exemple, exercé sur les femmes de votre temps une salutaire influence dont les heureuses conséquences se sont reversées sur les générations suivantes.

« Que notre voix parvienne jusqu'à vous ! Nous avons dressé cet autel en votre honneur ; daignez descendre du Ciel, portée par le nuage, pour recevoir nos présents et exaucer nos prières ! »

*Invocation à Hưng-Nhượng 興讓 et Hưng-Vũ 興武,
les deux fils du saint Génie Hưng-Đạo*

« Savants, braves et fidèles au roi, instruits dans l'art de la guerre par votre père, vous avez surpassé en bravoure tous les autres capitaines, et personne n'a jamais égalé votre habileté dans le combat au sabre ni votre adresse dans le tir à l'arc. Quand l'Empereur mongol jeta ses armées sur l'Annam, vous fûtes les meilleurs auxiliaires de votre père dans la résistance. Vous avez vaincu les Chinois d'abord au pays de Trưng-khuyêt 象闕, puis au fleuve Bộ-dầu 步頭. Vous avez tué Hoảng-Hóa 弘化 au village de Binh-dội 平隊. Vous avez pris Ô-mã-nhi au fleuve Bạch-dăng 白藤. Vous avez livré le combat de Vạn-kiệp 萬劫, vaincu et poursuivi Thóat-Hoan 脫驩 ; vous avez combattu à Bền-Vải 浚擺, vaincu et poursuivi Phán-Ap ; et ces deux généraux ne tardèrent pas à tomber entre vos mains. L'armée chinoise fut exterminée, les rares survivants repassèrent en désordre la frontière, pour ne plus revenir.

« Le roi reconnaissant vous a conféré des dignités, et après votre mort vous avez été élevé au rang des Génies. Nous avons élevé cet autel à votre culte, nous vous offrons des fleurs et de l'encens, daignez descendre jusqu'à nous par le vent ou par le nuage pour accepter nos présents et exaucer nos prières ».

*Invocation à Phạm-ngũ-Lão 范五老, gendre du
saint Génie Hưng-Đạo (1)*

« Vous avez été à la fois un savant et un homme de guerre. Vous n'aviez que 20 ans quand le grand Hưng-Đạo vous accorda sa fille en mariage, et que nous le suivîtes dans des combats glorieux contre les Chinois. Vous avez vaincu au pays de Bình-na 平那 ; vous avez incendié la flotte ennemie au fleuve Bạch-dăng, et plus tard, quand vous conduisîtes les troupes du roi au Champa et au royaume des dix-mille Eléphants, les rois de ces deux pays vinrent devant vous s'humilier et se soumettre.

« Le roi Trần vous récompensa par des titres et des dignités. Ses successeurs éprouvèrent également les bienfaits de votre fidélité et de votre valeur, car vous vécûtes assez longtemps pour servir successivement trois rois. L'Etat vous doit sa prospérité ; le peuple vous doit sa tranquillité. Vous avez été promu à la qualité de Génie, et nous élevons un autel sur lequel nous déposons des fleurs et de l'encens en votre honneur.

« Daignez descendre sur le nuage jusqu'à nous, pour accepter nos présents et exaucer nos prières » !

*Invocation aux deux généraux Yết-Kiêu 歇驕 et Dã-Tượng 野象,
lieutenants de Hưng-Đạo*

« Ecoutez notre prière, ô vous, vaillants généraux qui suivîtes le glorieux Hưng-Đạo dans toutes les batailles ! Vous avez commandé les troupes de mer ; vous avez vaincu à Bền-vải ; vous avez vaincu au fleuve de Lục-dầu 六頭 ; Vous étiez avec Hưng-Đạo au combat de Vạn-kiệp ; les ennemis que vous avez tués ou pris sont innombrables. Les Chinois n'ont plus osé depuis reprendre l'offensive.

« Les rois vous ont placés au nombre des Génies ; daignez descendre du Ciel sur cet autel, pour recevoir nos offrandes et nos prières ! »

*Invocation aux cinq tigres ; le tigre bleu, le tigre jaune, le tigre rouge,
le tigre blanc, le tigre noir.*

« Vous êtes nés dans la profondeur des forêts ; votre corps est long de 7 thước ; vous êtes les rois des animaux. Quand la nuit est obscure, vos yeux

(1) Phạm-ngũ-Lão est devenu le patron de son village natal, Phù-Ung 扶擁, du huyện de Đường-Hào 塘壕, phủ de Thượng-Hồng 上洪, province de Hải-Dương 海陽. Il a également un temple à Hanoi, dans le quartier dit Chân-Cầm 真琴, près de la Mission.

brillent comme des étoiles. Votre rugissement produit la tempête. Votre force est sans égale, et vous entendez distinctement tout ce qui se passe au loin.

« Quand vous traversez la forêt, tous les autres animaux s'agenouillent devant vous. Il est arrivé souvent que votre âme, venant animer un corps humain, conduisait les armées au combat, secourait le royaume et délivrait le peuple, ou bien que vous assistiez Huyền-Đàn 玄壇 dans ses luttes contre les démons.

« Nous vous prions de descendre sur cet autel, afin d'y recevoir nos présents et nos prières.

« Oum, gia la ma soa ha. »

Prière d'exorcisme

« C'est au nom du saint Génie Hưng-Đạo que j'ordonne aux chefs de l'armée occulte de conduire leurs bataillons chez le diable, de cerner sa demeure, de tendre des filets dans l'espace afin de l'empêcher de fuir. Que Tién-Phong 前鋒, armé d'un drapeau bleu, se tienne à l'Est ; que Kim-Tân 金燼, avec un drapeau blanc, se tienne à l'Est ; que Hỏa-Xa 火車, avec un drapeau rouge, se tienne au Sud ; que Hắc-Hổ 黑虎, tenant un drapeau noir, garde le Nord, et que Thông-Tướng 統將, tenant un drapeau jaune, se place au centre ! Emparez-vous du diable et amenez-le sur cet autel ! »

Quand l'officiant se place devant l'autel, on doit chanter :

« Où sont vos généraux ? Voici le *đồng* 童, venez le voir ! Que le saint Génie ordonne à Hoảng-Phúc 弘福, qui garde sa tête, de l'agiter sur ses épaules ; Tào-Ban 曹班 gardera les deux épaules, Đỗ-Quyên 杜權 la poitrine, Đỗ-Đổng 杜童 le dos ; le côté gauche sera gardé par des soldats armés de fusils, le côté droit par des soldats armés d'arcs.

« Le diable va prendre possession du *đồng*, et les esprits du *đồng* vont l'abandonner pour un instant. Que les chefs de l'armée occulte consultent le Dieu de la terre pour connaître la retraite du diable et qu'ils le saisissent et l'amènent ! Qu'ils le frappent, pour le contraindre à parler par la bouche du *đồng*, pour le contraindre à nous dire son nom, à nous révéler le lieu de sa retraite, à signer un pacte en apposant au bas la longueur de sa griffe, afin qu'il ne nuise plus jamais à personne ! Puis nous le pousserons dehors, et nous prions le Saint Génie de permettre au *đồng* de reprendre ses esprits. »

Invocation à Hưng-Đạo contre Phạm-Nhan

« Le saint Génie Hưng-Đạo est né à Nam-Định 南定. Il fut l'un des plus fidèles serviteurs du roi Anh-Tòn 英宗. Il s'empara du général chinois

Phạm-Nhan, lui coupa la tête et la suspendit sur le bord du fleuve, au débarcadère de Quan 官.

« Phạm-Nhan, le général chinois, était autrefois un puissant magicien, qui parvint, à l'aide de maléfices, à séduire une des femmes de l'Empereur de Chine. Condamné à mort, il obtint sa grâce en promettant de conduire les armées impériales en Annam, et de s'emparer du pays. Mais il rencontra Hưng-Đạo sur le fleuve Bạch-Đằng, et ses 80.000 soldats furent vaincus et dispersés. Lui-même, tombé entre les mains du vainqueur, fut tué, et son corps coupé en trois morceaux. La tête fut suspendue au bout d'une lance, la moitié du corps précipitée dans le fleuve, et l'autre moitié abandonnée sur la route pour servir de pâture aux chiens.

« Le général vainqueur est devenu un puissant Génie, tandis que Phạm-Nhan, le vaincu, est devenu un diable méchant qui s'ingénie sans cesse à nuire aux Annamites.

« C'est lui qui a troublé tel village.....(*ou bien*) qui a déterminé telle maladie chez.....(*ici on énumère les griefs*). Aussi nous prions le saint Génie Hưng-Đạo, ses deux fils et son gendre, qui tous ont combattu avec lui sur le Bạch-Đằng, de recommencer la guerre contre le diable Phạm-Nhan, de le contraindre à pénétrer dans le corps du đồng, afin que nous puissions le punir.

« Les trois âmes et les sept esprits vitaux du đồng vont abandonner son corps et laisser la place au diable! »

Ainsi qu'on vient de le voir, ce culte est très en dehors des cérémonies taoïques ordinaires et surtout des cérémonies bouddhiques. Les exorcismes, l'intermédiaire du đồng, le rapprochent des pratiques de la sorcellerie pure, telle qu'elle est pratiquée au Tonkin.

Les épisodes de la guerre des Tartares, que nous avons sommairement reproduits un peu plus haut, dans ce qu'ils ont de commun avec les personnages dont nous nous occupons ici, ont été recueillis dans les traditions locales du théâtre même de l'invasion. Les Annales en parlent autrement et très longuement, car il s'agit d'une des périodes les plus dramatiques de l'histoire annamite. C'était l'époque où florissait dans toute sa gloire l'immense Empire d'Asie fondé par Tchengis-Khan, qui s'étendait de la Mer Jaune à la Mer Caspienne. Khoubilai-Khan, petit-fils de Tchengis, régnait à Péking, qu'il venait de fonder. Tous les rois de l'Asie reçurent un jour l'ordre de se rendre à la cour de l'Empereur afin d'y assister, comme vassaux, à l'audience du Fils du Ciel; Trần-Nhân (ou Nhơn)-Tôn 陳仁宗, qui régnait en Annam, s'y fit représenter, mais refusa d'y paraître en personne.

Khoubilai, autrement dit de son nom chinois Yuan-T'ai-Tsou 元太祖, ne lui pardonna pas ce manque de déférence et jura de le détrôner. Il lança sur l'Annam ses hordes de Mongols. A deux reprises, sous le même règne, le pays fut envahi par les gens du Nord, mais après des combats héroïques, la force

resta du côté des Annamites et les troupes tartares furent rejetées au-delà de la frontière.

Voici dans quels termes l'historien Trưong-Vĩnh-Kỷ 張永記 raconte, dans son *Cours d'histoire annamite* (1), la seconde invasion, qui eut lieu sous le commandement du prince mongol Thóat-Hoan, et dans laquelle Ô-Mã-nhi trouva la mort :

« Cependant Trán-Nhàn-Tôn avait appris les nouveaux préparatifs de l'Empereur et se disposait à supporter une nouvelle guerre, bien que l'expédition parût abandonnée cette fois. Il ne se trompait pas : au commencement de 1286, une nouvelle armée mongole, commandée par Thóat-Hoan, envahissait le royaume par terre, tandis qu'une flotte ennemie chargée de vivres et de provisions de guerre pénétrait dans le golfe du Tonkin, conduite par l'amiral tartare Trưong-Vĩn-Hổ 張文虎. Les Annamites eurent d'abord quelques succès sur terre et sur mer. Les ennemis furent repoussés devant Linh-Kinh, place-forte de la frontière, et leur flotte fut battue dans la baie de Đa-Mỗ 多某 ; ils subirent de grandes pertes dans ces deux affaires. Mais ayant rassemblé leurs forces de terre en une seule masse, ils pénétrèrent dans le royaume et arrivèrent par une marche rapide aux abords de la capitale. Ils formèrent leur camp et s'établirent pour attendre la flotte de secours qui devait opérer sa jonction avec l'armée expéditionnaire et la ravitailler de vivres et de munitions. Le roi et son père se retirèrent vers le Sud par la mer, escortés de Quốc-Tuần 國俊, et laissèrent au général Khánh-Dư 慶餘 le soin d'arrêter la marche de l'ennemi.

« Khánh-Dư, qui avait renforcé son corps d'armée par de nouvelles recrues, et qui l'avait rompu aux choses de la guerre, attaque, mais d'abord sans succès, l'ennemi dans ses retranchements.

« Divisant alors ses forces en deux, il laisse un corps d'armée chargé de surveiller l'ennemi, tandis que son second corps, par une heureuse manœuvre, tourne l'armée tartare et va se porter sur le passage de la flotte impériale.

« La flotte remontait le cours du fleuve sans méfiance ; aussitôt qu'elle apparut, une attaque décisive l'arrêta, elle fut battue et mise en fuite. D'immenses captures d'armes, des provisions de toutes sortes restèrent aux mains des vainqueurs, ainsi qu'un nombre considérable de prisonniers que le roi fit mettre en liberté pour qu'ils allassent dire aux ennemis la force de ses armées.

« Cependant, Quốc-Tuần, ayant appris la victoire de Khánh-Dư, pensa que les Tartares, qui avaient épuisé tous leurs approvisionnements, ne tarderaient pas de battre en retraite vers la mer avec leur flotte. Il fit donc avancer ses troupes sur le théâtre de la guerre et disposa vers le bas du fleuve Bạch-Đáng un

(1) Saigon, 1875.

barrage qu'il déguisa habilement sous les herbes, puis il rangea son armée en bataille et attendit l'ennemi.

« La situation des Tartares-Mongols était en effet devenue critique. A bout de provisions, leur flotte battue, ils prirent le seul parti possible, celui de se retirer en suivant le fleuve. L'armée rejoignit donc la flotte qui fut chargée d'ouvrir la marche sous le commandement de Ô-Mã-Nhi et Phàn-Tiếp 樊楫. Mais Quộc-Tuân attaqua cette avant-garde navale à la marée montante, puis feignit de battre en retraite vers le haut du fleuve. La flotte, trompée par ce stratagème, remonta à sa poursuite ; Quộc-Tuân continua à reculer jusqu'au moment où la marée se remit à descendre.

« Alors, par un revirement soudain, il poussa ses troupes en avant et chargea l'ennemi qui fut à son tour emporté par la marée et vint se briser sur ce barrage qui l'attendait et qu'il n'avait point vu.

« La flotte tartare y périt. L'armée qui vint à son secours fut détruite ; on fit des ennemis un carnage affreux, et les eaux du fleuve coulèrent mêlées aux flots du sang tartare.

« Les généraux ennemis Ô-Mã-Nhi 烏馬兒, Phàn-Tiếp 樊楫, Tịch-Lệ 昔戾, Ki-Ngọc 基玉, furent faits prisonniers. Seul, le prince Thoát-Hoan parvint à s'échapper à travers les champs, perdant dans sa déroute plus de la moitié de son monde.

« Le roi revint alors en triomphe dans la capitale. Il accorda une amnistie générale dont fut exclu le seul traître Trần-ích-Tắc 陳益稷, qu'on raya du nombre de la famille royale ; et, pour calmer les craintes de ceux qui avaient pu se compromettre avec l'ennemi, il fit jeter publiquement au feu un coffre plein des correspondances entretenues avec les Tartares ».

CHIÊU-ỨNG-ĐẠI-VƯƠNG 昭應大王

Chiêu et Ứng étaient deux époux qui vivaient sous Lí-Nhơn-Tôn 李仁宗, vers 1073. •

A cette époque un cours d'eau, qui n'existe plus aujourd'hui, venait se jeter dans le Tô-Lịch 蘇歷, au village de Yên-Thái 安泰, qu'on appelle maintenant le village du Papier, juste en face de l'angle du rempart de Đại-La-Thành 大羅城. Une crue subite ayant amené à cet endroit une énorme quantité d'eau, le rempart était compromis et la ville sur le point d'être engloutie, lorsqu'on vit apparaître deux vieillards, l'homme et la femme, lesquels, après s'être mis en prière, se précipitèrent dans les flots.

Ce sacrifice volontaire apaisa le Génie des eaux et la ville fut sauvée. Le temple qu'on construisit aux deux vieillards et dans lequel ils sont toujours l'objet d'un culte pieux existe encore au village du Papier. •

La rivière, qu'on appelait le Sông Thiên-Phủ 淹天符, et qui était, comme le Tô-Lích, une dérivation du Fleuve Rouge, a été comblée. Il n'en reste plus trace aujourd'hui.

LE TEMPLE DE CEUX QUI ONT BRULÉ DE FIDÉLITÉ

Sous les murs de Hanoi, dans la plaine qui s'étend de chaque côté de la route de Mĩ-Đức 美德, s'élèvent çà et là des tumulus, dont quelques-uns atteignent une certaine élévation. On appelle cette région Đông-Đa 塚多, c'est-à-dire « les nombreux monticules ». Si l'on en croit les traditions locales, ces monticules auraient été élevés sur des ossuaires, à la suite des batailles sanglantes dont cette plaine a été si souvent le théâtre. L'un des plus élevés passe pour recouvrir les ossements des victimes du combat que soutinrent, à la fin du XVIII^e siècle dernier, les troupes annamites aidées des troupes chinoises contre les révoltés Tây-Son 西山, et dans lequel ces derniers eurent l'avantage. Un temple fut élevé au milieu du champ de bataille à la mémoire des victimes annamites et chinoises, et un second fut consacré dans la ville même de Hanoi à la gloire du général chinois Sâm-Công 岑公, qui, tué dans ce combat, fut élevé par la suite à la qualité de Génie Protecteur du Royaume.

Le tumulus dit « des Chinois » est, depuis 1890, surmonté d'un monument qu'on appelle le Temple de ceux qui ont brûlé de Fidélité, *Trung-liệt-tử* 忠烈祠. Ce monument fut élevé par S. E. Hoàng-cao-Khải 黃高啟, kinh-lực 經畧 du Tonkin, à la mémoire de quatre fonctionnaires annamites, qui, au cours de nos opérations militaires dans le pays, se donnèrent volontairement la mort pour se punir de n'avoir pu défendre contre les étrangers les villes dont l'Empereur leur avait confié la garde.

Le premier de ces héros se nomme Trương-dăng-Quê 張登桂. Il était délégué royal au Quảng-yên 廣安 et fut tué pendant le sac de cette citadelle par un pirate annamite nommé Quận-Tê 郡齊, en *nhâm-luât* 壬戌 1862).

Le second, Đoàn-Thọ 段壽, était commandant supérieur à Lạng-son 諒山. Ayant laissé surprendre cette ville par des Chinois, il tenta une sortie désespérée, à la tête de quelques soldats, et se fit tuer.

Le troisième est le maréchal Nguyễn-thái-Bảo 阮太保, plus connu des Français, dont il fut l'implacable ennemi, sous le nom de Nguyễn-tri-Phương 阮知方; ce fut lui qui, par ses provocations, contraignit Francis Garnier à s'emparer de la citadelle de Hanoi le 19 novembre 1873. Blessé à la cuisse au cours du combat, il se laissa d'abord panser par nos chirurgiens, mais lorsqu'il se trouva seul, il arracha l'appareil de sa blessure et se laissa mourir de faim.

Le quatrième, Hoàng-Diệu 黃耀, était tòng-dộc de Hanoi lors de la deuxième expédition française. Il défendit la ville contre Henri Rivière le 25 avril 1882, et se tua, lorsqu'il la vit tomber aux mains des Français. On le trouva pendu aux branches d'un des grands arbres qui couronnent le haut tumulus appelé Tam-Son 三山, près de la porte Nord de la citadelle.

Le souvenir de sa résistance et de son dévouement est perpétué dans un poème dont les Annamites chantent tout bas les strophes ; en voici la traduction, que nous avons publiée dans nos *Chants et Traditions populaires des Annamites* (1).

La mort héroïque de Hoàng-Diệu

C'est un souffle d'air pur qui a formé les corps ;
Et tout ce qui existe au ciel et sur la terre,
Le soleil, les étoiles, les montagnes, les fleuves,
Les hommes et les choses, tout a la même origine.
Dans les temps de malheur le héros se révèle ;
Que le sort des combats lui soit ou non propice,
La gloire lui survit, elle est impérissable.
Le plus fidèle serviteur du royaume
Fut l'illustre tòng-dộc de Hanoi et Ninh-binh,
Qui pendant plus de trois années eut à résoudre
Les questions politiques les plus délicates.
Il avait autrefois combattu les Français,
Et, bien qu'en apparence il fut devenu leur ami,
Il n'avait qu'un désir, recommencer la lutte.
Le 8^e jour du 3^e mois de l'année.nhâm-ngọ 壬午 (1882),
Sur le déclin de l'heure thìn 辰
Il prit ses dispositions de combat.
Cent soldats aguerris et mille mercenaires
Se placèrent à sa voix sur les murs de la ville ;
Et pour stimuler le courage de tous,
Il fit distribuer des tasses de vin de riz.
Les mandarins civils et les officiers rassemblés
Jurent de lui obéir et de défendre la citadelle ;
Lui les exhorte, et sa voix se fait encore entendre,
Que déjà le canon gronde sur le Fleuve.
Les mandarins aussitôt entrent en fureur

(1) Paris, E. Leroux. 1890.

Et regardent s'avancer cette bande de chiens et de chèvres (1)
De quatre côtés le feu des fusils éclate.
Il faut mettre en fuite les âmes de ces diables blancs.
Beaucoup d'entre eux tombent sous nos coups,
Et les habitants de la ville applaudissent à ce spectacle.
Nos officiers et nos soldats sont pleins d'ardeur,
Et résistent vaillamment aux portes de l'Est et du Nord.
« Allons, courage, et maudits soient les Français !
« Qu'ils soient exterminés jusqu'au dernier ».
Hélas ! nos imprécations sont vaines !
Notre vaillance devait nous assurer la victoire,
Mais la ruse des ennemis les fait triompher de nous.
Ils lancent des projectiles sur la poudrière qui s'enflamme,
Et le porte-étendard, épouvanté, prend la fuite.
Officiers et soldats courent en désordre de tous côtés
En voyant les diables étrangers escalader les murailles.
Qui se montra alors fort et courageux ?
Qui se précipita pour ranimer l'ardeur des soldats ?
Qui garda seul son serment de fidélité ?
Qui se souvint qu'il avait juré sur sa tête
De défendre la citadelle du roi ?
O douloureuse tempête ! ô pluie froide et triste
Qui vint abattre les cœurs et désespérer les âmes !
Ciel haut, mer large, terre épaisse,
Et vous, montagne Nùng et fleuve Nhĩ,
Vous fûtes témoins de son héroïque sacrifice !
O jour néfaste ! ô souvenir douloureux !
Est-il quelqu'un qui vous évoque sans frémir ?
On cherchait partout le héros vaincu ;
On le trouva pendu aux branches d'un arbre.
Son corps fut recueilli et chacun donna son obole
Pour l'inhumer pieusement dans la maison d'école.
Depuis l'année rêu jusqu'à ce jour,
A peine s'est-il écoulé dix ans,
Et notre ville a été prise deux fois.
La citadelle est dévastée, les fleurs ont disparu,
Le trésor est vide, les mandarins sont dispersés.
Pendant cette longue période de malheurs,

(1) Allusion à ce passage d'une proclamation de Tỵ-Dức disant que « les Français aboient comme des chiens, mais se sauvent comme des chèvres ».

Combien a-t-on compté de serviteurs fidèles ?
Combien, parmi les hauts fonctionnaires,
Ont donné leur vie pour le roi ?
Deux seulement, le premier c'est Nguyễn-tri-Phương ;
Le second, c'est le Gouverneur Hoàng-Diệu.
Quant à tous les autres officiers et fonctionnaires,
Ceux-là, qui, dans le temps de calme et de paix publique,
Revêtus de somptueux uniformes et d'habits de cour,
N'avaient eu d'autre souci que d'opprimer le peuple
Et d'assouvir leur soif de richesses et d'honneurs,
Nous les avons vus à l'heure du danger,
Les yeux troubles et les pieds tremblants.
Tels le commandant en chef Lê-Trinh 黎楨
Et ses officiers supérieurs, qui, au fort du combat,
Donnèrent aux soldats l'exemple de la fuite.
Que n'ont-ils pas mérité pour avoir préféré
La vie honteuse à la mort héroïque ?
Et vous, tuấn-phủ Bình-Chi, vieillard lâche,
Est-il pour vous assez de mépris ?
Malgré vos cinquante ans, malgré les bienfaits sans nombre
Que vous aviez reçus du roi,
Malgré votre serment de combattre jusqu'à la mort,
Vous futes le premier à fuir !
Pourquoi donc êtes-vous revenu parmi nous ?
Que faites-vous ici ? Qu'espérez-vous encore ?
Attendez-vous l'heure de la revanche ?
Voulez-vous de nouveau combattre les Français ?
Qui vous retient ici ? Est-ce la vue des jolies filles
Ou votre affection pour votre vieille mère ?
Souvent, depuis ce jour, le remords troublant votre cœur,
Vous avez résolu de vous laisser mourir de faim ;
Mais votre gourmandise n'a jamais pu résister
À la vue d'aliments savoureux.
Comment le contact des hommes fidèles
Ne vous fait-il pas mourir de honte ?
Et cet autre chef de la justice, nommé Bá,
Grand mandarin et prince de sang royal,
Comment put-il voir la ville de ses ancêtres,
La vieille cité de Thăng-Long, tomber aux mains des étrangers ?
Et le quan-bô, âgé de 70 ans,
Qu'attendait-il du peu qui lui restait à vivre,
Pour le soustraire aussi lâchement au devoir

Et fuir du fleuve Rouge aux forêts du Tân-Viên ?
Quant aux petits fonctionnaires infidèles,
Le nombre en est incalculable ;

Mais le souvenir de leur honte restera dans l'histoire.

On a souvent nié le patriotisme des Annamites ; on les a représentés comme des êtres passifs pour lesquels le sentiment national n'est qu'un vain mot. Rien ne serait plus dangereux que de laisser s'accréditer une semblable erreur. L'histoire de l'Annam fourmille de glorieux exemples, où le patriotisme des individus s'élève jusqu'à l'héroïsme. Patients et soumis, aimant la paix comme tous les peuples agriculteurs, ils ont eu à diverses époques des réveils terribles. A côté de paisibles philosophes et de sages législateurs, les Annamites ont produit de véritables héros, auxquels ils ont élevé des temples, dont ils ont gravé les exploits sur des stèles de marbre, et qu'ils proposent constamment comme exemples dans leurs discours et dans leurs écrits.

Voici la traduction de la stèle dédicatoire du temple de ceux qui ont brûlé de fidélité.

« L'homme qui naît, entre le ciel et la terre, n'apprécie rien tant que la vie, ne craint rien tant que la mort.

« Cependant, quand on place le devoir avant toute chose, la vie est-elle ce qu'il faut aimer, la mort n'est-elle pas ce dont on doit le moins se soucier ? et ne convient-il pas d'apprécier seulement ce qui est important et de savoir sacrifier sa vie à son devoir ?

« L'homme qui craint de s'exposer et que la peur de la souffrance effraye, comment pourrait-il être assuré de toujours faire son devoir ? Mais celui qui sacrifie volontairement sa vie à son devoir est vraiment un homme, ainsi que les héros suivants qui se tuèrent par patriotisme :

« Le délégué impérial Trương, à Quảng-Yên ;

« Le commandant supérieur Đoàn à Lạng-Son ;

« Nguyễn-thái-Bảo et Hoàng-Diệu à Hanoi.

« Notre Empereur magnanime aime les fidèles serviteurs. Par son ordre on a élevé des temples à ceux qui sont morts pour la patrie ; on a honoré leurs descendants, afin d'exciter l'émulation des générations futures.

« Investis de la confiance du Souverain, ces hauts mandarins avaient reçu la mission de défendre leur pays contre l'invasion des ennemis. Ils déployèrent toute leur science, toute leur énergie, mais hélas ! sans succès ; ils furent vaincus. Honteux, dans leur amour pour l'Empereur, de ne pouvoir plus consacrer à leur pays qu'une vie tachée par la défaite, désespérés d'avoir failli malgré eux à leur serment, ils se tuèrent.

« Parmi ces quatre martyrs de la fidélité, l'un se fit tuer avec son fils, comme Ta-Diêm de la dynastie des Tân 晉 (Tsin). L'autre, abandonné par ses troupes, tint seul contre les ennemis et fut tué comme Trương-Tuân 張巡, de la dynastie des Đường (T'ang). Un autre se laissa mourir comme le Nguyễn 嚴

des temps antiques, et le dernier s'est étranglé comme Trjèu-Đô-Độc 趙都督. Tous les quatre sont morts dans l'espace de vingt années seulement, depuis l'année *nhâm-tuât* (1862) jusqu'à l'année *nhâm-ngọ* (1882). La mort a pour chacun d'eux été différente, mais la noble cause qui l'a provoquée a été la même.

« Leur courage nous rafraîchit comme la rosée de l'automne ; leur héroïsme nous éclaire et nous enflamme comme l'ardent soleil ; leur gloire s'étendra sur les dix mille siècles de l'avenir. De tels hommes sont rares.

« Pendant l'année *quí-vị* (1883), Nguyễn-hữu-Độ 阮有度, gouverneur de Hanoi, natif du village de Tông-khê, fit élever à leur mémoire un temple provisoire au village Văn-Tâm, attendant des temps plus calmes pour l'érection d'un temple définitif. Ce fut lui qui lui donna le nom de Temple de ceux qui ont brûlé de fidélité.

« Au printemps de cette présente année, après avoir pris conseil des hauts mandarins, nous avons pensé que le temps était venu de déplacer le temple et de l'installer définitivement dans un endroit convenable. Nous avons choisi pour cela le territoire du village de Nam-dông 南同, qui réunit toutes les conditions favorables. La grande plaine est limitée au Nord par la rivière Tô-lịch, au Sud par le fleuve Nhĩ ; au milieu de la citadelle s'élèvent les collines sacrées Nùng 濃 et Tam 三 ; au dehors des murs se dressent celles de Trùng 象 et de Bút 筆. Hélas ! depuis les guerres, combien ces lieux sont changés ! Les monticules sacrés jadis boisés ont été dépouillés de leurs arbres, mutilés, couverts de constructions ou bien creusés, aplanis, dispersés pour le passage des routes ou le comblement des étangs ! Il ne nous reste plus que le monticule de Đông-Đa qui n'ait pas été bouleversé.

« C'est le Ciel qui l'a préservé, afin de nous permettre d'y élever un temple au culte des quatre héros.

« Ce monticule est, nous dit l'histoire, l'ossuaire des soldats chinois de Sâm-Công 岑公, qui se firent tuer ici-même avec leur chef, en combattant pour nous. Un temple perpétue le souvenir de leur héroïsme.

« Les hauts dignitaires qui sacrifièrent leur vie pour le pays sont un exemple permanent d'abnégation dans l'accomplissement du devoir, une exhortation constante au réveil du patriotisme.

« Nous avons érigé le temple au sommet de la colline. Du plus loin qu'il l'aperçoit, le voyageur s'informe et l'histoire des héros qui y sont honorés lui dit ce que valent, dans la considération des hommes, le respect des lois, la fidélité à l'Empereur, le dévouement au devoir et au pays.

« L'année *canh-dân* du règne de Thành-Thái (1890), Hoàng-cao-Khải, délégué impérial, etc. etc. ; Trần-lưu-Huệ 陳劉惠, kinh-lược p. i. etc. etc. ; respectueusement, ont composé et offert cette inscription. »

Les officiers tués dans les combats, sont honorés dans des temples spéciaux, qu'on appelle Trung-liệt-tử 忠烈祠, ou Temples de fidélité et de bravoure. Il existe un de ces temples au village de Yên-Thái 安泰 (Kê-Burì)

auprès de Hanoi. Il date du XI^e siècle et fut placé sous l'invocation du Génie Đông-Cổ 東鼓 par le roi Thái-Tôn (Phật-Mã, 佛瑪, de la dynastie des Lí, 1020-1054) qui lui attribua, au cours d'une campagne, le salut de son trône. On le connaît sous le nom de « Temple du serment », parce que jusqu'à la fin de la dynastie, les fonctionnaires promus devaient s'y rendre pour prononcer la formule du serment de fidélité.

La cérémonie du serment donnait lieu à une grande solennité. On immolait trois animaux, un buffle, un bouc et un porc, et le nouveau promu devait boire une tasse du sang des victimes, en disant: « Que le fils ingrat, que le fonctionnaire infidèle soient sur le champ exterminés! »

Cette coutume de boire du sang en proférant la formule du serment existe encore (*uông-máu-ăn-thể*), mais on la pratique seulement dans les prestations de serment officielles et cérémonieuses.

Les veuves qui ont gardé la fidélité à la mémoire de leur époux, les saintes filles qui ont vécu dans un pieux célibat, ont été parfois honorées après leur mort et on rencontre ça et là de petites constructions élevées à leur mémoire; on les appelle *Tiêt-liệt-từ* 節烈祠 ou « Temples pour celles qui ont brûlé de chasteté ». Il en existait un autrefois à Hanoi sous les grands arbres de la route du village des papetiers, auprès du Grand-Bouddha. Il fut détruit pour la construction de maisons européennes. Un autre se voit encore à Ninh-binh 寧平, auprès du cimetière français; un troisième au village Thúi-ai 翠靄 du huyện de Thanh-tri 靑池; il en existe d'autres encore, très certainement, mais ils sont extrêmement rares.

LES GÉNIES OU PATRONS DES CORPORATIONS ET DES VILLAGES

Chaque village possède un patron ou génie tutélaire, sous la protection et l'invocation duquel il est placé. Presque toujours, c'est un personnage originaire du pays même, un enfant du village, qui a rendu un service public, inventé ou développé une industrie, qui s'est illustré ou simplement fait remarquer à son époque et dont le village est fier.

Son temple est la maison commune (đình 亭), à moins que l'importance du génie et l'état des finances de la localité ne motive ou permette l'érection d'un temple spécial (đền 殿), auquel cas il a exactement la forme de ceux que nous avons décrits pour le culte des précédents génies.

La maison commune est un grand édifice rectangulaire composé, en largeur et en profondeur, d'un certain nombre de travées formées par des colonnes de bois, parfois colossales, supportant une charpente massive et ingénieusement compliquée, presque toujours sculptée. La partie centrale, de plain pied, est réservée aux tables à offrandes et à l'autel, et les parties latérales, surélevées d'un mètre parfois, sont pourvues d'un faux plancher et de balustrades. —

Elles servent aux assemblées des notables ; c'est là qu'on discute les affaires de la commune, qu'on se rassemble les jours de fête pour deviser sur les événements, sur la récolte. Les anciens et les notables se tiennent au centre. Les rangs de préséance ont été réglés par plusieurs decrets, dont le dernier, dû à l'Empereur Tŭ-Đức, date de 1862. Toutefois, en cela comme en tout au Tonkin, l'usage a imposé quelques modifications à la loi. Les jeunes gens qui veulent s'initier aux affaires, apprendre à discuter, à exposer et développer une idée en public, viennent alentour pour écouter les anciens, et se tiennent à distance, silencieux, dans une attitude respectueuse.

Les repas de corporation, les banquets anniversaires, ont lieu dans le dinh, les parties latérales étant toujours réservées aux notables et aux vieillards.

Lorsqu'un étranger s'arrête dans un village, il peut recevoir l'hospitalité dans la maison commune. Pour faire venir le maire ou un notable afin de lui exposer son désir ou l'objet de sa mission, on n'a qu'à faire frapper à tour de bras sur un gros tambour, disposé à cet effet dans le temple même ; les coups s'entendent au loin dans les rizières, et on est sûr de voir, au bout d'un temps quelconque, arriver le notable de service, nous allons dire *de semaine*, qui se met à votre disposition, et vous conduit au maire, si vous le désirez.

Le culte des Génies ou Patrons des villages et des corporations est un culte purement civil, il n'y a même pas, comme pour les Génies de la première catégorie, de pseudo-clergé ; le soin de ce culte appartient aux notables élus, avec la collaboration du peuple tout entier.

Dans l'énoncé qui va suivre des divers patrons des industries annamites, on trouvera sans doute peu de variété dans la façon dont les métiers furent importés et développés dans le pays. Les Annamites tributaires de la Chine ont dû, par subterfuge, arracher à leurs maîtres le secret des métiers, et se sont ainsi peu à peu soustraits à leur tutelle économique. Comme l'accès du territoire chinois était interdit aux étrangers, ce fut toujours à l'abri d'une ambassade officielle que de hardis observateurs parvinrent à surprendre, parfois au risque de leur liberté ou de leur vie, les procédés de fabrication des Chinois. On verra même qu'à plusieurs reprises des ambassadeurs en personne n'ont pas dédaigné de jouer ce rôle qui, pour être en dehors du haut caractère diplomatique de leur mission, n'en a pas moins rendu de très grands services à leur pays.

LE GÉNIE DE L'INDUSTRIE

Cette image en forme de triptyque que les artisans collent, le premier jour de l'année, sur leur maison, représente Tiên-sur-thán 先師神, le patron de l'Industrie, le Génie protecteur de toutes les professions ; deux jeunes garçons lui font des offrandes, on lit sur des tablettes :

« Sa grande Raison fait naître une richesse qui va toujours croissant ».

« Tiên-sur procure un bonheur qui s'accroît de jour en jour ».

Les deux parties latérales du triptyque représentent le symbole de la longévité, la Grue sur la Tortue.

TÍCH-QUANG 錫光

Ce fut sous la dynastie des Hán orientaux qu'eut lieu contre les Chinois, en Annam, le soulèvement populaire à la tête duquel se trouvaient les deux sœurs Trưng 徵.

Nous avons vu que le motif de ce soulèvement avait pris son origine dans les exactions des gouverneurs que la Chine, depuis 149 ans (111 avant J.-C. à 38 après), imposait à l'Annam.

L'aînée des sœurs Trưng, après avoir expulsé les Chinois, régna sur l'Annam pendant trois ans seulement. Au bout de ce temps les troupes chinoises, sous les ordres du Général Mã Viện 馬援 (Ma yuen), reprirent l'offensive et replacèrent l'Annam sous l'autorité de l'Empire.

Quang-Vũ 光武, qui régnait alors en Chine et qui était un prince d'une grande sagesse, résolut, afin de prévenir de nouveaux soulèvements de la part de ses vassaux du Sud, de leur donner des gouverneurs de choix.

Il envoya Tich-Quang 錫光 comme gouverneur général (太守) de Giao-Châu (1) 交州, qui était la place la plus importante du pays, et il lui donna des instructions précises sur le rôle qu'il devait jouer chez les Annamites.

A son arrivée, Tich-Quang 錫光 se mit à étudier les mœurs du pays qu'il trouva arriérées et barbares. Aucun autre principe d'autorité que celui qui se dégageait de la force brutale n'était reconnu ; le peuple vivait comme un vil bétail, n'ayant aucune conscience de l'autorité du roi, des princes et des fonctionnaires, et de ses obligations sociales ; les devoirs de famille, les relations de convenance entre citoyens, les égards entre époux, rien de tout cela n'existait, les instincts religieux étaient de l'ordre le plus grossier, le peuple ignorait le culte qu'il doit au Ciel et aux Génies, et son rituel religieux était des plus barbares.

Il employa les cinq années de son gouvernement à réformer les mauvaises coutumes des Annamites et à leur inculquer des principes d'ordre et de subordination ; aussi se fit-il aimer du peuple, qui lui a réservé une place dans son panthéon des Génies bienfaiteurs du pays, et ne parle jamais de lui qu'en l'appelant le Grand roi Tich-Quang.

Son œuvre fut complétée plus tard par Sĩ-Nhiệp 士爰.

(1) Giao-Châu était une forteresse destinée à tenir ce pays de Giao-Chi, lequel comprenait les provinces actuelles de Hanoi, Hưng-yên et Nam-dinh.

C'était en même temps le siège administratif de la province et la résidence du Gouverneur militaire chinois. Ses vestiges ont complètement disparu pour faire place à Đại-La 大羅, dont on voit les restes dans la campagne N. O. de Hanoi.

LE PATRON DES CULTIVATEURS DE RIZIÈRES ET LE PATRON DES JEUNES MARIÉS.

L'Empereur chinois Quang Vū (25 après J. C.), en même temps qu'il envoyait Tich-Quang à Giao-Châu, nommait Nhâm-Hiêu 壬 髒 au Gouvernement de Cừu-Chàn 九 真, aujourd'hui Thanh-Hoá 清 化. Ce fonctionnaire inaugura dans sa province la même politique de civilisation que son collègue de Giao-Châu ; le peuple annamite ne connaissait que la pêche et la chasse et n'avait guère d'autres ressources que celles que lui procuraient ces occupations, et les fruits des arbres qui poussaient çà et là sans culture.

Nhâm-Hiêu lui enseigna la culture du riz telle qu'on la pratiquait en Chine, il fit endiguer le cours des rivières et fit venir de Chine des charrues et des herbes, puis, ayant divisé la terre cultivable autour de chaque village en un certain nombre de fractions, il distribua cette terre aux habitants, selon l'importance des familles, et exigea que chacun défrichât son champ.

En peu d'années l'habitude était prise et le pays avait de grandes ressources assurées.

Ayant observé en même temps que les hommes et les femmes du peuple procédaient au mariage de la façon la plus élémentaire et sans aucune formalité préalable, il institua un cérémonial et une législation du mariage basés sur les coutumes chinoises, et pour débiter avec éclat dans cette nouvelle voie, il donna à toutes les autorités provinciales l'ordre de dresser une liste des hommes de 15 à 50 ans et des filles de 14 à 40 ans qui désiraient se marier et de procéder à leur union selon le nouveau cérémonial. Ceux qui hésitaient à cause de leur pauvreté étaient dotés, et on opéra pour cela une retenue sur la solde de tous les fonctionnaires.

Ces dispositions eurent un succès complet ; trois mille couples s'unirent cette année-là et aucun mariage ne se fit par la suite en dehors du rite établi par Nhâm-Hiêu 壬 髒.

Après la mort de ce gouverneur son fils fut appelé à lui succéder ; il continua les bonnes traditions de son père, mais il fut rappelé par l'Empereur après quatre années d'administration et pourvu d'un emploi plus important en Chine.

La population du Thanh-Hoá 清 化 conserve toujours le souvenir des bienfaits de Nhâm-Hiêu et lui a construit un grand nombre de temples où il est à la fois honoré par les cultivateurs et par les jeunes époux.

LES PATRONS DES ORFÈVRES AU TONKIN

L'an 547 de notre ère, sous le règne de Lý-Nam-Đề 李 南 帝, vivaient au village de Định-Công 定 功 trois frères orphelins, admirablement doués tous trois sous le rapport de l'habileté et de l'intelligence. Le premier

s'appelait Trần-Hoà 陳和, le deuxième Trần-Điện 陳殿, le troisième Trần-Điện 陳田.

Le village de Định-công, qui existe encore, appartient aujourd'hui au huyện de Thanh-tri 靑池 du phủ de Thường-tín 常信, dans la province de Hà-nội.

L'Annam, à cette époque, était troublé et incessamment en proie aux déprédations des montagnards Nam-Chieu 南詔 (1) qui descendaient de la Rivière Noire en pillant et brûlant les villages ; la misère était extrême.

Nos trois jeunes gens, qui possédaient plusieurs champs et des maisons en grand nombre, ne voulurent plus rester dans le pays ; ils vendirent le tout et partirent pour la Chine dans l'espoir d'y apprendre paisiblement quelque profession bien lucrative.

Ils voyagèrent à petites journées, passèrent la frontière et se dirigèrent sur Quê-lâm 桂林 (Kouei-lin, ville du Kouang-si), mais un peu avant d'arriver dans cette ville, comme ils traversaient une forêt, des brigands se jetèrent sur eux et ils s'enfuirent tous trois, chacun de son côté, en abandonnant leurs bagages qui contenaient tout ce qu'ils possédaient.

Le second frère et le plus jeune se rendirent au pays de Tân 晉 où ils se placèrent comme domestiques chez un orfèvre, et l'aîné se rendit au pays de Tuy 隋 où il servit également comme domestique chez un graveur de bijoux d'argent.

Après trois années écoulées, Trần-Hoà 陳和 qui avait appris le métier de ses maîtres, revint en Annam croyant retrouver au village ses deux frères dont il n'avait plus entendu parler, mais on lui dit qu'ils avaient été tués par les bandits.

Il prit le deuil et les pleura amèrement.

Cinq ans après, comme il était assis dans sa maison en songeant tristement au passé, il vit entrer deux individus qu'il reconnut pour ses frères ; plein de joie de se retrouver ainsi, ils se prosternèrent tous trois devant le Ciel pour le remercier de les avoir réunis.

(1) Nam-Chieu ou cinq principautés. Les Nam-Chieu formaient dans le Yun-nan une confédération assez étendue composée de peuplades de race thaï ; leur capitale était Ta-li.

Ils portèrent souvent la guerre dans le delta tonkinois et s'emparèrent même, 200 ans après l'époque où se place notre récit, de la forteresse de Giao-Châu (Hà-nội), où ils entretenaient pendant quelque temps une garnison de 20.000 hommes.

Ils en furent définitivement chassés par un général chinois, Cao-Biến, 高駢, qui se fit ensuite proclamer roi des Annamites.

C'est à Cao-Biến 高駢 que l'on doit la construction du rempart extérieur de Hà-nội. encore debout dans sa plus grande partie.

Puis ils racontèrent leurs aventures et il se trouva que tous les trois avaient appris le métier d'orfèvre; Trần-Hòa, de plus, savait obtenir des dessins en relief sur des bijoux et sur des boîtes d'or et d'argent.

Ils ouvrirent une boutique, prirent pour enseigne Kim-Hoàn 金環 et enseignèrent leur métier à plusieurs habitants du village.

Le roi ayant entendu vanter leur habileté, les appela à la cour et leur fit des commandes importantes.

Après leur mort ils furent considérés comme les patrons de l'orfèvrerie

HÔNG-THÁNH-ĐẠI-VƯƠNG 洪聖大王, PATRON DE LA MAGISTRATURE

C'est le titre honorifique d'un ancien mandarin de la justice, nommé Phạm-Cự-Lượng 范巨倆, qui vivait à Hanoï au ^x^e siècle et qui se distingua de telle sorte dans l'exercice de ses fonctions judiciaires, qu'il fut après sa mort élevé au rang de « *Génie bienfaiteur du royaume* ».

Les Annales rapportent que, sous le règne du premier roi Lý (dynastie postérieure), les prisons de Thăng-long 昇龍, la capitale, renfermaient un grand nombre de prisonniers dont la cause était fort embrouillée; on n'avait pu, depuis longtemps, trouver un juge magistrat capable d'instruire et de juger leur affaire et ils risquaient de rester indéfiniment ainsi quand le roi, après avoir fait des purifications et s'être préparé par le jeûne, offrit un sacrifice aux dieux pour leur demander conseil.

La nuit suivante le roi vit en songe un Génie vêtu de rouge, qui lui dit être envoyé par le Ciel et qu'il désignait Phạm-Cự-Lượng pour juger les causes difficiles des prisonniers de la capitale.

A son réveil, le roi s'informa s'il existait un fonctionnaire de ce nom, et comme on lui répondit affirmativement, il le fit paraître devant lui et le chargea des procès, qui furent jugés très rapidement et avec la plus grande équité.

Le temple de ce magistrat est dans les faubourgs de Hanoï, au village de Lương-sử 良史, près de la pagode de Sinh-tử 生祠.

LE PATRON DES MÉDECINS

L'art de soigner les malades, dans le pays d'Annam, remonte à la seconde moitié du ^x^e siècle de notre ère, et le premier Annamite qui exerça cet art fut un bonze du nom de Tuệ-Tĩnh 慧靜, originaire du village de Văn-thai 文台, du huyèn de Cẩm-giang 錦江, phủ de Bình-giang 平江, province de Hải-dương 海陽.

Pendant sa jeunesse, Tuệ-Tĩnh avait remporté tous les succès possibles auprès des maîtres chinois qu'on lui avait donnés comme professeurs ; les examens publics n'étaient pas encore institués dans le royaume, l'Annam sortait à peine d'une longue série de luttes qui s'étaient terminées à l'avantage de la nation ; le chef de partisans, Đinh-bộ-Lĩnh 丁部領, après avoir réussi à chasser du pays les douze gouverneurs chinois qui tenaient les forteresses, et s'être emparé de Đại-La 大羅 où régnait un semblant de monarchie, s'était proclamé lui-même *roi des dix mille victoires*. Par un sentiment très élevé de patriotisme, ce fondateur de la première dynastie annamite n'avait pas voulu établir le siège de son gouvernement dans la capitale du pays, qui était d'origine chinoise et avait été, pendant de si longs siècles, habitée par les oppresseurs étrangers. Il venait de construire, dans la plaine, une nouvelle capitale où il procédait à l'organisation des pouvoirs publics.

Ayant entendu parler de la haute intelligence de l'étudiant Tuệ-Tĩnh, le roi Đinh, qui cherchait à grouper autour de son trône récent l'élite de la nation annamite lui fit proposer une charge à la cour. Tuệ-Tĩnh, qui aimait avant tout l'étude et la vie calme, voulut savoir d'abord si la monarchie naissante avait quelque chance de durée ; il consulta à cet effet le livre dit *des grands sortilèges* (Thái-ât 太乙), et il y découvrit que le roi Đinh devait à bref délai périr de mort violente et sa dynastie disparaître.

Peu soucieux de se trouver investi de fonctions publiques en présence des graves événements qui se préparaient, il refusa les offres du roi et, de crainte qu'on ne le fit venir par force, il se réfugia dans la pagode de Hồng-Vân 洪雲 qui appartient au phủ de Đa-phúc 多福 de la province de Bắc-ninh, et il s'y fit religieux.

Le roi, en effet, ressentit un violent dépit du refus de Tuệ-Tĩnh, et prétendant qu'aucun de ses sujets n'avait le droit de refuser ses services à l'Etat, il envoya des soldats au village de Văn-thai 文台 avec ordre de ramener à la capitale l'étudiant chargé de chaînes.

Ils ne l'y trouvèrent pas, mais, ayant appris le lieu de sa retraite, ils se dirigèrent vers la pagode de Hồng-vân.

Tuệ-Tĩnh, secrètement averti, parvint à sortir du pays et à passer la frontière sans être remarqué. Il se refugia dans le petit royaume de Lou, patrie de Confucius, qui forme aujourd'hui une partie de la province de Chan-tong, et se fixa dans la pagode de Vạn-phật 萬佛 où il vécut de la vie religieuse.

Un jour, les bonzes furent avisés qu'un personnage de distinction désirait visiter la pagode ; ils sortirent tous pour le recevoir, y compris Tuệ-Tĩnh dont l'aspect particulier frappa le visiteur qui lui dit :

« Vous n'êtes pas un Chinois, à quelle nation appartenez-vous donc ? »

« Je suis, répondit Tuệ-Tĩnh, un proscrit annamite, j'ai dû fuir mon pays pour me soustraire aux persécutions du roi », et il lui raconta son histoire.

Le visiteur, qui se nommait Dương Quảng-thành, était un des plus habiles médecins de la Chine ; en entendant Tuệ-Tĩnh il comprit qu'il avait devant lui un homme d'une intelligence extraordinaire et il lui proposa de lui enseigner la médecine, ce que l'Annamite accepta avec la plus grande joie.

Au bout de dix ans, il était devenu aussi célèbre que son maître, et il n'y avait pas une maladie qu'il ne put guérir ; il songea à revenir en Annam.

Les événements qu'il avait prévus dans ce pays s'étaient accomplis ; le roi Đinh avait été assassiné avec son fils aîné et le pouvoir était tombé entre les mains d'un officier, étranger à la famille royale, qui s'était fait proclamer roi sous le nom de Lê ; on l'appela plus tard Lê-Đại-Hành 黎大行. Tuệ-Tĩnh revint donc à son ancienne pagode de Hồng-vân où il ne s'occupa que de soigner les malades.

Le bruit se répandit bientôt dans tout le royaume qu'un bonze de la pagode de Hồng-vân connaissait des remèdes pour guérir toutes les maladies, et les clients affluèrent de toutes parts.

Ne pouvant pas suffire à lui seul à de si grands besoins, il choisit un certain nombre d'étudiants, qui assistèrent à toutes ses consultations et auxquels il enseigna son art. Il fut appelé à donner ses soins au roi Trung-Tòn 中宗 qui était atteint d'une maladie grave, dont il parvint à le guérir.

Après sa mort, le roi le proclama *Génie de l'art de guérir* et fit déposer dans la pagode de Hồng-vân, sa tablette avec cette inscription : *Tuệ Tĩnh Thuyền-Sư 慧靜禪師, Le Maître Éminent Tuệ Tĩnh.*

Tuệ-Tĩnh a reconnu les propriétés d'une grande quantité de plantes médicinales annamites ; il a consigné ses observations dans une sorte de codex intitulé *Nam-Dược 南藥* (Médecines du Sud), dont les copies manuscrites se sont transmises de génération en génération pendant près de dix siècles, et qu'on a fini par imprimer il y a quelques années seulement.

TRẦN-ỨNG-LONG, PATRON DE LA BATELLERIE DE BAMBOUS

Origine des pirogues en bambous tressés

Jusqu'au règne du roi Đinh-tiên-Hoàng 丁先皇, c'est-à-dire en 968 de notre ère, les Annamites ne se servaient que de pirogues creusées dans des troncs d'arbres, ou formées de plusieurs planches assemblées.

Ce fut un nommé Trần-ứng-Long 陳應龍 qui, si l'on en croit le livre Hải-dương-cảnh-Chí 海陽景誌, imagina le premier de construire des pirogues en bambous tressés, voici dans quelques circonstances.

Trần-ứng-Long était commandant en chef (Khu-dịch-tướng-Quân 驅敵將軍) de l'une des bandes de partisans de Bình-bộ-Linh, alors que celui-ci,

insurgé contre les douze gouverneurs imposés par la Chine à l'Annam, avait entrepris d'en débarrasser le territoire.

Pendant les opérations poursuivies contre **Đỗ-cảnh-Thạc 杜景碩**, un de ces gouverneurs qui siégeait à **Đỗ-dống 杜洞** (citadelle dont les vestiges se voient encore près du Phủ de Thanh-oai **靑威**), **Trần-ứng-Long** remporta un avantage considérable sur son adversaire et le poursuivit jusqu'à la rivière **Đồng (洞)** (1) où il croyait pouvoir s'emparer de lui.

Mais, quand il arriva sur le bord de cette rivière, il vit **Đỗ-cảnh-Thạc** et ses officiers traverser sur l'autre rive au moyen de barques dont ils s'étaient emparés sur de paisibles pêcheurs.

Quand le passage fut effectué, et enfin d'empêcher les propriétaires de ces barques de les mettre à la disposition de son adversaire, **Đỗ-cảnh-Thạc** les fit toutes chavirer et elles coulèrent au fond de l'eau.

Trần-ứng-Long assistait, impuissant, à cette scène et cherchait avec rage quel moyen il emploierait pour atteindre l'autre bord, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui lavait, dans l'eau de la rivière, une corbeille de bambous tressés ; la corbeille secouée et à moitié remplie d'eau surnageait cependant, et **Trần-ứng-Long** regrettait tout haut de n'avoir pas une semblable corbeille assez grande pour le contenir, lui et sa troupe. Tout à coup, une idée lui traversa le cerveau, il resta un instant songeur, les yeux fixés sur la corbeille, puis, on le vit donner des ordres, rallier son monde et rebrousser chemin sans regarder derrière lui.

Il regagna son camp, rassembla ses soldats et leur donna l'ordre de couper tous les bambous des environs et de les lui apporter, puis, il fit refendre et préparer ces bambous comme pour recouvrir des toitures de maisons. Quand tout fut prêt, il expliqua qu'il voulait avoir des embarcations légères, pouvant contenir chacune quatre ou cinq hommes seulement, et ordonna qu'on lui tressât avec ses bambous des corbeilles en forme de pirogues ; en quelques jours il y en eut des centaines de préparées. On les enduisit alors extérieurement d'une sorte de poix, formée de sciure de bois et de la sève de l'arbre **Son (cây-son, arbre à laque)**, et elles furent absolument imperméables.

Toutes ces opérations avaient été tenues secrètes, par ordre. Quand tout fut terminé, **Trần-ứng-Long** distribua ces pirogues à ses partisans à raison d'une embarcation pour cinq hommes ; elles étaient d'une légèreté telle qu'un seul homme suffisait à en porter une.

(1) Le **Sông-dống** ou **Đỗ-dống** prend sa source près le village de **Đàn-Viên 壇園**, traverse **Đại-dam 大潭**, **Lịch-sinh**, **Úc-kỳ** du huyện de Thanh-oai et coule jusqu'au village de **Thượng-cung** du huyện de **Thượng-phúc** où il se jette dans le **Nhưê-giang 甌江**.

On reprit la campagne contre Đổ-cảnh-Thạc dans des conditions telles qu'il ne put absolument pas se défendre, les soldats de Trần-ưng-Long, avec leurs légères pirogues, traversaient les cours d'eau, les étangs, les marécages aussi facilement que des poissons et harcelaient incessamment l'armée de Đổ-cảnh-Thạc, sans lui laisser un instant de répit. La campagne ne fut pas longue, elle se termina par la prise de Đổ-dống et la mort du gouverneur, qui fut tué pendant l'action.

Trần-ưng-Long revint à Hoa-lư 華閩 où il reçut les félicitations de Đinh-bộ-Lĩnh. Lorsque à quelque temps de là celui-ci, vainqueur de tous les Sĩ-quân 使君 se proclama *roi des dix mille victoires*, il n'oublia pas ses auxiliaires et nomma Trần-ưng-Long Grand Maréchal.

Après la mort du roi Đinh, qui survint en 980, son fils Phê-Đê 廢帝 lui succéda, mais il fut immédiatement dépossédé par Lê-dại-Hành 黎大行.

Trần-ưng-Long ne voulut pas servir l'usurpateur et se retira au village de Đại-diên 大巔, où il passa le reste de ses jours à faire fabriquer par les paysans des pirogues de bambous tressés.

Quand il mourut, le roi l'éleva à la dignité de Génie, et le village de Đại-diên lui éleva une pagode qui existe encore.

LE PATRON DES CALCULATEURS

Le boulier-compteur et calculateur des Chinois fut introduit au Tonkin, d'après le livre annamite *Truyện-lí-gia-phô-Lục*, sous le règne de Nhân-Tôn, de la dynastie des Lê (1703), par un nommé Lương-Thê-Vinh 梁世榮, natif de Thiên-bản 天本, de la province de Nam-dịnh.

Parti de la condition la plus misérable cet Annamite, à force d'étude et de persévérance, parcourut une très brillante carrière et remplit à deux reprises différentes des fonctions diplomatiques en Chine. Il y étudia la science des nombres, la rapporta dans son pays, et traduisit en annamite le livre d'arithmétique chinois *Khải-Minh-Toán-Pháp* 啓明算法, et introduisit l'usage du boulier-compteur. Il est considéré depuis lors comme le Génie des calculateurs, et possède des autels dans son village natal et dans les centres littéraires.

LE PATRON DES FABRICANTS DE NATTES DE JONG

Il se nomme Phạm-Đôn 范敦, son temple est au village de Hải-thiên 海天 dans la province de Nam-dịnh. Il était originaire du village de Thanh-nhân 清閒 du huyện de Kim-anh 金英 dans la province de Bắc-ninh, et vivait sous le règne de Thiên-phúc 天福, de la dynastie des Lê (981 à 1006).

Il avait obtenu aux examens le titre suprême de Trạng-Nguyên 狀元⁽¹⁾ et occupait de hautes fonctions à la cour du roi qui était alors à Hoa-lư 華閭, derrière les rochers de Ninh-binh, vers la frontière actuelle du Thanh-hóa. Un jour, comme il revenait de remplir une mission en Chine, il s'arrêta dans le Châu de Quê-lâm 桂林 (aujourd'hui Kouei Lin de la province du Kouang-si) au village de Ngọc-hồ 玉壺, et fut surpris de voir les habitants de ce village se livrer exclusivement à la confection des nattes de jonc ; c'était là leur seule ressource, car les environs très marécageux ne produisaient rien autre chose que du jonc. Il songea que cette industrie pourrait peut-être tirer de la misère un grand nombre de familles annamites qui habitent des territoires pauvres, et il observa de quelle façon s'y prenaient les Chinois pour faire des nattes. Le procédé lui parut si facile qu'au bout de trois jours il le possédait entièrement, il reprit donc son chemin et revint rendre compte, à son roi, de sa mission.

Il se rendit ensuite dans son village et se mit à explorer les environs à la recherche du jonc de marais, il n'en trouva pas ; il parcourut alors le pays sans plus de succès et désespérait d'en rencontrer, quand il arriva sur le bord de la mer, dans la province de Nam-dinh. Il aperçut alors de vastes étendues de terres inondées, impropres à toute culture, et recouvertes d'un jonc dont les tiges étaient plus hautes qu'un homme debout ; çà et là de maigres villages abritaient une population de pêcheurs, dont la mer était la seule ressource. Il alla vers ces pauvres gens et leur dit : « Voulez-vous que je vous enseigne le moyen de convertir tous ces joncs inutiles en barres d'or » ? Et comme tout le monde le regardait ébahi, il leur expliqua la fabrication des nattes. Il se trouvait alors au village de Hải-thiên 海天, les habitants comprirent admirablement ce qu'il leur disait et se mirent au travail, les uns coupant le jonc pour le faire sécher, les autres assemblant les tiges ensemble avec des ficelles. Ils réussirent et tous devinrent riches. Phạm-Đôn mourut Ministre des Rites, le roi d'Annam lui décerna des honneurs posthumes magnifiques, et proclama les services qu'il avait rendus au royaume. Le petit village de Hải-thiên prit le deuil, et voulant reconnaître ainsi le service qu'il lui avait rendu en le dotant d'une industrie lucrative, il lui érigea un temple qui est devenu l'un des plus puissants de la région, et plaça sur l'autel la tablette du ministre qui fut proclamé et qui est resté depuis lors le patron des fabricants de nattes de jonc.

LE PATRON DES FONDEURS EN CUIVRE

Ce fut, dit le livre annamite *Bắc-ninh-Chi* 北寧志, sous le règne de Trần-thái-Tôn (1226) que l'art du fondeur fut introduit au Tonkin.

(1) C'est le titre que l'on donne au premier reçu aux examens du Doctorat.

A cette époque vivait, dans la pagode de Phá-lại 普賴, qui existe encore dans le huyện de Quê-dương 桂陽 du phủ de Thuận-thành 順成, province de Bắc-ninh, un saint bonze d'une intelligence et d'une ingéniosité remarquables; il s'appelait Không-lộ 孔路. Il imagina de fabriquer des moules en terre afin d'obtenir, par la fonte, les objets d'usage journalier et les accessoires religieux des temples, que l'on ne pouvait jusqu'alors se procurer qu'en Chine. Il forma, à ce métier, deux domestiques de la bonzerie; l'un se nommait Phạm-quốc-Tài 范國材 et était natif de Đê-kiêu, près de Siêu-loại 超類 l'autre se nommait Trần-Lạc 陳樂 et était originaire de Đông-mai, dans le huyện de Văn-giang 文江.

Ils commencèrent par de petites pièces fort simples, comme des marmites, et allèrent se perfectionnant progressivement jusqu'aux objets qui exigent une grande quantité de métal. Quand ils purent fondre une cloche, le bonze Không-lộ les fit rentrer chacun dans leur village, où ils initièrent tous les habitants aux secrets de leur art, et établirent de vastes fonderies de cuivre et de bronze pour les cloches, les brûle-parfums, les statues bouddhiques et tous les ustensiles d'usage journalier.

Aujourd'hui, bien que l'industrie du fondeur se soit étendue dans tout le pays, on considère encore les deux villages de Đê-kiêu et de Đông-mai comme les centres les plus importants; Không-lộ et ses deux élèves y possèdent des temples où ils sont l'objet d'un culte comme patrons des fondeurs en cuivre.

LE PATRON DES FONDEURS D'OR ET D'ARGENT ET DES MONNAYEURS

Il vivait sous le règne de Lê-thánh-Tôn 黎聖宗 (1461), se nommait Lư-xuân-Tín 劉春信, et était un des bons lettrés de son époque. Il proposa au roi qui accepta d'établir une fonderie de sapèques et de barres d'or et d'argent et, dit le livre annamite *Đường-an-Chi* 唐安誌, réussit pleinement dans son entreprise. La sapèquerie qu'il a fondée à Hanoi était très importante, et elle subsista jusqu'à la fin de la dynastie des Lê 黎. Son emplacement est aujourd'hui recouvert par la moitié du quartier français de la capitale du Tonkin.

Lê-thánh-Tôn fit de Lư-xuân-Tín son ministre de l'intérieur et le surintendant général des Finances. Après sa mort, on l'éleva à la qualité de Génie céleste, et tous les monnayeurs le reconnurent pour leur patron.

On lui éleva des autels dans toutes les fonderies de matières d'or et d'argent, mais son temple principal se trouve dans son village natal, qui est Châu-khê 鄒溪, dans le canton de Thi-chanh, huyện de Đông-an 東安, phủ de Bình-giang 平江 province de Hải-dương.

LE PATRON DES BRODEURS ET DES FABRICANTS DE PARASOLS

L'introduction au Tonkin de l'art du brodeur et de la fabrication des parasols date du règne du roi Chiêu-Tôn 昭宗, de la dynastie de Lê, c'est-à-dire de 1518 à 1523 de notre ère.

Celui qui dota son pays de ces deux professions et qui est aujourd'hui considéré comme le patron des brodeurs et des fabricants de parasols, s'appelait Lê-Công-Hành 黎公衍; il était né au village de Thượng-Phúc 上福 du huyện du même nom, dans la province de Hanoi; il avait été reçu docteur aux examens du palais.

Ce fut, dit-on, dans le village de Hoa-Lư (1) qu'il put s'emparer d'une grande quantité de modèles de broderies; il les dissimula parmi les présents diplomatiques destinés à l'Empereur, auxquels les soldats n'auraient jamais osé toucher s'ils avaient eu l'idée de procéder à une perquisition.

Quant aux parasols, il eut l'adresse de s'en faire faire offrir deux par un prince de la cour de Chine, et il fit de fréquentes visites aux ateliers des fabricants de parasols pour bien retenir la manière dont il convenait d'articuler les tiges de bambous autour du manche, et aussi pour connaître la substance dont on recouvrait le papier pour le rendre imperméable.

Ce fut aux habitants du village de Hiên-Lương 賢良 qu'il enseigna à fabriquer les parasols; quant au métier de brodeur, il le réserva pour les gens de son propre village natal. Les villages de Thượng-Phúc et de Hiên-Lương, qui étaient voisins, ont constitué plus tard deux quartiers différents de la même ville de Hanoi; ils ont conservé jusqu'à ces derniers temps la spécialité des parasols et des broderies, et reconnaissent un même Génie professionnel, Lê-Công-Hành.

LE PATRON DES MARTELEURS DE CUIVRE

Ce fut un Chinois transfuge qui importa en Annam les procédés de martelage du cuivre.

Il s'était établi près de Bắc-Ninh, dans le village de Đại-Bái 大沛, du huyện de Gia-Binh 嘉平, et avait formé quelques apprentis; mais, afin de rester le maître de son art, il ne leur avait enseigné que la manière d'obtenir le corps des marmites, ce qui est relativement facile; quant au col, qui exige un tour

(1) Nous n'avons pu savoir dans quelle partie de la Chine se trouve ce village; c'est assurément dans la province de Canton qui, depuis si longtemps, a une grande renommée pour ses broderies. Il y a lieu dans tous les cas de ne pas confondre avec Hoa-Lư 華閩, l'ancienne capitale du Tonkin dans la province de Ninh-Binh 寧平.

de main tout spécial, il s'en était réservé le secret, et le martelait chez lui à l'abri des regards indiscrets.

Ce Chinois, qui s'appelait Vương-thê-Trạch 王世澤, apprit un jour que l'Empereur l'avait compris dans une mesure d'amnistie et qu'il pouvait rentrer en Chine. Il réunit alors ses apprentis et, leur annonçant son départ, il leur demanda de reconnaître ses bons offices par le don d'une petite somme d'argent qui l'aiderait dans son voyage. Il promettait de révéler en échange le secret du martelage des cols de marmites.

Les apprentis, croyant pouvoir réussir ce travail sans lui, répondirent par un refus à ses avances et le Chinois, écœuré par leur ingratitude, rentra dans son pays.

Quand ils furent livrés à eux-mêmes, les marteleurs de cuivre de Đại-Bái se trouvèrent fort embarrassés ; ils ne pouvaient fabriquer que des vases incomplets et il leur était impossible de les vendre. Leur industrie périclita et ils se ruinèrent les uns après les autres.

L'un d'entre eux, cependant, plus avisé que ses collègues, se mit à la recherche du Chinois, le découvrit et lui dit : « Mes compatriotes et moi devions vous donner chacun 10 barres d'or en échange de votre secret, ils ont refusé de tenir leur engagement et vous les avez laissés dans l'ignorance. Je viens vous proposer pour moi seul cent barres d'or, enseignez-moi à tourner au marteau des cols de marmite.

Le Chinois lui enseigna son secret et, de retour dans son village, l'Annamite qui se nommait Phạm-ngọc-Thành 范玉成, le revendit à ses confrères avec un grand bénéfice.

On lui éleva un temple après sa mort, dans le village même dont il avait refait la fortune, et les marteleurs de cuivre le considèrent depuis lors comme leur patron.

Ceci se passait sous le règne de Chiêu-Tôn, de la dynastie des Lê (1518).

LE PATRON DES INCRUSTEURS

On raconte qu'au temps du roi Hiên-Tôn 顯宗, de la dynastie des Lê (1740-1787), vivait dans le village de Thuận-Nghĩa 順義, au Thanh-Hóa 清化, un homme très riche nommé Nguyễn-Kim 阮金.

Cet homme avait la passion des meubles luxueux et des étoffes de prix et il ne songeait qu'à embellir sa demeure de toutes les choses extraordinaires dont il pouvait avoir connaissance.

Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, il trouva quelques coquillages dits Vân-mẫu 雲母 ; pour s'amuser il les cassa, et il resta émerveillé de voir quels jolis reflets irisés s'échappaient des surfaces cassées. Il prit des fragments et les disposa sur le sable de manière à former des caractères, puis,

satisfait de l'effet produit, il revint chez lui, les tailla au moyen d'une lime, les frotta sur une pierre pour égaliser les surfaces et les incrusta dans une planche de bois dur qu'il suspendit dans sa maison. Il recommença sur d'autres planches, et figura des fleurs et des oiseaux.

Il fabriqua ainsi un grand nombre de meubles et de panneaux décoratifs, tellement qu'il en avait sa maison pleine.

Le gouverneur du Thanh-Hóa, sous le règne de Gia-Long 嘉隆, voulut voir ces objets curieux dont on parlait depuis si longtemps ; il se rendit chez Nguyễn-Kim, qui était devenu fort vieux, et fut à ce point surpris de la beauté de ce qu'il vit qu'il en conçut de la jalousie. En rentrant dans son palais, il commanda à un officier de prendre avec lui des soldats et de lui apporter tous les objets incrustés de Nguyễn-Kim. L'ordre fut exécuté et la maison de l'incrusteur fut mise au pillage.

Désespéré, il s'enfuit et se réfugia au village de Chuyền-Nghiệp 專業, dans le huyên de Phú-xuyên 富川, province de Hanoi, où il essaya de relever sa fortune en incrustant de nacre des meubles et des objets d'usage journalier.

Il eut un très grand succès ; on s'arrachait ses produits, et les villageois venaient lui demander de leur dévoiler les petits secrets de son industrie, ce qu'il faisait toujours de la façon la plus empressée.

Plus tard, des incrusteurs de Chuyền-Nghiệp vinrent se fixer à Hanoi et d'autres allèrent à Nam-dinh ; il y eut alors trois centres de production, mais le centre le plus renommé fut toujours Chuyền-Nghiệp.

Quand Nguyễn-Kim mourut, tous les incrusteurs le reconnurent pour le patron de leur industrie.

Il avait autrefois une pagode au village de Cựu-Lâu ; la pagode et le village ont disparu pour faire place à la partie de la rue Paul-Bert, à Hanoi, qui se trouve entre la rue de France et le boulevard Henri-Rivière, sur le bord de l'étang.

Il ne paraît pas qu'on ait reconstruit ailleurs ce temple au patron des incrusteurs ; la raison en est peut-être que presque tous les ouvriers de cette profession, aujourd'hui, sont catholiques.

LES PATRONS DES POTIERS DE TERRE

Le procédé qui consiste à façonner, au moyen des doigts, un bloc de terre grasse en forme de vase et de le faire ensuite sécher ou cuire dans un feu de bois, est presque aussi ancien que l'homme lui-même ; on retrouve des fragments de poteries parmi les débris des foyers des temps préhistoriques.

Mais l'art proprement dit de la poterie ne commença qu'avec l'invention du tour à potier, qui permit de fabriquer de grosses pièces et de leur donner des ormes à la fois gracieuses et symétriques. C'est vers la moitié du III^e siècle avant notre ère, sous le règne du roi Triệu Vũ-Đê 趙武帝, qu'il convient

de reporter au Tonkin l'introduction dans le pays du tour à potier ; les premiers vases qui furent produits par les nouveaux procédés sont encore employés aujourd'hui pour les mêmes usages et dans leur forme originelle.

Ces vases, qui sont énormes, servent à garder l'eau et à préparer la saumure. Ils sont de deux formes ; l'une est à ventre rebondi et à ouverture relativement étroite, on l'appelle *chum* ; l'autre est de forme tout à fait cylindrique avec l'ouverture aussi large que le fond, on l'appelle *vai*. Il est des vases *chum* qui contiennent plus d'un hectolitre ; les vases *vai* sont généralement de capacité moindre.

Le livre *Thanh-hóa-chi* 清化誌 raconte qu'au temps de la dynastie chinoise des Hán 漢, Triệu Vũ-Đê régnant sur l'Annam, un potier chinois nommé Hoàng Quang-Hưng 黃光興, originaire du village de Thang-hương, traversait l'Annam à la suite d'un gouverneur qui se rendait dans le pays de Cửu-chân 九真 (aujourd'hui Thanh-hóa).

Surpris de ne trouver dans les maisons annamites que des vases grossiers et de petites dimensions, il questionna les habitants et leur dit : « Où donc gardez-vous votre provision d'eau pour boire et pour faire vos ablutions ? — Nous n'avons rien, lui répondirent-ils, pour garder chez nous une provision d'eau. Quand nous avons soif, nous allons nous désaltérer à la mare du village ; quand nous voulons faire nos ablutions, nous allons encore à la mare.

— Je vois, dit le Chinois, que vous êtes bien ignorants et bien primitifs ; je suis, dans mon pays, potier de terre, et je sais faire des vases assez grands pour conserver une provision d'eau suffisante pour la consommation d'un mois ; voulez-vous que je vous enseigne la manière de fabriquer ces vases ? »

Un de ceux qui l'écoutaient, nommé Trương-trung-Ai 張忠愛, accepta et l'emmena chez lui, au village de Đâu-khê 鬬溪, canton de Kim-dộ 金渡, huyện de Thanh-lâm 靑林, province de Hải-dương 海陽.

Hoàng Quang-Hưng commença par construire un vaste four dans le jardin de l'Annamite, puis il fit préparer une grande quantité de terre qu'il fit nettoyer, laver, et battre plusieurs fois, et à laquelle il mélangea une sorte de terre blanche et grasse ; puis il fixa dans le sol une pierre percée d'un trou au centre, et fit tourner sur cette pierre une plateforme mobile en bois ; après quoi il enseigna à son élève la manière de monter sur la plateforme une masse de terre, de l'arrondir et de la creuser en imprimant avec le pied, à la plateforme, un rapide mouvement de rotation. Pendant trois mois, l'Annamite s'exerça ainsi à tourner des vases, puis à les faire sécher, et enfin à les faire cuire dans le four ; au bout de ce temps, il avait obtenu des résultats suffisants pour se passer désormais des conseils du Chinois, qu'il remercia en lui donnant vingt barres d'or.

Trung-Ai 忠愛 ne tarda pas à acquérir une réelle habileté dans sa nouvelle profession, qu'il voulut enseigner à toute sa famille ; il fabriqua d'énormes quantités de ces vases que l'on appelle *chum* et *vai*, et les fit

transporter à Bắc-ninh et à Hải-dương où l'on venait les lui acheter de tous les points du royaume; il s'enrichit très vite. Quant il mourut, ses fils lui succédèrent; après ses fils ce furent ses petits-fils, puis ses neveux, et peu à peu tout le village se couvrit de fours à potiers.

Sous le règne de Thánh-Tông de la dynastie Lê (1461), un descendant de Trương-trung-Ái transporta son industrie au village de Thổ-hà 土河, dans le huyện de Việt-yên 越安 de la province de Bắc-ninh; ce village, très peuplé, s'empara de l'industrie des vases *chum* et *vai* et ne tarda pas à rivaliser avec celui de Đâu-khê sous le rapport de l'importance de la production. Il y joignit la fabrication des cercueils à exhumation.

Les habitants de Thổ-hà 土河 ont élevé deux temples, l'un au Chinois Hoàng Quang-Hưng 黃光興, et l'autre à l'Annamite Trương-trung-Ái 張忠愛, qu'ils considèrent comme les patrons des potiers de terre. Ces deux temples existent encore.

LE PATRON DES LAQUEURS

On manque de documents écrits sur l'origine de l'art du laqueur au Tonkin; force est donc de s'en rapporter à la tradition pour ce qui concerne les débuts de cette branche importante et intéressante de l'industrie tonkinoise.

Le patron des laqueurs est Trần-Tướng-Công 陳相公. Un temple lui est consacré dans son village natal, qui est le village de Bình-Vọng 平望 du phủ de Thường-Tín 常信 dans la province de Hà-nội.

Ce fut pendant le règne du roi Nhân-Tông 仁宗, de la dynastie Lê 黎 (1443-1460), qu'en revenant de Chine où il s'était rendu chargé d'une mission diplomatique, il aurait rapporté les procédés de l'art du laqueur.

La matière première était connue au Tonkin depuis longtemps et abondait dans les montagnes; les Chinois l'achetaient aux Annamites qui ne savaient l'utiliser que pour enduire l'extérieur des bateaux. C'est dans un petit village du Hou-nan 湖南, appelé Kouang-Mei 光美 que Trần-Tướng-Công étudia la manipulation de la laque.

Les premiers Annamites qui essayèrent sur les indications données, échouèrent; les applications d'or et d'argent ne conservaient aucune netteté, et le vernis avait les plus grandes difficultés à sécher. Voyant cela, Trần-Tướng-Công demanda au roi l'autorisation de retourner en Chine, ce qui lui fut accordé, et il reprit avec plus de soin le cours de ses observations.

Il parvint à saisir quelques-uns des procédés que les Chinois tiennent secrets, comme la composition du kaolin pour étendre à la surface des objets, et les conditions hygrométriques dans lesquelles doit être employée la laque, puis il revint les indiquer à ses compatriotes qui, cette fois, réussirent.

Il mourut Président du Ministère des finances. Le roi lui donna le titre posthume de Phúc-Thần 福神, *Génie du bonheur*, et fit placer sa tablette dans le temple que les laqueurs lui avaient élevé à Binh-Vọng 平望.

LE PATRON DES TANNEURS ET DES CORDONNIERS

Le patron des tanneurs et des cordonniers au Tonkin est Nguyễn-thời-Trung 阮時忠; il vivait sous le règne de Mạc Đăng-Dung 莫登庸 vers 1528 de notre ère, et était originaire du village de Trúc-lâm 竹林, canton de Phan-xá 潘舍, sous-préfecture de Tứ-kì 四岐, préfecture de Ninh-giang 寧江, province de Hải-dương 海陽.

Intelligent et instruit, il fut reçu docteur à 19 ans, embrassa la carrière administrative, et fut, plus tard, envoyé par les Mạc en mission politique à la cour du Nord.

Jusqu'alors, en Annam, on avait ignoré l'art de tanner les peaux de bêtes pour les rendre plus souples et les empêcher de s'altérer; on achetait des souliers tout faits et du cuir tanné aux Chinois qui vendaient ces articles fort cher.

En traversant la ville de Hành-Châu 衡州 (1) Nguyễn-thời-Trung aperçut un grand nombre de tanneries et songea immédiatement à s'initier aux procédés de tannage des peaux pour les enseigner ensuite aux Annamites. A cet effet, il pénétra chez un tanneur et le pria de vouloir bien lui enseigner les secrets de sa profession, offrant de lui donner une forte somme d'argent comme récompense; l'artisan répondit que ses frères et lui s'étaient engagés à ne jamais révéler les procédés de fabrication des cuirs et des souliers.

Notre Annamite ne se rebuta pas et résolut d'obtenir, par la ruse, ce qu'on lui refusait pour de l'argent. Il se hâta de se rendre à Pékin, où il remplit au mieux des intérêts de son pays la mission qui lui était confiée, mais, à son retour, il s'arrêta dans la ville de Hành-Châu, se déguisa, afin de ne pas attirer l'attention avec son costume étranger, et prit l'habitude de fréquenter les maisons des cordonniers et des tanneurs. Insensiblement, sans éveiller les soupçons, il surprit leurs procédés; au bout d'un mois il savait comment on tanne les peaux, et il avait même pu lever les patrons de tous les genres de souliers, en les imprimant furtivement sur ses habits et en les reportant sur du papier quand il rentrait chez lui.

(1) Le nom de cette ville, prononcé ici à l'annamite, est Heng-tcheou; c'est une ville de la province chinoise du Hou-nan, elle est située par 26° 55' 12" de latitude et 111° 03' de longitude.

A son retour en Annam, il rassembla les habitants de son village et leur apprit à tanner des peaux de buffle et de bœuf, et à confectionner des souliers de cuir. Les habitants des villages voisins vinrent aussi pour apprendre ; mais il les renvoya, voulant réserver cette source de fortune pour son seul village natal.

Les habitants de Trúc-lâm devinrent en effet fort riches et vendirent du cuir et des souliers au reste du royaume. Ils conservèrent ce monopole pendant fort longtemps.

Quand Nguyễn-thời-Trung mourut, ses compatriotes lui élevèrent, à Trúc-lâm, un temple qui existe encore et où il est honoré comme le patron de la tannerie et de la cordonnerie.

LE PATRON DES IMPRIMEURS

Jusqu'au milieu du XVe siècle de notre ère, l'art de l'imprimerie, depuis longtemps florissant en Chine, était inconnu au Tonkin ; les seuls livres qui pénétraient alors dans le pays, étant écrits en langue chinoise, sortaient des imprimeries chinoises, et se composaient à peu près exclusivement des quatre livres *classiques*, des cinq livres *canoniques*, de quelques ouvrages très élémentaires à l'usage des écoliers, de livres bouddhiques pour les bonzes, et de monographies taoïques.

Quant aux poèmes, romans et œuvres littéraires quelconques, si nombreuses en Chine, on se contentait d'en faire des copies manuscrites sur les rares exemplaires que l'on rencontrait de ci, de là, dans les riches bibliothèques des lettrés.

Ce fut un docteur annamite, nommé Lương-như-Hộc 梁如鵠, natif du village de Lục-hồng, de la province de Hải-dương, qui introduisit l'imprimerie au Tonkin.

Ce haut fonctionnaire, au cours d'un voyage qu'il fit en Chine comme attaché d'ambassade, aperçut un jour, dans une maison, des ouvriers gravant des caractères sur des planches de bois, et d'autres imprimant ces caractères, noircis, sur des feuilles de papier. Songeant immédiatement aux avantages que la population pourrait retirer de cette industrie dans son pays, il demanda la faveur d'être instruit dans les procédés de l'imprimerie chinoise, ce qui lui fut refusé ; on le mit même aussitôt à la porte de la maison, et l'on remit en vigueur dans la province un édit du Vice-Roi qui interdisait à tout étranger de pénétrer dans les imprimeries et dans les fabriques de porcelaine.

A son retour à Hanoi, Lương-như-Hộc raconta au roi ce qu'il avait vu, et sollicita l'autorisation de retourner en Chine pour obtenir par ruse les renseignements qui lui avaient été refusés. Le roi lui accorda cette autorisation, et le mandarin, déguisé en marchand de poteries, se remit en route pour la Chine.

Il s'arrêta dans la première ville importante qui se trouva sur son chemin, et parvint à installer une boutique de poteries dans la maison voisine d'une imprimerie ; puis, après avoir placé dans la boutique un vendeur pour n'avoir à s'occuper de rien, il perça dans le mur mitoyen un petit trou qui lui permit de suivre les imprimeurs dans leur travail.

Quand il fut bien familiarisé avec les différentes opérations auxquelles il assistait sans être vu et qu'il s'essayait à reproduire chez lui, il revint au Tonkin et entreprit de former des apprentis.

Il se heurta d'abord aux plus grandes difficultés ; personne ne voulait l'écouter ; enfin, il parvint à intéresser les habitants du village de Liễu-chàng 柳 幢, et plusieurs d'entre eux consentirent à essayer cette profession nouvelle. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir ; au bout de très peu de temps, ils acquirent une réelle habileté dans la gravure des planches et dans le tirage des épreuves, et ils furent en état d'entreprendre tous les travaux d'imprimerie pour lesquels on avait dû jusqu'alors recourir aux Chinois. Bien plus, ils gardèrent, eux aussi, leurs procédés secrets, de telle sorte que, pendant bien longtemps, le seul village de Liễu-chàng eut au Tonkin le monopole de l'imprimerie.

Quand Lương-như-Hộc mourut, tous les imprimeurs de Liễu-chàng prirent le deuil et lui élevèrent, dans le village qu'il avait enrichi, un temple qui subsiste encore aujourd'hui, et où sa mémoire est l'objet d'un véritable culte.

Le roi Thái-Tông, vers 1440, lui conféra un titre posthume qui signifie *Grand Génie de la transmission infinie des œuvres littéraires à travers les siècles*.

Le village de Liễu-chàng, où se trouve la pagode du patron de l'Imprimerie, appartient au huyện de Gia-lộc 嘉 祿 dans le phủ de Ninh-giang, province de Hải-duong.

INTRODUCTION AU TONKIN DES PROCÉDÉS DE TISSAGE DE LA GAZE DE SOIE, DITE
LƯỢT-BÙNG 綢 縫, PAR PHÙNG-KHẮC-KHOAN 馮 克 寬 QUI FUT ÉGALEMENT
LE PREMIER A INTRODUIRE DANS LE PAYS LES GRAINES DU MAIS ET DU SÉZAME
DE CHINE.

Le premier qui introduisit au Tonkin les procédés chinois de tissage de la gaze de soie fut un nommé Phùng-khắc-Khoan, qui était originaire du village de Phùng-xá 馮 舍, du huyện de Thạch-thất 石 室, province de Sơn-tây. C'était un lettré remarquable, qui avait été reçu le premier aux examens du doctorat et avait par conséquence le titre de Trạng-nguyên 狀 元.

Il fut, sous le règne de Lê Kính-Tông 黎 敬 宗 (1600), envoyé en

ambassade près la cour de Chine. En traversant le royaume de Thục 蜀 (1), il vit un grand nombre d'ouvriers occupés à faire fonctionner des métiers très ingénieux qui produisaient des pièces de soie d'une finesse et d'une transparence extrêmes. Il interrompit son voyage et séjourna dans la localité jusqu'à ce qu'il eût compris les procédés de ce nouveau travail ; au bout de sept jours, il connaissait toutes les pièces du nouveau métier à tisser, et les avait reproduites de mémoire sur du papier.

A son retour, traversant des champs d'une étendue immense, au moment de la récolte, il fut surpris d'y voir des plantes qu'il ne connaissait pas : c'était du maïs et du sésame. Il en voulut acheter pour rapporter en Annam et les faire planter dans son village, mais des ordres sévères étaient donnés dans toutes les campagnes pour ne pas laisser sortir une seule graine du royaume, et sa qualité d'étranger se révélant d'elle-même, non seulement on refusa de lui en laisser prendre, mais on envoya, à la porte de Chine, l'ordre aux soldats de le fouiller très minutieusement quand il se présenterait pour passer la frontière.

Quand l'ambassadeur se présenta à la porte de Nam-Quan, il fut très courtoisement prié de déposer ses vêtements et de les laisser visiter, ce qu'il fit ; mais comme il se dissimulait derrière un paravent, par convenance, sous prétexte de se déshabiller, il parvint à s'introduire dans le rectum quelques graines de maïs, il cacha de même quelques graines de sésame dans une autre partie très secrète de son individu, et se présenta à l'examen des soldats, qui s'emparèrent des graines qu'ils trouvèrent dans ses habits, mais ne soupçonnèrent aucunement le stratagème qu'il avait employé pour en soustraire une partie à leurs investigations.

Lorsque Phùng-khắc-Khoan se trouva sur le territoire annamite, il s'empressa d'extraire ses précieuses graines de leur cachettes respectives et de les envelopper de papier. Arrivé dans son village, il les planta dans la terre avec le plus grand soin ; elles rendirent au centuple, et il put en distribuer à tous ses voisins ; alors successivement, chaque année et de proche en proche, les graines se propagèrent, et bientôt il n'y eut pas un village, au Tonkin, qui n'eut ses champs de maïs et de sésame.

Quant aux procédés de tissage de soie, Phùng-khắc-Khoan ne voulut les enseigner qu'aux gens de son village, qui gardèrent le secret et s'enrichirent rapidement. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui encore le seul village de Phùng-xá a le monopole de la soie dite *lụa-tùng*.

On a élevé dans ce village un temple dans lequel Phùng-khắc-Khoan est vénéré comme le patron des tisseurs de gaze de soie et l'importateur du maïs et de sésame.

(1) Le royaume de Thục, en chinois Chu, était le plus occidental des *trois royaumes* fondés, en 221 de notre ère, pendant cette période qui est restée l'épopée légendaire de la Chine. Il se trouvait tout à fait à l'ouest du lac Tong-Ting. A l'époque où se place notre histoire, il n'existait plus depuis longtemps, et l'auteur n'emploie ce nom ici que par fantaisie poétique.

LE PATRON DES TISSEURS DE SATIN BROCHÉ

Les Annamites prétendent que, contrairement à ce qui eut lieu pour presque toutes les autres professions, l'art de tisser le satin à fleurs n'a pas été apporté de la Chine, mais découvert par un vieux soldat, nommé Trần Qui 陳貴, qui appartenait à une famille dont tous les membres étaient tisseurs de soie, et qu'ils considèrent depuis lors comme le patron de leur industrie. Ce Trần Qui, après avoir servi pendant neuf ans en qualité de *đội* 隊, revint dans son village, qui est le village de La-khê 羅溪 de la sous-préfecture de Tùr-liêm 慈廉, province de Hà-nội, où il s'occupa, comme tous ses parents, à tisser de la soie.

Pendant ses heures de loisir, il travaillait, avec une patience inouïe, à défilier fil par fil une pièce de satin de Chine, en cherchant à découvrir les combinaisons du métier qui l'avait produite. Il passa beaucoup de temps en tâtonnements, construisit successivement un certain nombre de métiers qui ne réussirent pas, mais le succès finit par couronner ses patients efforts et il parvint à produire une pièce d'étoffe absolument identique à celle qu'il avait prise pour modèle.

Il construisit quelques métiers semblables pour les principaux tisseurs du pays, et la soie brochée devint et est encore aujourd'hui la spécialité du village de La-khê 羅溪. Cela se passait sous le règne de Minh-Mạng 明命 (1820-1841).

LE GÉNIE DU TEMPLE DE BẢO-NHƯ

protecteur de la grande digue de Nam-dịnh

Au temps du roi Dụ-Tông 裕宗, de la dynastie Lê, la grande digue du village de Thộ-triên vint à se rompre, et le roi envoya son ministre Diên Quận-Công afin de se rendre compte de l'étendue du dommage et de prendre des mesures immédiates pour la réfection de cette digue.

Quand le ministre arriva au village de Kim-tuân, sa jonque, retenue par une force surnaturelle, ne put avancer. Les rameurs redoublèrent d'énergie, mais ils n'aboutirent qu'à faire échouer l'embarcation sur la grève. Les rameurs vinrent alors se prosterner devant le haut mandarin et lui dirent qu'un Génie des eaux, très redouté, dont le temple était sur le bord du fleuve, s'opposait au passage parce qu'on ne lui avait fait aucun sacrifice préalable.

Irrité de cette résistance, le ministre descendit à terre, s'avança vers le temple et, interpellant le Génie hostile, l'insulta en le provoquant. Il convint de dire que ce ministre, docteur en philosophie très versé dans la magie, possédait une grande puissance occulte et pouvait disposer des diables et des génies. Il revint à bord de sa jonque et commanda qu'on reprit les avirons, mais alors il vit apparaître, au fond du fleuve, des formes de barques qui

s'élevèrent lentement jusqu'à la surface de l'eau, émergèrent et l'entourèrent pour l'empêcher de passer. Elles étaient montées par des monstres aquatiques. **Điền Quận-Công** prononça une seule formule, et les barques, au nombre de cinq, s'engloutirent sous les eaux. Il put alors continuer son chemin, arriva près de la coupure de la digue et la fit rapidement réparer. Mais le Génie qu'il avait vaincu une première fois reprit alors les hostilités; il amenta les plus gros poissons du fleuve et tous se ruèrent sur la digue qui creva de nouveau.

On pensait que le ministre allait reprendre les travaux, quand on apprit qu'il était mort subitement. Tout le monde fut consterné; le malfaisant Génie aquatique triomphait-il donc, et fallait-il désespérer d'endiguer de nouveau le fleuve?

Mais après quinze jours écoulés, l'esprit de **Điền** se manifesta à sa mère, au roi et à ses amis, et leur fit connaître qu'il était mort volontairement, afin de préparer contre le Génie une grande expédition militaire. Il demandait qu'on lui fît parvenir quarante mille barques, cinquante mille soldats et trente mille chevaux. Le roi donna des ordres: tous les fabricants d'objets votifs du royaume furent réquisitionnés. Chacun se mit à l'œuvre: en trois jours, tout était prêt. On porta en grande pompe auprès du tombeau du ministre une multitude de barques, de soldats et de chevaux en papier et on y mit le feu. La flamme anéantit la forme visible de tous ces objets, de tous ces êtres inanimés, mais leur essence subtile s'éleva dans l'espace jusqu'à la demeure des esprits, ou elle reprit un corps, et demeura à la disposition de **Điền**.

Le combat eut lieu dans le **Sông Kim-tuân**, sur la province de **Nam-dinh**; d'une part l'armée de **Điền**, ses chevaux, ses barques; de l'autre l'armée aquatique, les poissons monstrueux, les dragons, les serpents d'eau, les crustacés. La lutte fut ardente, le fleuve bouillonnait, les vagues écumantes rejaillissaient au loin sur la plaine; le Génie des eaux fut vaincu.

Depuis ce temps, la digue de **Nam-dinh** n'a jamais souffert des plus fortes crues. Le roi, reconnaissant, éleva son ministre défunt à la dignité de Génie supérieur et lui éleva un temple à **Kim-tuân**, auprès du fleuve.

LE PATRON DES JOUEURS D'ÉCHECS

Il est originaire du village de **Mộ-trạch** 慕澤 du **huyện** de **Đường-an** 唐安, dans le **phủ** de **Binh-giang**, province de **Hải-dương**, et se nomme **Vũ-huyền** 武瑄.

Il vivait sous le règne de **Dụ-Tông** de la dynastie **Trần**; son crâne, d'une conformation particulière, offrait une protubérance en forme de pièce d'échiquier.

L'Empereur de Chine convoitait toujours le royaume d'Annam et employait tous les stratagèmes pour arriver à ses fins. Un de ses ambassadeurs se trouvant à la cour d'Annam pour des revendications politiques, proposa un

jour au roi de vider le différend en trois parties d'échecs dont son royaume serait l'enjeu. Le roi fut très alarmé de cette proposition : il ne pouvait s'y soustraire voyant poindre derrière un *casus belli*, et il était aux échecs d'une force très ordinaire.

Il s'informa de tous côtés d'un homme habile à ce jeu, et on lui indiqua Vū-huyèn. Celui-ci, appelé au palais et mis au courant de la situation, dit au roi : « Je m'engage à vous faire gagner les trois parties. Vous n'aurez pour cela qu'à faire installer la table de jeu au beau milieu de la cour d'honneur, en plein midi, et qu'à permettre que je prenne la place de votre porteur de parasol. »

Le roi accepta. Quand l'ambassadeur chinois se présenta, l'échiquier était installé au milieu de la cour d'honneur. Ils prirent place, et Vū-huyèn, derrière le roi, tint le parasol au-dessus des joueurs. Il avait pratiqué dans ce parasol un trou imperceptible par lequel filtrait un rayon de soleil ; de connivence avec le roi, il manœuvrait lentement son parasol de manière à faire tomber le rayon de soleil sur une pièce ou sur l'autre et donner ainsi des avis dont le Chinois ne pouvait se douter. Aussi ce dernier fut-il battu.

Très dépité, mais courtois cependant, il complimenta Dũ-Tông et se retira.

Lorsqu'il fut de retour à la cour de Chine, il conseilla à l'Empereur de ne rien tenter contre l'Annam, car, disait-il, un roi qui est d'une telle force aux échecs, doit être invincible sur le champ-de-bataille. Et il ajoutait : « Le roi d'Annam est le seul champion que je redoute au monde entier. »

Dũ-Tông, reconnaissant, combla d'honneurs Vū-huyèn et, après sa mort, le plaça par un édit au nombre des Génies Sauveurs du royaume.

LE PATRON DU VILLAGE DE BÔI-KHÊ 貝溪

Celui-ci était un saint bonze qui opéra le miracle de la multiplication du riz, sous le règne de Trần Thái-Tông 陳太宗.

Ayant succédé, à l'âge de 89 ans, au directeur de la bonzerie, il voulut faire reconstruire les bâtiments et restaurer le temple ; à cet effet il se procura des bois et des briques, mais ces achats épuisèrent ses ressources, et lorsque les ouvriers se trouvèrent réunis, il possédait bien encore de quoi payer leur salaire, mais il ne pouvait plus les nourrir.

Il ne les mit pas moins en œuvre et, lorsque le moment du repas fut venu, il fit placer devant eux une marmite de riz. Les ouvriers étaient au nombre de cent ; ils regardèrent de tous côtés pour voir si l'on apportait d'autres marmites, car celle-ci contenait à peine la ration de trois hommes, et, n'en voyant point, ils murmurèrent ; mais le bonze leur dit : « Prenez, dans cette marmite, chacun ce qu'il vous faut ». Ils obéirent ; tous à tour de rôle puisèrent dans la marmite, en retirèrent ce qu'il fallait pour leur repas, et quand tous furent rassasiés, la marmite n'était pas vide.

Les hommes se remirent au travail. Il en fut de même au repas du soir, et chaque jour ainsi jusqu'à la fin des travaux qui durèrent un mois. Tout le monde était émerveillé, chacun pensait que le bonze était l'incarnation même du Bouddha, et le bruit de ce miracle se répandit de tous côtés.

Ce bonze, qui se nommait Đại-Thánh, mourut à 103 ans; on l'inhuma et quand, au bout de trois mois, d'après ses instructions dernières, on l'exhuma et on ouvrit son cercueil, on n'y trouva plus rien, le corps avait été ravi au Ciel.

On lui éleva un temple au village de Bôi-khê, du huyện de Thanh-oai 青威, dans la province de Hà-nội, et on y plaça sa statue.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — CULTE OFFICIEL ET FÊTES PÉRIODIQUES.	1
TEMPLES A CONFUCIUS.	1
LES GÉNIES LITTÉRAIRES	2
SACRIFICES AU CIEL ET A LA TERRE	5
SACRIFICES A THẦN-NÔNG	8
SACRIFICES AU PRINTEMPS OU <i>Lễ-lễ-xuân</i>	11
LA FÊTE DES PRÉMIÈRES OU <i>Lễ-thường-tân</i>	12
LE NOUVEL AN ANNAMITE	13
LE 15 ^e JOUR DU 1 ^{er} MOIS (<i>Trạng-nguyên</i>)	15
LE 3 ^e JOUR DU 3 ^e MOIS (<i>Lưu-trường-khúc-thủy</i>).	16
LE 5 ^e JOUR DU 5 ^e MOIS (<i>Đoan-ngũ</i>).	18
LE 15 ^e JOUR DU 8 ^e MOIS (<i>Trung-thu</i>).	19
II. — DIVINITÉS BOUDDHIQUES ET TAOIQUES.	21
LES CHÙA	21
~~ĐE-NAN~~	22
~~ĐE-CHEN~~	22
ĐI-LAC	27
VĂN-THÙ ET PHỒ-HIỀN.	28
ĐIÀ-TANG	29
QUAN-ÂM	29
QUAN-ÂM-THỊ-KÍNH	30
QUAN-ÂM-TOA-SƠN	32
LES KIM-CƯƠNG	32
NGỌC-HOÀNG, NAM-TÀO ET BẮC-ĐẦU	34
VĂN-XƯƠNG, KHÔI-TINH ET VĂN-GIÁP.	37
LÃO-QUÂN (LAO-TSEU).	41
TỬ-VI.	42
HUYỀN-ĐÀN	42
LES DƯƠNG-NIÊN	43
QUAN-ĐẾ	44
THỜ-ĐIÀ-LONG-THẦN, LE GÉNIE DU SOL	49
LES GÉNIES DU FOYER ET DE LA CUISINE.	50
ÔNG-THIÊN-LÔI, LE DIEU DU TONNERRE.	53
THẦN-TRÀ, UẤT-LŨY ET CHUNG-QUI	55
DIVERSES DIVINITÉS TAOIQUES.	56
L'INFLUENCE DU BOUDDHISME EN ANNAM	58

III. — LE CULTE DES GÉNIES.

LES TEMPLES DES GÉNIES.	60
TRẦN-VŨ.	62
ĐỒNG-THIÊN-VƯƠNG.	70
AN-DƯƠNG-VƯƠNG.	70
LÍ-ÔNG-TRỌNG.	70
TRUNG-TRẮC ET TRUNG-NHỊ.	70
CAO-BIÊN.	70
BỐ-CÁI-ĐẠI-VƯƠNG.	70
ĐỊCH-THANH.	74
SÂM-CÔNG.	74
HÙNG-ĐẠO ET PHẠM-NHAN.	74
CHIÊU-ÔNG-ĐẠI-VƯƠNG.	85
LE TEMPLE DE CEUX QUI ONT BRULÉ DE FIDÉLITÉ.	84
LES GÉNIES OU PATRONS DES CORPORATIONS ET DES VILLAGES.	90
LE GÉNIE DE L'INDUSTRIE.	91
TÍCH-QUANG.	92
LE PATRON DES CULTIVATEURS DE RIZIÈRES ET LE PATRON DES JEUNES MARIÉS.	95
LES PATRONS DES ORFÈVRES AU TONKIN.	95
HỒNG-THÁNH-ĐẠI-VỊPÔNG, PATRON DE LA MAGISTRATURE.	95
LE PATRON DES MÉDECINS.	95
TRẦN-ÔNG-LONG, PATRON DE LA BATELLERIE DE BAMBOUS.	97
LE PATRON DES CALCULATEURS.	99
LE PATRON DES FABRICANTS DE NATTES DE JONC.	99
LE PATRON DES FONDEURS EN CUIVRE.	100
LE PATRON DES FONDEURS D'OR ET D'ARGENT ET DES MONNAYEURS.	101
LE PATRON DES BRODEURS ET DES FABRICANTS DE PARASOLS.	102
LE PATRON DES MARTELEURS DE CUIVRE.	102
LE PATRON DES INCRUSTEURS.	102
LES PATRONS DES POTIERS DE TERRE.	102
LE PATRON DES LAQUEURS.	102
LE PATRON DES TANNEURS ET DES CORDONNIERS.	107
LE PATRON DES IMPRIMEURS.	108
INTRODUCTION AU TONKIN DES PROCÉDÉS DE TISSAGE DE LA GAZE DE SOIE.	109
LE PATRON DES TISSEURS DE SATIN BROCHÉ.	111
LE GÉNIE DU TEMPLE DE BẢO-NHƯ.	111
LE PATRON DES JOUEURS D'ÉCHECS.	112
LE PATRON DU VILLAGE DE BỐI-KHÊ.	115

